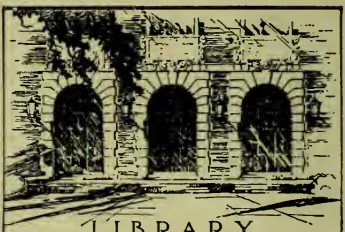

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

823
H44mFa
v. 3

Joan F. Burg.

LA FAMILLE
DE
MOURTRAY.
III.

LA FAMILLE

DE

MOLIÈTRAY.

Elle reconut lord Clannasmon.

LA FAMILLE DE MOURTRAY,

traduction de l'anglais,

PAR É***. A*****.

J'aime toute aventure
Qui tient de près à l'humaine nature.
VOLTAIRE.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ OUVRIER, LIBRAIRE,
rue Saint-André-des-Arcs, n.° 41.

AN X. — 1802.

LA FAMILLE
MOUTTUNAY.

LA FAMILLE DE MOURTRAY.

823
H44mF2
v.3

CHAPITRE PREMIER.

Ce ne fut qu'à une heure après midi, qu'Emma fut en état de se lever; elle se ressentoit des agitations de la veille et de l'inclémence du ciel, à laquelle elle avoit été exposée; elle achevoit de déjeûner seule, parce que sa mère étoit sortie, lorsqu'elle reçut avec quelque surprise la visite de Sydney, qu'elle n'avoit pas vu depuis son départ pour Canterbury.

A la vérité il n'avoit demandé que mistriss Mourtray, mais Peter qui pensoit qu'il étoit égal qu'il vit l'une ou l'autre de ses maîtresses, l'avoit conduit auprès d'Emma, qui depuis longtemps avoit cherché inutilement à faire entendre à ce garçon, qu'elle ne vouloit pas recevoir de visites en l'absence de sa mère.

Emma fut fâchée de voir que Sydney ne paroissoit pas dans son assiette ordinaire, et qu'une tristesse inacoutumée étoit répandue dans tout son maintien. Comme elle avoit conçu pour lui la plus haute estime, elle lui demanda avec intérêt des nouvelles de sa santé. Il répondit qu'il se portoit assez bien, mais sa réponse, quoique polie, fut laconique, et quand elle s'efforça d'égayer la conversation, elle le trouva ou distrait ou réservé. Convaincue qu'il avoit quelque peine secrète qu'elle ne de-

voit pas chercher à découvrir, elle gardoit de son côté le silence, jusqu'à ce que se rappelant qu'il étoit parti le jour du bal masqué, elle lui demanda s'il n'avoit pas regretté de ne pas s'y être trouvé.

Un léger sourire vint éclaircir pour un moment sa physionomie, et secouant la tête, il dit: je ne crois pas qu'il y eut là beaucoup à regretter; mais, miss Mourtray, peut-être n'êtes-vous pas de mon avis? — Pardonnez-moi, j'en ai rapporté au total une impression défavorable, quoique la nouveauté du spectacle m'ait d'abord amusée; à travers beaucoup de masques insipides, il y en avoit quelques-uns de très-aimables et de très-gais; le plus remarquable étoit un diseur de bonne aventure que personne n'a jamais pu découvrir, quoiqu'il parût connoître tout le monde, et qui racontoit à cha-

cun des choses véritablement étonnantes.

— Et que vous a-t-il dit, madame? — Oh! il est inconcevable qu'il ait pu savoir une partie des choses qu'il m'a dites, il en est que je n'avois pas bien comprises alors, mais je les comprends à présent. — Il vous a donc prédit quelqu'agréable événement ou qui vient d'arriver, ou qui est sur le point de survenir? — Pas du tout, il m'a conseillée dans un langage mystérieux de me prémunir contre certaines personnes qui depuis se sont montrées à découvert, et parfaitement ressemblantes à la peinture qu'il m'en avoit faite. Quoiqu'Emma parlât de plusieurs, elle n'entendoit appliquer cette phrase qu'à lord Wilmington.

Sydney observa que ces prédictions n'avoient pu être faites que parce que les personnes avoient trahi leurs propres

secrets, dont souvent elles-mêmes n'avoient pas de connoissance, ou parce que le devin avoit pris de secrètes informations sur leur compte.

Emma dit que certainement elle ne lui avoit rien fait connoître de ce qui la concernoit. — Etes-vous bien sûre de cela, madame, dit Sydney avec un léger sourire ? croyez-vous que les paroles soient toujours nécessaires pour révéler ce qui se passe en nous? rendez plus de justice à vos yeux et à votre physionomie, leur langage est trop expressif pour qu'on puisse s'y méprendre.

Emma rougit, et pour détourner la conversation, elle demanda à Sydney depuis quand il étoit de retour. — Depuis hier au soir seulement, madame. En ce moment il vint à la pensée d'Emma qu'assurément c'étoit par lui qu'elle avoit entendu prononçer son

nom, lorsqu'elle étoit sur le point de monter dans le carrosse de place, et elle fut troublée des conjectures étranges qu'une semblable rencontre avoit pu faire naître en lui; elle n'eut pas cependant le courage de le mettre au fait. Sydney, voyant qu'elle gardoit le silence, observa qu'il avoit fait un temps épouvantable. Cela n'exigeoit point de réponse; il continua; à peine étoit-il possible de se procurer une voiture. Emma reconnut qu'il étoit trop vrai que c'étoit lui. — Mais, ajouta-t-il en la regardant, vous vous occupez peut-être fort peu, madame, du mauvais temps. Emma ne put se méprendre à l'application : je ne me soucie pas, dit-elle gravement, de sortir quand il pleut. — En vérité! alors mes yeux m'ont bien trompés, et ce n'étoit pas vous que j'ai rencontrée à pied hier au soir. — Pardonnez-moi, monsieur, dit Em-

ma déconcertée; c'étoit moi-même, un accident imprévu...

Elle fut interrompue par l'arrivée de Peter, qui vint annoncer en sautant le lord Peperment : le marquis riant aux éclats étoit sur ses talons.

Emma étonnée, ravie et confuse, fit un geste de surprise ; une exclamation s'échappa à demi de ses levres, mais elle se remit bientôt et se rassit.

Lord Miramont attribuant sa pâleur à son indisposition, se hâta de lui demander des nouvelles de sa santé, tandis que le pauvre Sydney que cette arrivée mettoit au supplice, présentoit l'image du désespoir.

Emma remercia le marquis avec un doux sourire, et lui dit qu'elle étoit un peu enrhumée, mais elle ne put prononcer ce mot sans rougir, parce que les regards de Sydney annonçaient clairement qu'il n'en étoit pas surpris.

Lord Miramont qui avoit à peine fait attention à lui ne s'étant occupé que d'Emma, lui prit amicalement la main ; Sydney ne se prêta pas à cette démonstration sans une secrète répugnance, et il devint plus taciturne qu'auparavant.

La conversation fut contrainte de la part des trois interlocuteurs ; le marquis et Emma auroient désiré parler des événemens de la veille, ils ne vouloient pas le faire devant Sydney ; et celui-ci, quoiqu'il vît clairement que sa présence gênoit, ne pouvoit prendre sur lui de se retirer. Il souffroit donc tout ce que peut souffrir un amant jaloux et contrarié ; car au moment où lord Miramont avoit paru si mal à propos, Emma sembloit disposée à lui témoigner quelque confiance qui auroit adouci ses maux. Le peu de paroles qu'il lui avoit arraché lui faisoit éprouver la

plus vive impatience d'apprendre le reste, et l'occasion en étoit perdue, il ne pouvoit même se flatter de partager l'attention d'Emma, lorsque le marquis dans lequel il croyoit voir un rival déclaré, paroissoit décidé à ne pas quitter la partie.

A la fin Sydney leva le siége. Lord Miramont, après qu'il fut parti, fit remarquer à Emma l'étrange changement que quelques semaines avoient apporté dans sa personne et dans ses manières, et dont il étoit loin de soupçonner la cause. Mais Emma pouvoit jusqu'à un certain point s'en rendre raison; car elle ne devinoit que trop les soupçons dont son âme étoit agitée, et elle attribuoit à la jalousie la froideur que Sydney avoit témoignée au marquis. Celui-ci dit qu'il ne pouvoit pas imaginer ce qu'il avoit, ne l'ayant pas vu depuis le bal masqué. — Comment depuis le bal

masqué? mais ce jour-là il n'étoit pas à Londres? Oh! vous vous trompez, je vous assure, car non seulement je l'ai vu, mais je lui ai parlé. — Êtes-vous bien sûr, lord Miramont, que c'étoit lui? — Très-sûr; il étoit en domino blanc.

Emma s'affermit alors dans le soupçon qu'elle venoit de concevoir que le diseur de bonne aventure n'étoit autre que Sydney; elle s'étonnoit même que dans le cours de la conversation qu'elle avoit eue avec lui sur ce sujet, cette idée ne lui fut pas venue.

Lord Miramont à qui elle fit part de sa conjecture, sans ajouter les motifs qui la rendoient vraisemblable, ne put ni l'appuyer ni la détruire; il étoit là-dessus dans la plus complète ignorance. Emma conserva donc son opinion, que toutes les probabilités tendoient à justifier.

Lord Miramont fit part à Emma de plusieurs petites circonstances relatives à ses recherches de la veille, et dont il avoit omis de lui parler dans sa lettre; il lui parla, entr'autres choses, de l'impression favorable qu'avoient faites sur lui la duchesse et Sidonie, particulièrement la dernière dont il étoit enthousiasmé. Après s'être exprimé avec le plus grand intérêt sur sa douloureuse position, il pria Emma de lui dire si elle pensoit que ces dames voulussent accepter de lui une modique pension, pour les rassurer sur les craintes que l'avenir devoit leur faire concevoir.

Mais Emma, quoique enchantée à l'excès de sa générosité, douta qu'elles consentissent à recevoir ce bienfait; elle connoissoit bien leur fierté et la délicatesse de leurs sentimens; elle savoit que l'urgence de leurs besoins avoit pu seule les déterminer à accepter

le soulagement qu'elle avoit eu le plaisir de leur procurer, grâce à ses amis. Elle fit donc part de ses doutes à lord Miramont; ajoutant que depuis qu'ils recevoient, comme les autres émigrés, des secours du gouvernement, ils avoient souvent exprimé combien ils étoient satisfaits de ne plus être à charge aux particuliers, dont ils étoient décidés à refuser les dons; Sidonie, dit-elle, met son bonheur à pourvoir à la subsistance de ses enfans par ses travaux d'aiguille que rien ne pourroit la déterminer à interrompre. Cependant pour ne pas mettre d'obstacles aux dispositions bienfaisantes de lord Miramont, Emma dit qu'elle les pressentiroit là-dessus.

Alors ils s'engagèrent dans une conversation très-animée, sur des sujets indifférens : à la prière du jeune lord, Emma consentit à toucher du piano, ce qu'elle fit avec un goût infini. Il ne

l'avoit pas encore entendue ; chez lady Wilmington où il la voyoit le plus souvent, les jeunes ladys Fontelieu étoient les seules personnes dont les talens fussent mis en évidence ; il éprouva donc autant de surprise que de plaisir à trouver Emma si bonne musicienne.

Elle venoit de finir son morceau, lorsque mistriss Mourtray rentra ; elle fut encore plus étonnée que sa fille de la présence de lord Miramont, qui ayant déjà prolongé sa visite au-delà des bornes, se retira laissant Emma plus heureuse, pour ainsi dire, qu'elle n'avoit encore été, non que les regards ou les discours de lord Miramont eussent pu lui faire naître aucune induction favorable à ses désirs, mais il paroissoit certain qu'il trouvoit du plaisir dans sa société, et qu'il éprouvoit pour elle un intérêt particulier qui, à ce qu'elle

espéroit, alloit encore acquérir une plus grande force. Bien loin d'essayer de vaincre son penchant, elle résolut secrètement de s'y abandonner et de ne jamais arrêter sa pensée sur aucun autre homme.

— Quel motif, je vous prie, attire ici ce jeune homme? dit mistriss Mourtray aussitôt que le marquis fut parti, et pourquoi l'avez-vous reçu en mon absence?

Emma devint rouge comme pourpre, et répondit d'une voix altérée: Je pense, maman, que la politesse l'engage à venir s'informer de mes nouvelles, après m'avoir vue hier si mouillée; si on l'a laissé entrer, c'est la faute de Peter, qui estropie tous les noms d'une manière détestable. — Allons, il n'y a pas de remède, et il en sera toujours ainsi tant que votre père s'obstinera à se faire servir par de pareils

manans. Cependant, Emma, il n'est pas convenable que vous receviez les visites des hommes; car je sais que Sydney est venu aussi; je n'excepte qu'une personne, le respectable M. Chowles. Mais je suis tout-à-fait étonnée, que lord Miramont, qui passe pour être si mal élevé, soit devenu tout à coup d'une si grande politesse. — Ah! dit Emma intérieurement, j'espère qu'il a plus que de la politesse.

Le jour suivant, Emma qui ne se ressentoit plus de son rhume, demanda timidement à sa mère la permission d'aller visiter les émigrés. D'abord, mistriss Mourtray refusa nettement; mais comme elle vit que ce refus rendoit sa fille malheureuse, elle n'eut pas le courage d'y persévérer; elle donna donc son consentement, sous la condition qu'Emma ne resteroit pas plus de cinq minutes avec ces Français,

et pour qu'elle ne manquât pas à sa promesse, mistriss Mourtray voulut l'attendre elle-même dans la voiture pendant qu'elle feroit sa visite.

Emma trouva Sidonie livrée avec ardeur au travail, quoiqu'elle fût encore convalescente, elle avoit été fort mal, et il lui restoit beaucoup de foiblesse et de pâleur; cependant elle fut si enchantée de voir sa belle amie (c'est ainsi qu'elle appeloit Emma), que ses yeux acquirent à l'instant de l'éclat. Ensuite avec la volubilité qui caractérise sa Nation, et à laquelle elle avoit donné carrière depuis qu'elle étoit devenue plus liée avec Emma, elle s'informa si l'auteur des billets avoit été découvert, rapportant en même temps les chimères étranges que cette circonstances avoit fait éclore dans la tête de son beau père.

Emma ne put lui donner aucun

éclaircissement sur ce point, les soupçons qu'elle avoit formés n'étoient pas de nature à être communiqués ; elle traita cela comme une mauvaise plaisanterie qu'on lui avoit faite, et qui ne méritoit aucune espèce d'attention.

Sidonie demanda ensuite quel étoit le jeune seigneur, qui les avoit honorés dernièrement d'une visite ; c'est un homme superbe, ajouta-t-elle, et d'une manière de penser tout-à-fait noble : car, quoique nous fussions entièrement des étrangères pour lui, il a manifesté dans toute sa conduite des attentions et un respect délicat, qu'il a cru probablement devoir au malheur. Dites-moi quel est son nom.

Emma sentit le rouge lui monter au visage tandis que Sidonie parloit ; c'étoit toujours pour elle une sensation délicieuse que d'entendre l'éloge de lord Miramont, et elle satisfit la curiosité

de son amie, le plus brièvement qu'il fût possible, craignant d'abuser de la patience de sa mère, si elle venoit à entamer ce sujet, elle se hâta donc de se retirer.

CHAPITRE II.

Ni le jugement sain de Sydney, ni l'insensibilité d'Emma ne pouvoient le guérir d'une passion sans espérance. Lorsque Fitzaubert l'avoit pressé de l'aller voir à Canterbury, il avoit précisément dans ce temps-là même de fréquentes occasions de voir sa chère Emma que la maladie de sa mère retenoit au logis; il avoit donc différé de jour en jour son voyage, jusqu'à ce qu'ayant appris que son frère n'étoit pas bien, son bon naturel décida son départ, et il projeta de quitter Londres le jour du bal masqué.

Mais étant rentré le soir chez lui, après avoir pris congé de la famille Mourtray, et laissé Emma transportée

de joie d'avoir reçu ses deux billets, le premier objet qu'il vit dans son appartement fut Fitzaubert lui-même, qu'il croyoit très-mal et hors d'état de sortir de son lit. — Vous devez, dit celui-ci, être bien étonné de me voir; mais il est survenu dans mes affaires un changement qui m'amène à Londres. D'abord, deux ou trois officiers ont été assez complaisans pour se laisser mourir depuis peu au régiment, de sorte que je suis monté en grade; cette circonstance m'a fourni le prétexte de quelques affaires, pour lesquelles j'ai obtenu un permis de m'absenter; en second lieu, le soin le plus important qui m'amène, est le désir d'aller au bal masqué.

— Et qu'est devenue, dit Sydney, votre maladie qui m'a tant alarmé?

— Oh! je ne m'en sens plus: la vérité, c'est qu'elle n'a jamais été sérieuse;

j'avois seulement besoin que vous vinssiez me voir.

— Je vous suis fort obligé, dit Sydney; mais une autre fois, quand ma présence vous sera réellement nécessaire, je n'ajouterai plus foi à ce que vous m'écrirez. Au surplus, vous avez sûrement quelque motif plus puissant de venir à Londres, que celui d'aller au bal masqué?

— Non; c'est là ma raison déterminante. Le hasard a voulu que, malgré l'isolement honteux dans lequel on m'a laissé, je me sois trouvé connoître beaucoup la dame qui donne ce bal, parce qu'elle est voisine de campagne de l'ecclésiastique chez lequel j'ai été élevé; de sorte que je me suis hasardé à lui écrire, et voici sa réponse, dit Fitzaubert, montrant deux billets de bal; car je lui en ai demandé deux; il y en a un pour chacun de nous.

Sydney ne refusa point le présent de son frère ; il se promettait du plaisir à voir Emma sans en être connu ; et comme le choix de son déguisement lui étoit indifférent, il abandonna ce soin à Fitz-aubert qui se procura deux habits de bal ; un habit de devin pour lui-même et un domino. Il fut convenu que lorsqu'il seroit las de son déguisement, ce qui ne tarderoit pas à arriver, puisqu'il ne connoissoit presque personne, les deux frères changeroient d'habits.

Sydney qui n'avoit qu'un seul objet en vue, étoit d'abord en domino, lorsqu'il vit Emma engagée dans une conversation suivie avec un turc ; et trompé comme elle par la taille et par la tournure, il crut pleinement que c'étoit le marquis.

Mais tandis qu'il se tenoit les bras croisés en contemplant ces masques, et souffrant toutes les angoisses de la ja-

lousie, il fut soudain distrait par un léger coup sur l'épaule que lui donna un domino bleu, qui, l'appelant par son nom, lui demanda le sujet de sa rêverie.

Sydney reconnut à l'instant cette voix pour celle de lord Miramont : il le pria, puisqu'il l'avoit découvert, de ne pas le trahir, ce que le marquis lui promit de bon cœur. Sydney se sentit très-soulagé de voir que ses conjectures sur le turc étoient fausses ; mais les assiduités de celui-ci le gênoient, et il éprouvoit la plus vive curiosité de le connoître. Il soupçonnoit qu'Emma ne l'écoutoit avec tant de patience, que parce qu'elle étoit à son sujet dans l'erreur dont il venoit d'être tiré.

Il fut charmé de la voir quitter brusquement ce personnage mystérieux, qu'il entreprit, à tout événement, de découvrir, jugeant, à son air et à la ri-

chesse de ses habits, que ce devoit être un rival redoutable.

Il s'attacha donc à ne le pas perdre de vue, et remarqua que, sans parler à aucun autre masque, le turc paroissoit n'avoir d'autre envie que de s'échapper le plus clandestinement possible. C'étoit donc Emma seule, pensa Sydney, qui l'attiroit ici; et cette observation redoubla sa curiosité.

Le turc, qui ne soupçonnoit pas qu'on l'épiât, ne prit pas beaucoup de peine pour déguiser sa voix, lorsqu'il fut arrivé dans l'antichambre : cette négligence et la demande qu'il fit d'être conduit dans Groswenor-Square, donnèrent lieu à Sydney de reconnoître dans le turc, à sa grande surprise, le grave politique lord Wilmington.

A peine étoit-il parti, que Fitzaubert, las du rôle qu'il avoit entrepris de jouer, et qu'il ne pouvoit plus soutenir, pressa son

son frère de changer de déguisement avec lui. Le chapeau et les souliers à haut talon qui entroient dans le costume du devin, rendirent Sydney tout-à-fait méconnoissable.

Il lui fut fort aisé, ayant vécu dans le monde, de dire la bonne aventure aux personnes qu'il connoissoit; et souvent il parla un jargon à double entente. Lorsqu'Emma parut, les remarques qu'il avoit faites sur le caractère de lord Miramont et sur les sentimens qu'elle éprouvoit pour lui, servirent de premier texte à ses prédictions. Chowles étoit à ses yeux un être méprisable, et il le peignit comme tel.

Les mœurs relâchées du comte et sa dernière conversation avec Emma, ne lui laissèrent aucun doute sur ses vues iniques; mais quoiqu'il le dessinât sous des traits peu avantageux, ce vieux li-

bertin ne lui inspiroit aucune crainte sérieuse.

La délicatesse de ses propres sentimens lui avoit jusqu'alors fermé la bouche à lui-même ; mais il se flattoit que si, par un langage figuré, il pouvoit pénétrer Emma de l'idée qu'il existoit un homme qui l'adoroit humblement et dans le silence, elle reconnoitroit dans ce portrait le malheureux Sydney.

La sévérité avec laquelle il avoit ensuite traité Chowles fut occasionnée par la connoissance qu'il avoit récemment acquise de quelques traits de son caractère. Voici à quelle occasion.

Un négociant respectable, nommé Newton, avoit vécu en relation très-intime avec son père, depuis la mort duquel il avoit témoigné au jeune Sydney la plus tendre amitié ; de sorte que celui-ci en faisoit le plus grand cas,

quoique la différence des âges et des habitudes ne leur permît pas de se voir souvent.

Sydney cependant alloit passer de tems en tems un jour à Hendon avec M. et mistriss Newton, femme très-estimable, qu'il regardoit, en quelque sorte, comme sa mère. Il arriva que le lendemain du jour où il avoit dîné chez Chowles, il alla passer un jour chez ses amis, qu'il trouva environnés de leurs enfans; auprès d'eux étoit aussi un vieillard, appelé M. Cheveley, père de mistriss Newton, et qui vivoit avec eux.

Sydney prononça par hasard, après dîner, le nom de Chowles; il fut étrangement surpris de voir à ce nom le vieux Cheveley lever les mains au ciel avec un geste d'horreur. Sydney, qui le connoissoit pour un homme d'un caractère doux et modéré, ne savoit à quoi attribuer ce mouvement; et

M. Newton, qui devinoit ce qui se passoit dans son âme, le pria, par un signe, qu'il comprit très-bien, de changer de conversation.

Mais aussitôt qu'il fut seul avec Sydney, celui-ci lui expliqua la cause de la conduite de Cheveley, de manière à faire cesser entièrement l'étonnement qu'elle lui avoit d'abord inspiré.

L'histoire étoit longue, mais susceptible d'être résumée en peu de mots. — Le vieux Cheveley qui avoit été autrefois un négociant considérable, touché de compassion de la position malheureuse du jeune Chowles, l'avoit pris dans sa maison de commerce, et l'avoit placé ensuite à ses dépens dans un comptoir des Indes-occidentales; de sorte que ce fut lui qui jeta les fondemens de la fortune colossale que Chowles acquit depuis.

Celui-ci, en peu d'années, devint

assez riche pour n'avoir plus besoin du secours de son bienfaiteur : il revint s'établir en Angleterre, pour y jouir des richesses qu'il avoit accumulées, et pour les augmenter encore par de nouvelles entreprises.

Mais précisément à cette époque, Cheveley, dont les affaires avoient été jusque-là très-florissantes, courut le risque, par divers accidens que sa prudence n'avoit pu prévoir, d'être réduit à la cruelle extrémité de déposer son bilan. Newton avoit bien la volonté de venir à son secours dans cette crise, mais les moyens lui manquoient. Cependant Cheveley, au milieu de l'embarras de ses affaires, fut tranquillisé par la certitude de trouver les ressources efficaces de l'amitié dans un homme auquel il avoit servi de père, et dont le retour en Angleterre, dans la circonstance difficile où il se trou-

voit, lui paroissoit un bienfait de la Providence.

Quel fut donc son étonnement, lorsqu'après beaucoup de subterfuges et d'innombrables délais, pendant lesquels Chowles évitoit de vouloir même entendre parler des affaires de Cheveley, il refusa positivement, non pas de lui prêter de l'argent, car ce n'étoit pas ce qu'on lui demandoit, mais de se porter sa caution auprès des personnes qui n'exigeoient que cela pour lui donner le tems dont il avoit besoin, et à la faveur duquel il étoit sûr de se mettre en état de payer tous ses créanciers de la manière la plus satisfaisante.

Chowles ne ressentit aucune émotion de la détresse de son bienfaiteur : il demeura inflexible. Le vieillard fut obligé de vendre tout ce qu'il possédoit ; il fit honneur à toutes ses dettes, et ne se réservant pour lui-même qu'une très-

foible rente, il cessa de tenir une maison, et alla chercher un asile chez son gendre, où il fut traité avec une telle tendresse et de tels égards qu'il oublia presque ses malheurs.

Le vieux Cheveley, durant les jours de sa prospérité, avoit été amateur de tableaux; il en avoit deux d'une beauté remarquable, que Chowles convoitoit extrêmement. Cheveley, qui prévit qu'il seroit obligé de s'en défaire, les lui fit offrir à un prix inférieur de beaucoup à leur valeur; alors il étoit encore incertain de la conduite que Chowles tiendroit à son égard; mais celui-ci refusa de les acheter, prétendant que ce n'étoient que des copies.

Lorsqu'ensuite tous les effets du pauvre Cheveley furent vendus, ces tableaux tombèrent entre les mains des revendeurs publics, et Chowles qui les

avoit déprisés, n'eut pas de honte de les acheter un prix énorme.

M. Newton dit aussi à Sydney que, quelque riche que fût cet homme, son avarice rapace l'engageoit dans des plans et dans des spéculations si vastes, que s'il essuyoit quelque revers de fortune, aucun de ceux qui connoissoient l'histoire secrète de ses affaires, n'en seroit étonné.

C'est sur ces données que Sydney bâtit ses discours, et comme rien n'est aussi pénible à une conscience coupable que la vérité, il n'est pas surprenant que les représentations du miroir magique n'eussent tourmenté Chowles au point de le rendre fou.

Sydney, aussitôt après le bal masqué, s'étoit empressé d'accompagner son frère à la campagne, où il étoit resté quelques semaines, car il eût été fâché que l'on eût découvert le rôle qu'il avoit

joué au bal, quoique ses vues eussent été irréprochables, et que son principal objet eût été de prémunir Emma contre les piéges qui lui étoient tendus.

A son retour, au moment même où il venoit de mettre son cheval à l'écurie, le premier objet qui l'avoit frappé (et il avoit cru que ses yeux le trompoient), c'étoit Emma, les vêtemens tout trempés de pluie, et s'appuyant sur le bras de lord Miramont pour monter dans un carrosse de place. Presque hors de lui, il avoit suivi la voiture, et comme les rosses qui la traînoient ne couroient pas le galop, il lui avoit été facile de n'en pas perdre la trace. Il avoit eu du moins la consolation de voir qu'elle s'arrêtoit dans Wimpole-Street. Alors il étoit rentré chez lui, plein de toutes les sensations douloureuses qui peuvent tourmenter un cœur, dans lesquels l'amour, la haine, les soupçons

et la jalousie se livrent de perpétuels combats.

Sa première résolution avoit été de ne jamais parler à Emma de cette aventure ; mais le jour suivant il ne put résister à la tentation de se présenter chez elle pour voir si elle daigneroit donner quelque explication du phénomène dont il avoit été témoin. Il s'étoit efforcé de paroître calme ; mais il lui avoit été impossible de déguiser son agitation ; et il a déjà été parlé de la contrariété que lui fit éprouver la brusque arrivée de lord Miramont.

Cependant M. Mourtray, après avoir passé une semaine à Downton, revint à Londres, très-mécontent du peu de progrès que les ouvriers avoient fait dans les réparations de sa maison qui ne pouvoit être habitable au plutôt que dans six semaines. Il étoit alarmé

des dépenses dans lesquelles le jetoit l'impertinent maçon que Chowles lui avoit présenté comme un habile architecte; cependant il avoit été assez indolent et assez facile pour ne pas le congédier, ne sachant pas comment il le remplaceroit.

Les deux dames éprouvèrent un plaisir secret de rester si long-temps encore à Londres. Elles étoient convenues de ne pas dire un seul mot, soit à Mourtray soit à Henri, de l'aventure extraordinaire d'Emma; car quoique mistriss Mourtray ne vit pas la conduite de lord Wilmington sous le même jour que sa fille, elle croyoit assez vraisemblable que son fils et son mari partageroient les soupçons d'Emma, et elle n'ignoroit pas que le dernier, malgré tout son sang-froid, étoit très-délicat et très-susceptible sur le point d'honneur.

Henri qui avoit hérité de lui les mêmes sentimens, sans la plus légère notion de prudence, étoit de plus d'un caractère si violent et si inflammable, qu'en tout temps un demi-mot suffisoit pour lui faire bouillir le sang.

Emma, douée d'une pénétration supérieure, redoutoit encore plus que sa mère qu'ils vinssent à acquérir la connoissance d'un fait qui ne pourroit manquer de faire naître une affaire très-sérieuse.

Le lendemain de l'arrivée de Mourtray, Henri accourut vers sa mère et sa sœur, en sautant de joie. « Bonne nouvelle, bonne nouvelle, s'écria-t-il, je suis le plus content, le plus heureux des hommes! Elle est à moi, je la posséderai.... Pourquoi me regarder tout ébahies? Je ne plaisante pas; c'est à la lettre; le vieux Silbourne a tout réglé lui-même.

— Qu'est ceci; êtes-vous devenu fou, Henri? demanda mistriss Mourtray.

— Oui, si un bonheur inconcevable peut rendre un homme fou, assurément je le suis devenu.

— Quelle étrange expression! s'écria Emma.

—Est-il un homme, poursuivit Henri, qui puisse rester calme, lorsqu'on lui promet la possession d'un ange tel que Selina, avec cinq mille livres sterling de rente?

— Et vous avez réellement l'espérance de toutes ces choses-là? dit mistriss Mourtray.

— Comment, l'espérance? la certitude, vous dis-je, madame. Et si vous voulez m'écouter patiemment, je vais vous raconter tout ce qui s'est passé. Vous savez que j'ai filé le parfait amour pendant ces deux mois-ci...

— Ah! Henri, dit Emma, je crains

bien qu'il n'y ait eu dans votre rôle plus de feinte que de sentiment! La fortune de miss Silbourne....

— Paix, s'écria-t-il avec chaleur; je ne sais pourquoi vous faites une pareille supposition. Sélina est un des objets les plus ravissans qui existent, et n'eut-elle pas un denier, je jure que je ne l'adorerois pas moins; mais sa grande fortune ne gâte rien. Présentement si vous voulez m'écouter sans rompre le fil de mon récit, je continuerai; autrement je ne dis plus mot.

Après un moment de silence, il poursuivit : Vous savez que toutes mes pensées sont concentrées depuis longtemps dans la charmante Sélina. J'éprouvois des alternatives de crainte et d'espérance; aujourd'hui j'étois dans le délire de la joie, demain dans l'affaissement de la tristesse; dans cet état de fluctuation, ma persévérance ne se dé-

mentoit point; je ne me relâchois point des devoirs d'un amant passionné, et je laissois bien loin derrière moi mes rivaux que j'eusse donnés de bon cœur à tous les diables. Cependant j'étois toujours incertain de savoir comment cette affaire finiroit.

Le vieux Silbourne, à qui mes vues n'échappoient pas, ne me décourageoit pas absolument; cela me parut d'un bon augure; mais toutes les fois que je m'enhardissois et que je cherchois une occasion de dévoiler mes sentimens, il trouvoit toujours un prétexte pour en éluder la confidence.

Vous imaginez bien que j'avois déjà fait mes aveux à Sélina, j'éprouvai de sa part toutes les difficultés qui peuvent naître d'une réserve et d'une timidité excessives; mais quelques mouvemens qui échappèrent en dépit d'elle-même à son cœur ingénu, me firent connoître

que je ne lui étois pas indifférent, et à la fin je lui arrachai une sorte de demi-permission d'expliquer mes vues à son père.

Dans ce dessein, je l'ai accompagné ce matin jusque chez lui à son retour des jardins de Kensington. Sélina s'étant éclipsée, j'ai bégayé quelque chose qui ressembloit à une proposition de mariage; mais d'une manière tout-à-fait étrange et brusque : je crois que j'avois l'air d'un fou, car le vieux Silbourne n'a pu s'empêcher de rire, quelque sérieux que fut le sujet.

Si j'avois été de sang-froid et désintéressé, peut-être aurois-je trouvé ample matière à rire dans la réponse étudiée qu'il m'a faite; mais j'étois tout tremblant, et je ressemblois à un écolier sous la férule de son pédagogue.

Fort bien, M. Henri Mourtray, m'a-t-il dit; vous me donnez à entendre

que vous êtes amoureux de ma fille ; cela ne me surprend pas du tout, car Sélina, quoique ce ne soit pas à moi de le dire, est une fort jolie et excellente personne, et elle aura quelque jour une fortune honnête et même assez belle ; mais cet avantage ne dispense pas de la prudence ; car remarquez bien, M. Henri Mourtray, que sans cette vieille vertu passée de mode, que vous autres jeunes-gens êtes disposés à tourner en ridicule, la fortune n'est rien. Si l'on veut éclipser les autres, et faire des folies de tout genre, on finit bientôt par être ruiné.

Moi, par exemple, je suis un bon vieux gentilhomme campagnard, libre de toute ambition, indépendant et dans ma fortune et dans mes principes. Mais si, comme un fou, j'avois voulu rivaliser de ton avec mes supérieurs, si parce qu'un tel avoit fait ceci, j'avois cru

devoir faire cela, la fin de ces extravagances eût été une culbute; pour raccommoder mes affaires, j'aurois été réduit à ramper bassement chez les ministres; et pour conserver quelque chétif emploi, peut-être me seroit-il arrivé souvent de dire *oui*, quand ma conscience auroit dit *non*.

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Mettez-vous bien dans l'idée, M. Henri Mourtray, que Sélina étant mon seul trésor, un trésor dont j'apprécie toute la valeur, je ne la donnerai jamais qu'à un homme que je connoîtrai assez pour être convaincu qu'il fera son bonheur.

Je me suis livré sur ce sujet à plusieurs méditations sérieuses dont voici le résultat : Mon gendre doit être religieux et de bonnes mœurs; il faut qu'un sang pur coule dans ses veines; car remarquez que j'attache une grande importance au sang; celui qui a été trans-

mis sans tache par une longue suite d'aïeux recommandables, dégénère rarement. Les titres, selon moi, sont tout-à-fait indifférens; je n'y vois qu'un vain son. Il est essentiel que la fortune se trouve d'un côté ou de l'autre, et Sélina est assez riche pour faire celle de son mari. L'agrément de la personne est un avantage désirable, car c'est un don de la Providence, et un moyen de concilier les eœurs.

Maintenant je vais vous dire avec franchise, M. Henri Mourtray, jusqu'à quel point, selon moi, vous réunissez ces diverses conditions. Votre éducation et ce que j'ai vu de votre manière de penser, me font croire qu'il n'y a pas d'objection à vous faire sur le premier article; pour le second, cela ne peut pas faire la matière d'un doute : il n'y a pas de famille plus respectable que la vôtre. Vous connoissez déjà mes sentimens à

l'égard des titres et de la fortune, et quant aux avantages personnels, je crois, a-t-il ajouté en souriant, que sous ce rapport-là, vous n'avez pas mauvaise opinion de vous-même. Il n'y a donc qu'un seul *mais*...

— Ici je ne pus m'empêcher de m'écrier, continua Henri : Grand dieu, monsieur, qu'est-ce donc que ce *mais* fatal ?

— Doucement, jeune homme, doucement; écoutez-moi. Je disois donc que je n'ai d'autre objection à vous faire que le peu de temps depuis lequel nous nous voyons, et qui ne m'a pas permis d'acquérir une connoissance approfondie de votre caractère; ce que je veux avoir le loisir de faire avant de vous donner ma Sélina : car si je m'apercevois que vous eussiez quelque penchant pour le jeu, comme on me l'a fait entendre dernièrement, quoique je

n'en croie rien, assurément vous ne seriez pas mon gendre.

J'ai été sur le point, dit Henri, de l'interrompre par un serment, mais je me suis retenu. Quand il a eu fini de parler, je vous prie, monsieur, lui ai-je dit du ton de la plus grande douceur; de me faire connoître à qui j'ai obligation des insinuations obligeantes qui vous ont été faites sur mon compte.

— C'est inutile; au surplus, c'est à vous à détruire cette inculpation par votre conduite. Si pendant le cours d'une année. Une année, me suis-je écrié avec chaleur, juste ciel, monsieur! vous me parlez là d'un siècle.

Comment vous m'interrompez encore! a-t-il dit en élevant la voix: je vous le passe, parce que vous êtes jeune, ardent et amoureux. Remarquez donc bien ce que je vous dis: si vous vous comportez sagement durant ce temps

d'épreuve, que je ne consentirai sous aucun prétexte à abréger, ma Sélina est à vous.

Mais il faudra vous conformer à mes conditions que voici : M. Henri Mourtray, vous passerez avec moi tous les étés pendant que vous ne serez pas à votre régiment, et vous vous conformerez au genre de vie de ma famille, qui est très-régulier; car j'aimerois autant vivre avec un pestiféré qu'avec un de nos jeunes-gens du bon ton, remarquez cela. A la ville, je vous mettrai à portée d'entretenir un bon état de maison, car, Dieu merci, ma bourse est assez bien garnie. Mais je vous surveillerai de près, et si j'entends parler de la moindre irrégularité, vous n'obtiendrez plus de moi une obole, c'est par là que je vous punirai.

Présentement j'ai fini, (le ciel soit loué, me suis-je dit à moi-même) si vous

êtes disposé à souscrire à mes arrangemens, et que vos parens sanctionnent votre choix, c'est une affaire conclue, car je sais que Sélina vous voit d'un œil favorable.

Vous pouvez croire aisément, continua Henri, que j'ai promis et juré soumission aveugle à ces détestables conditions qui me révoltoient intérieurement; mais j'aurois entrepris tous les travaux d'Hercule, s'il l'eut exigé, pour m'assurer la possession de Sélina. Le seul point sur lequel j'ai tenté de le gagner, a été cet abominable noviciat, mais rien n'a pu le faire consentir à l'abréger; j'espère cependant que lady Bingfield, servira en cela mes intérêts; elle a une grande influence sur l'esprit de son frère.

Il ne vouloit pas me permettre de voir aujourdhui Sélina, mais je vais ce soir prendre du thé avec elle, et je vous

raconterai comment les choses se seront passées.

M. Mourtray qui ne revint pas dîner, ignoroit encore l'heureux événement qui transportoit de joie sa famille, et qui fut le seul sujet de conversation, jusqu'à ce qu'Henri enivré de plaisir, sortit pour remplir ses engagemens.

CHAPITRE III.

MOURTRAY, que ses affaires avoient retenu dehors tout le jour, revint chez lui de bonne heure dans la soirée, et apprit de mistriss Mourtray avec une agréable surprise, la belle perspective que son fils avoit devant les yeux.

M. Silbourne, selon lui, s'étoit conduit très-noblement; car avec une fortune telle que la sienne, il auroit pu naturellement attendre, pour son aimable fille, un parti plus avantageux qu'Henri ne pouvoit être; et loin de regarder comme sévères les conditions qu'il lui avoit imposées, il les trouvoit extrêmement raisonnables, et telles qu'un père prudent, et lorsqu'il s'agissoit du bonheur de sa fille, avoit droit de

les exiger d'un jeune homme de vingt-un ans, aussi léger et aussi peu solide qu'Henri.

Celui-ci rentra peu de temps après son père, qui le félicita de l'heureux événement qu'il venoit d'apprendre, et lui fit entendre en même temps qu'il n'étoit pas sans crainte, que par sa propre imprudence il ne renversât l'édifice de sa félicité.

Emma, quoiqu'elle ne connut point la famille Silbourne, avoit les mêmes appréhensions, car elle connoissoit l'impétuosité indomptable des passions d'Henri; mais mistriss Mourtray n'imaginoit pas qu'il fût possible qu'il ne sortît pas vainqueur de son épreuve, dont elle regardoit cependant la condition comme une rigueur excessive.

Impatiente d'apprendre ce qui s'étoit passé dans sa dernière entrevue, elle

s'empressa de lui demander ce que Sélina particulièrement avoit dit:

— Que voulez-vous que je vous dise? s'écria Henri: elle a rougi et souri tout à la fois en me voyant, c'étoit tout ce que je pouvois attendre d'elle. — Mais le bonhomme a eu la cruauté de m'assommer d'une seconde harangue bien plus longue encore que celle du matin, disant qu'il avoit en vue l'édification de sa fille aussi bien que la mienne.

Et lady Bingfield, dit mistriss Mourtray, a-t-elle intercédé pour faire abréger le temps de votre épreuve?

— Oui, elle l'a fait indirectement, en observant avec beaucoup de générosité, qu'elle avoit assez bonne opinion de mon honneur pour croire ce noviciat superflu; et la douce Sélina, baissant les yeux, a ajouté qu'elle ne concevroit jamais aucun doute à mon désavantage.

Aimable fille, s'écria Emma; il est impossible, Henri, que vous lui donniez jamais sujet de se repentir de sa confiance en vous.

— J'espère que non, car j'ai dessein de me conduire de manière à devenir le mignon de tout ce qu'il y a de vieilles et sottes gens dans le royaume. Alors baissant la voix et se tournant vers Emma, il ajouta : mais j'espère cependant que Silbourne abrégera le temps des épreuves, lorsqu'il reconnoîtra que cette maudite précaution ne sera plus nécessaire.

Emma secoua la tête sans répondre. Après souper, Mourtray resté seul avec Henri, saisit le moment favorable où il le vit dans les transports de la joie que lui inspiroient ses succès, pour lui représenter sérieusement la nécessité absolue de changer tout-à-fait de conduite; non-seulement parce que la main de

miss Silbourne en dépendoit, mais sous le rapport de la situation de ses propres affaires, qui, dit-il, au grand étonnement de Henri, n'étoient nullement de nature à lui permettre de soutenir le ton extravagant qu'il avoit pris depuis qu'il avoit quitté Oxford.

Ses remontrances furent si douces et portoient si bien l'empreinte de la tendresse paternelle, qu'Henri (quoique mal disposé en général à recevoir ce qu'il appeloit des sermons) leur prêta une oreille attentive et assura de bonne foi qu'il avoit pris la ferme résolution de se corriger.

Mourtray qui ne l'avoit jamais trouvé si patient et si raisonnable, commença de croire que l'amour avoit opéré sur lui un miracle, et il bénit la rencontre heureuse que son fils avoit faite de miss Silbourne.

Le lendemain matin il alla trouver

le père de cette jeune personne et lui exprima vivement sa reconnoissance de de ses bons procédés envers Henri, en ajoutant qu'il adhéroit pleinement aux conditions qu'il avoit imposées à son gendre futur.

Il s'engagea entre les deux pères une conversation longue et confidentielle. Silbourne, à sa manière prolixe, détailla le plan qu'il avoit formé pour l'établissement de sa fille, et il fut enchanté de voir que M. Mourtray étoit entièrement disposé à y donner les mains, lorsque le temps seroit venu de le mettre à exécution.

Celui-ci lui découvrit avec candeur la situation de ses affaires, ses embarras, ses espérances; il lui fit connoître ce qu'à tout événement il pouvoit donner en mariage à son fils; Silbourne fut très-satisfait des ces détails; il manifesta dans ses sentimens, tant d'honneur,

de loyauté, de libéralité, avec un désir si ardent de faire le bonheur de sa fille, que Mourtray ne se sentit pas le courage de le contrarier sur quelques notions qui devenoient ridicules parce qu'elles étoient en opposition avec les mœurs présentes.

Il témoigna le désir de saluer Sélina qui le reçut avec de plus grandes démonstrations de joie qu'elle n'eût osé en laisser voir à son fils ; il partit ensuite, laissant Silbourne extrêmement satisfait de lui, et plus pénétré que jamais de l'idée qu'on doit attacher dans les mariages, une grande importance au sang pur que l'on a reçu de ses ayeux. C'étoit d'après ce principe qu'il avoit rejeté quelques plans que sa sœur avoit voulu lui faire adopter, particulièrement celui de chercher parmi les pairs du royaume un mari pour sa fille.

Ce n'est pas qu'il eût été assez absurde

pour refuser un homme très-recommandable, uniquement parce qu'il auroit été d'un rang supérieur au sien; mais à mérite égal, il auroit préféré le gentilhomme de la chambre des communes à celui de la chambre des pairs. Sans être parcimonieux, il n'aimoit pas l'ostentation; et comme il se trouvoit parfaitement content de la fortune qui lui étoit échue en partage, il avoit toujours souhaité secrètement que le choix de Sélina tombât sur un homme contre lequel il n'y eut eu aucune objection à faire, excepté une seule qui selon lui étoit nulle, l'infériorité de la fortune. Il pensoit qu'avec un tel homme il seroit plus à son aise pour lui imposer les conditions qu'il venoit de prescrire à Henri; et quoiqu'en cela son premier but certainement eut été de consulter l'avantage de sa fille, il n'avoit pas oublié tout-à-fait le sien propre. Car en

stipulant que les jeunes-gens résideroient avec lui à la campagne, il se flattoit qu'il s'apercevroit moins du vide que lui laisseroit le mariage de Sélina, et il trouvoit, dans son gendre, une diversion de plus à l'ennui de la vieillesse.

De chez M. Silbourne, Mourtray passa chez lady Bingfield qui le reçut avec toute l'étiquette et toutes les cérémonies de l'ancien temps, et lui témoigna la satisfaction sincère qu'elle éprouvoit de l'alliance projetée entre les deux familles.

Cette dame étoit à la fois vieille et laide, de sorte qu'elle étoit souvent négligée par les jeunes-gens; Henri s'étoit donc concilié ses bonnes grâces par le petit service qu'il avoit été assez heureux pour lui rendre au spectacle, et dont toute autre personne ne se seroit pas même souvenue.

C.

Son jugement et son caractère étoient excellens ; ses sentimens, nobles et généreux ; souvent même ils l'étoient aux dépens de sa fortune devenue très-bornée. Elle avoit été autrefois extrêmement riche, et avoit eu jusqu'à un âge très-avancé, un grand train de maison : lorsqu'elle s'étoit mariée, sa fortune avoit été confondue avec celle de son époux, sir Charles Bingfield, et il ne lui avoit été réservé après le décès de celui-ci, qu'un modique revenu à peine suffisant pour la mettre en état d'exister décemment ; cependant elle avoit toujours conservé sa générosité naturelle, et tandis que la nécessité lui prescrivoit de donner toute son attention aux détails domestiques, sa libéralité donnoit, même à l'économie, les dehors de l'élégance.

Elle avoit dans les manières quelque chose de réservé et de cérémonieux qui

rendoit son premier abord très-froid; mais elle étoit franche et amicale avec ceux qui lui plaisoient. Violente et irascible dans ses passions, elle aimoit ou haïssoit; elle étoit tendre ou furieuse; elle ne connoissoit que les extrêmes.

La famille Mourtray conçut un désir naturel de former une liaison intime avec la maison Silbourne; en conséquence ils les prièrent à dîner et à passer la journée avec eux. Mourtray qui s'étoit souvent plaint de ne voir que très-rarement son favori Sydney, alla l'inviter à augmenter le nombre des convives.

Le pauvre Sydney qui n'avoit pas revu Emma depuis le jour fatal où il avoit souffert de si cruelles angoisses, s'étoit bien convaincu qu'il devoit l'oublier, et en conséquence éviter toutes les occasions de la voir. Mais sa résolution ne tint pas contre le plaisir que lui

fit l'invitation cordiale de Mourtray, et le premier regard d'Emma fut suffisant pour fondre toute la glace dont il croyoit avoir entouré si fortement son cœur.

Il étoit assis à table auprès d'elle, ce qui le mit à portée de jouir plus que les autres de sa conversation. Lorsqu'ils passèrent ensuite dans le salon, il fut aussi surpris qu'enchanté d'entendre Emma qui, après l'avoir pris à part, lui dit en rougissant : La dernière fois que nous nous sommes vus, M. Sydney, j'ai remarqué avec peine que vous aviez conservé sur mon compte une impression défavorable d'une circonstance dont les apparences sont en effet singulières; cependant elle fut tout-à-fait fortuite; et quoique j'aie des raisons pour ne pas m'expliquer davantage, je puis vous dire avec assurance qu'il n'y a rien là dont je doive rougir. Dans

cette confiance, j'augure assez bien de vous pour croire que sur ma seule parole, vous écarterez le soupçon de toute indiscrétion dans ma conduite.

— Ah ! madame, s'écria Sydney, comment seroit-il possible que je doutasse de la vérité de vos discours, confirmés par la candeur qui brille dans votre physionomie ? Mais tout en admirant votre condescendance qui vous a fait revenir sur un sujet dont je n'aurois jamais osé parler, je dois confesser combien je suis indigne de la bonne opinion que vous avez conçue de moi, et quel jugement téméraire.... je suis honteux de l'avouer, je ne puis en dire plus, et je me hais moi-même.

— M. Sydney, dit Emma, ne soyez point si confus ; les apparences sont tellement contre moi, qu'il est difficile de me juger favorablement, et peu de personnes peut-être seroient disposées

en pareil cas à reconnoître leur erreur aussi généreusement que vous l'avez fait et à me croire avec confiance sur parole.

— Oh! cette bonté me tue; pourrez-vous me pardonner? Serez-vous assez généreuse pour cela?

— Il n'y a pas là de générosité. Je n'ai été fâchée contre vous tout au plus qu'une demi-minute: ainsi vous voyez qu'il y a long-temps que je vous ai pardonné.

— Puisque vous êtes d'une humeur si gracieuse, dit Sydney en souriant, je suis tenté de confesser tous mes péchés; j'espère humblement recevoir en masse unep leine absolution.

— Je crois qu'il n'est pas nécessaire que je reste à écouter votre confession, et que je sais d'avance ce que vous avez à dire.

— C'est lord Miramont qui vous a

révélé mon travestissement, dit vivement Sydney ; convenez-en, miss.

— Qu'avez-vous besoin, M. Sydney, répondit Emma en souriant, de me faire cette demande, il me semble que le passé, le présent et le futur vous sont connus.

— Plut au ciel, qu'il en fût ainsi ! s'écria Sydney avec un soupir ; peut-être alors serois-je délivré de la crainte d'un malheur que depuis long-temps j'ai regardé comme trop certain. »

Emma craignant que Sydney qui paroissoit sur le point d'épancher son cœur, ne s'expliquât à découvert sur un sujet qu'elle ne désiroit pas entendre, s'empressa de le quitter. Cependant il se trouva beaucoup moins malheureux, et fut puissamment consolé par ce court entretien durant lequel Emma l'avoit regardé avec la douceur la plus séduisante ; elle fut dès lors plus

que jamais en possession de toute son estime.

Tandis qu'Henri étoit sérieusement occupé à faire sa cour, le reste de la compagnie se livroit à une conversation très-animée sur différens sujets. Mistriss Mourtray étoit la seule personne qui s'ennuyât. Quoique lady Bingfield s'efforçât de ne pas sortir en discourant, d'un cercle étroit et superficiel, comme elle n'entendoit rien à tous ces détails du commérage et qu'elle n'aimoit pas les cartes, que mistriss Mourtray regardoit comme une des plus grandes consolations de la vie, celle-ci se mit insensiblement à bâiller; bientôt elle tomba dans une sorte de demi-assoupissement dont elle étoit retirée de temps en temps par le bruit des discussions politiques établies entre Silbourne et son mari. Mais un violent coup de marteau qui se fit entendre du dehors, la réveilla

tout-à-fait de sa léthargie, et un moment après on annonça M. Chowles accompagné de M. et de mistriss Prouting.

Cette dernière étoit en grande parure; ses joues étoient colorées comme un mur de briques nouvellement construit; elle avoit changé sa perruque à la Titus pour un tour de cheveux blonds surmonté de trois énormes plumes jaunes qui flottoient avec grâce en tout sens; et le soin qu'elle avoit pris de mettre en évidence les charmes épais de sa large personne, la défendoit du soupçon d'avoir eu recours à un embonpoint artificiel.

Cette singulière figure, affectant un air évaporé, alla se placer sur un sopha auprès de mistriss Mourtray, qui, encore bien qu'elle ne l'aimât pas beaucoup, se sentit extrêmement soulagée par sa présence; car du moins elle pou-

voit lui raconter quelles personnes se trouvoient au dernier opéra; comment elles étoient mises, et autres détails de la même importance: elle pouvoit aussi fabriquer des anecdotes dévorées avec avidité par des oreilles de l'espèce de celles de mistriss Mourtray.

Vraiment! s'écria mistriss Prouting; avez-vous su ce qui s'est passé d'étrange dans la famille de Wilmington?

— Je n'en sais pas un mot, répondit vivement mistriss Mourtray.

— Oh! bien, en cecas, il faut que je vous le raconte. Je n'étois pas peu surprise de voir au dernier opéra lady Wilmington seule avec sa fille aînée, l'orgueilleuse lady Elisabeth, lorsque j'appris de Jacques Manders que lady Bell étoit séquestrée de la société, et renfermée dans sa chambre au pain et à l'eau.

— Pour quel sujet?

—Parce qu'on l'a surprise entretenant une intrigue honteuse avec le capitaine Darnford. J'avoue que je n'ai pas été singulièrement étonnée de cette nouvelle; car j'ai toujours regardé lady Bell comme une jeune personne effrontée, et bien des gens pensent que ce n'est pas sans sujet qu'elle met tant d'abandon et de liberté dans ses manières. Quoiqu'il en soit, lady Wilmington paroissoit hier d'une humeur détestable, et lady Elisabeth, roide comme une pincette, faisoit une moue affreuse, parce que, de toute la soirée, aucun homme ne s'étoit approché de sa loge.

— Pas même lord Miramont?

— Non; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il n'accompagnoit pas lady Fredville, comme il a coutume de le faire. On dit que le petit mari de cette dame s'est avisé à la fin de trouver mauvais que lord Miramont fût sans cesse avec

elle, et qu'il a pris le parti de lui tenir lui-même fidelle compagnie ; aussi faisoit-elle la plus détestable mine qu'on pût voir. Pour lord Miramont, loin de paroître désolé, il avoit l'air tout-à-fait insouciant, et il s'est amusé à rire avec toutes les personnes qu'il a rencontrées.

Emma, pendant quelque temps, avoit prêté une oreille attentive. La possibilité d'une rupture entre le marquis et lady Fredville la transportoit de joie et d'espérance, jusqu'à ce que par malheur elle vint à réfléchir combien les propos de mistriss Prouting méritoient peu de confiance.

Celle-ci au même instant se retourna vers Emma, et lui dit : Vous arrive-t-il souvent, miss Mourtray, d'aller vous promener le soir dans les rues ?

— Assurément non, madame.

— Cependant, à coup sûr, je ne me suis pas trompée ; j'aurois juré, il y a

huit à dix jours, vous avoir vue à la lueur de la lanterne qui me précédoit; vous donniez le bras à lord Miramont dans Bond-Street. J'étois dans ma chaise, parce qu'il pleuvoit à verse; j'allois en société dans Brook-Street.

Emma rougit beaucoup. Du moment où mistriss Prouting avoit commencé à parler, elle étoit devenue tremblante; car sa véracité ne lui permettoit pas de nier ce qu'il lui étoit pénible d'avouer. Un coup d'œil qu'elle jeta sur Sydney lui prouva qu'il ne souffroit pas moins qu'elle; mais Chowles la délivra fort heureusement de l'embarras de répondre.

— Quelles sornettes venez-vous nous conter? dit-il d'un ton de mauvaise humeur. Voilà une belle histoire vraiment que vous nous forgez là! Faites-moi accroire, si vous pouvez, que miss Mourtray va courir les rues le soir

avec un écervelé tel que lord Miramont.

— Ce que j'ai vu, je puis le croire, dit mistriss Prouting. — Mais elle avoit beau, par hasard, dire la vérité, personne n'étoit disposé à lui ajouter foi.

— Vous n'avez point vu cela, dit Chowles, et je n'en croirai jamais rien : je vous dis et je vous soutiens que c'est impossible.

M. Prouting, qui vit que la discussion s'échauffoit, fit remarquer à sa femme qu'il étoit tems d'aller à l'assemblée : elle leva donc le siége, suivie de son mari.

Mistriss Mourtray, qui étoit au fait de l'histoire, eut la prudence de dire qu'elle n'avoit pas entendu un mot de tout cela. En effet, elle avoit eu soin d'entretenir toujours la conversation avec lady Bingfield.

Après le départ des Prouting, Chow-

les qui cherchoit toujours à s'emparer des étrangers, fit tous ses efforts pour disposer lady Bingfield en sa faveur, par un étalage pompeux des raretés de prix qu'il avoit en sa possession ; mais elle écouta tout cela de l'air le plus indifférent, et fit si peu d'attention à lui, qu'il la quitta tout fâché, pour chercher ailleurs des auditeurs plus complaisans. Bientôt après, la compagnie se sépara.

Lord Wilmington ayant rencontré Mourtray dans la rue, peu de temps après son retour de Downton, vit bientôt, à son maintien ouvert et sérieux, qu'il n'avoit rien transpiré de sa conduite envers Emma. Comme il attachoit toujours la même importance à la mettre dans ses intérêts, il l'envoya prier à dîner avec sa famille, ainsi que la maison Silbourne, dont il connoissoit l'alliance projetée avec Mourtray.

L'invitation fut acceptée; mais Emma déclara très-positivement à sa mère qu'elle ne seroit pas de la partie. Celle-ci combattit ses objections avec véhémence, en disant que son absence paroîtroit singulière; elle ajouta que son aversion pour lord Wilmington étoit absurde et fondée sur des soupçons qui n'avoient aucune espèce de fondement.

Mais elle n'auroit rien gagné sur l'esprit d'Emma, si elle n'eût fini par lui représenter que l'on chercheroit naturellement à pénétrer les motifs de sa conduite, et que si l'on venoit à les découvrir, tous les malheurs qu'elle craignoit s'ensuivroient nécessairement.

Emma surmonta donc sa répugnance, et consentit à accompagner ses parens dans Groswenor-Square.

Mistriss Mourtray, en s'y rendant, témoigna

témoigné beaucoup de curiosité de voir si lady Bell étoit réellement confinée dans sa chambre, comme mistriss Prouting l'avoit assuré ; mais loin que cela fut vrai, ils la trouvèrent dans le salon, plus vive et plus animée que jamais.

Lord Wilmington se conduisit avec la famille Mourtray avec son obligeance ordinaire ; seulement il observa envers Emma un peu plus de réserve : il prit à peu près le même ton qu'il avoit à la campagne. Pour elle, elle eut grand soin de ne jamais le regarder, et de ne lui parler qu'à table lorsqu'il étoit absolument impossible de faire autrement.

Elle observa que lady Bell étoit mal à son aise en présence de son père, qui la traitoit avec une froideur marquée. Après le dîner, celle-ci prit Emma à part et lui dit qu'elle avoit eu des démêlés désagréables avec ses parens ; elle

lui avoua qu'elle avoit eu la négligence de laisser traîner dans le cabinet de toilette de sa mère une lettre de Darnford; mais qu'en affectant un air contrit, elle avoit bientôt fait sa paix avec elle; qu'il n'y avoit que son père qui continuoit à lui tenir rigueur, quoiqu'elle eût fait une sorte de promesse de rompre toute intelligence avec Darnford.

— Et vous la tiendrez, j'espère? dit vivement Emma.

— Cela dépend, dit lady Bell. Si l'on me donne une liberté illimitée, et que je n'aie plus de surveillans sur mes talons, peut-être à mon tour y mettrai-je des procédés; mais si l'on s'obstine à me fatiguer et à me contredire, et que Darnford redevienne pressant, alors je ne réponds pas des suites.

— Mais, dites-moi, je vous prie, lady Bell; avez-vous considéré de quelle conséquence il seroit pour vous

que Darnford vous persuadât, contre le gré de vos parens, de former le lien extravagant dont vous avez quelquefois eu l'idée?

— Oh! je ne veux pas me tourmenter par des réflexions sur l'avenir; il me suffit que le présent m'amuse.

— Quelle déplorable manière de penser, s'écria Emma, et combien vous vous préparez de malheurs!

— Pas du tout : je serai précisément aussi heureuse, peut-être même plus que vous autres, filles prudentes, qui négligez les biens réels qui sont à votre portée, pour courir après des ombres.

Emma qui comprit parfaitement l'application, se contenta de répondre qu'il n'y avoit à ses yeux de biens réels que ceux qui n'étoient pas en opposition avec le devoir et les principes.

Lady Bell affecta de rire de ce qu'elle appeloit *ces grands mots*, ajoutant

qu'elle trouveroit une jouissance infinie à mettre en défaut la subtilité de son père, et qu'elle attacheroit la moitié moins d'importance à Darnford, sans le plaisir de la contradiction. D'ailleurs, ajouta-t-elle, il y a dans l'intrigue et dans le mystère quelque chose de piquant qui rompt la monotonie de l'existence.

Emma se disposoit à la quitter, avec une impression de mécontentement qu'elle s'efforçoit envain de déguiser; mais lady Bell la retint pour lui demander si elle pensoit qu'elle se rendît réellement coupable, en épousant Darnford.

— Certainement, répondit Emma, parce que vous feriez un acte positif de désobéissance envers vos parens; et, permettez-moi de vous le dire, vous feriez en même temps une grande folie; car vous ne connoissez pas encore

son caractère. Mais fût-il tel que vous le désirez, vous savez fort bien qu'il n'a pas les moyens de vous entretenir sur le ton qui convient à votre rang et à votre naissance, et qui est conforme à vos habitudes et à vos goûts.

— Je dois avouer qu'il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites; et certainement, si je devenois femme du capitaine Darnford, ma position seroit bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Mais pour son caractère, si on lui passe un peu trop de goût pour le vin et quelque penchant pour le jeu, je ne crois pas qu'il y ait de reproche essentiel à lui faire.

— Bon dieu! comment pouvez-vous dire qu'il n'y a pas de reproche essentiel à faire à un homme, lorsque vous lui reconnoissez deux vices capitaux?

— Dites plutôt des travers à la mode et qui sont si communs parmi une cer-

taine classe d'hommes, qu'on les compte absolument pour rien.

— Oh ! soyez sûre, que l'un des deux suffiroit pour vous rendre très-malheureuse.

— Sottise ! je ne m'arrête pas à ces fadaises ; je gouvernerai bien mon mari, je vous le promets.

— Il est très-douteux que cela soit en votre pouvoir ; mais vous évitez de me répondre sur l'article de la désobéissance.

— Il est vrai que c'est là le point le plus embarrassant, mais il n'est pas clair qu'en fait de mariage les parens aient le droit de s'opposer à l'inclination de leurs enfans.

— Ce droit est incontestable, et vous devez croire que lord et lady Wilmington ne s'opposent à la vôtre, que parce qu'ils savent que leur indulgence entraîneroit votre ruine.

— Non, leur opposition est uniquement fondée sur ce que j'ai fait tomber mon choix sur un pauvre gentilhomme qui n'est pas titré ; mais si Darnford étoit un pair, ou un membre opulent de la chambre des communes, on ne diroit pas un mot sur son caractère.

Emma secrètement étoit de la même opinion, du moins en ce qui concernoit le comte, mais elle étoit trop prudente pour en convenir ; et quand elle se sépara de lady Bell, elle ressentit une véritable peine en réfléchissant qu'une personne qu'elle avoit si longtemps aimée, étoit absolument sans aucun principe.

CHAPITRE IV.

Il s'écoula sans événemens remarquables une quinzaine de jours, pendant lesquels Emma eut plusieurs occasions de rencontrer lord Miramont, qui, sans se donner beaucoup de peine pour la rechercher, paroissoit toujours enchanté de la voir. Lady Fredville et lui, avoient cessé d'être inséparables, et il y avoit entr'eux toutes les apparences d'un refroidissement.

Sydney continuoit d'être reçu avec amitié dans la famille Mourtray, où l'on faisoit grand cas de son jugement exquis; Emma ne pouvoit se dispenser de rendre justice à son mérite, quoiqu'elle mît tous ses soins à empêcher

qu'il ne conçût l'espérance que son amour qui éclatoit malgré lui, fût jamais payé de retour.

Elle faisoit naturellement de fréquentes visites à lady Bingfield et à Sélina, elle ressentoit pour la première une estime et un respect sans bornes; la seconde étoit l'objet de sa plus tendre affection; car, quoique Sélina conservât encore quelque réserve, qui déconcertoit un peu la franchise ouverte d'Emma, celle-ci trouvoit son caractère si doux et si aimable, qu'elle espéroit que lorsque leur intimité augmenteroit, toute contrainte seroit bannie entr'elles.

Henri, cependant habitoit plus souvent la maison de Silbourne que celle même de son père; il sembloit avoir entièrement perdu ses vieilles habitudes, et depuis le jour où la main de Sélina lui avoit été promise, sa con-

duite en apparence étoit de la plus parfaite régularité.

L'amitié de Silbourne pour lui croissoit de jour en jour ; il laissoit même quelquefois entendre, qu'il ne seroit pas absolument impossible qu'il abrégeât le temps de son épreuve ; et Sélina, autant que sa timidité le lui permettoit, lui donnoit mille marques d'égards et de préférence.

De si heureux commencemens faisoient espérer à la famille Mourtray que la fin seroit conforme à leurs désirs, et que l'attachement de Henri pour miss Silbourne, le corrigeroit de toutes ses erreurs et de tous ses défauts. Sa mère étoit ravie de voir que son fils bien-aimé obtînt si jeune encore, un succès aussi important, et elle anticipoit dans son imagination sur le plaisir que lui causeroit cet établissement avantageux.

C'étoit dans ces flatteuses espérances et dans l'intelligence la plus parfaite que toute la famille Mourtray, sans étrangers, étoit assise un jour après dîner au coin du feu, lorsqu'on vint apporter une lettre à Henri. — Il ne faut point de réponse, dit Peter en sortant.

Mistriss Mourtray étoit précisément occupée à raconter alors une histoire qu'elle croyoit très-plaisante, et son fils attendoit qu'elle eût fini pour lire sa lettre; mais ayant par hasard jeté les yeux sur l'adresse, il rompit le cachet, et les premiers mots qu'il lut le firent involontairement tressaillir; il devint très-pâle, et serrant brusquement la lettre, il se hâta de sortir.

— Juste ciel! s'écria mistriss Mourtray, que peut contenir cette lettre? Avez-vous remarqué la contenance altérée d'Henri? Sûrement c'est quelque

chose de sérieux. Je vous en prie, M. Mourtray, suivez votre fils, et voyez ce que c'est.

— Combien vous aimez, ma chère amie, à vous allarmer à propos de rien, dit M. Mourtray. — Pendant quelques minutes, il avoit été plongé dans une de ses distractions accoutumées; de sorte qu'il n'avoit remarqué ni l'entrée, ni la sortie de Peter, et le bruit seul qu'avoit fait Henri en fermant la porte après lui, l'avoit tiré de sa rêverie.

Mitriss Mourtray pria sa fille d'aller s'informer de ce que ce pouvoit être; mais M. Mourtray la retint. Tenez-vous tranquille, dit-il, si Henri ne revient pas bientôt, j'irai moi-même.

En disant ces mots, il approcha de lui le reste d'une bouteille de vin d'Oporto, qu'il se disposoit à vider à loisir avant de se lever. Mistriss Mour-

tray qui n'avoit rien du phlegme de son mari, s'agitoit sur son siége avec tous les signes de l'impatience et de l'inquiétude, et le pressant toujours d'aller trouver Henri ou de lui permettre de s'y rendre elle-même.

Mais tandis qu'il lui promettoit avec calme de sortir dans un instant, on vint tout à coup à heurter violemment à la porte. Mistriss Mourtray s'écria : je gagerois ma tête qu'Henri est sorti ; et elle s'élançoit pour courir après lui, mais elle heurta son pied contre une chaise et se fit beaucoup de mal : la douleur qu'elle ressentit la força de s'asseoir.

Tandis que Mourtray étoit occupé à lui frotter le pied, Emma fut dépêchée pour voir si Henri étoit dans la maison, mais il lui fut impossible de le trouver.

— Je l'avois bien dit, M. Mourtray ;

vous me croirez, j'espère, une autre fois. Henri sorti! sans qu'on sache ce que signifie cette maudite lettre, et tout cela par vos éternels délais!

Donnez-vous patience, s'écria Mourtray. Quel être raisonnable peut se mettre ainsi hors d'haleine pour des bagatelles? Parce qu'Henri reçoit une lettre, peut-être un ordre concernant son service, et qu'il sort aussitôt après, voilà votre cerveau tourmenté de craintes chimériques, et vous vous donnez une entorse pour courir après lui!

— En vérité, papa, dit Emma, mon frère étoit pâle comme la mort quand il a quitté le salon; Peter dit que la lettre avoit été apportée par un commissionnaire, et que lorsqu'Henri s'enfuit de la maison, il avoit l'air d'un homme qui peut à peine se soutenir sur ses jambes.

O mon Dieu, s'écria mistriss Mour-

tray, que l'on coure après lui sur-le-champ! mon cher M. Mourtray, faites-moi ce plaisir; je puis vous paroître extravagante, mais sur mon honneur, je n'ai pas une goutte de sang dans les veines....

Le rapport fait par Emma produisit plus d'impression sur l'esprit de Mourtray, que toutes les craintes de sa femme; il avoit eu souvent l'expérience que l'imagination de celle-ci lui créoit des chimères; mais dans ce moment, il consentit à courir à la recherche de son fils, quoiqu'il ne sût de quel côté diriger ses pas.

La maison de M. Silbourne fut le premier endroit qui lui vint à la pensée. Toute la famille étoit absente, et venoit de partir pour Richemond, ainsi qu'il l'apprit de lady Bingfield.

Delà il se rendit dans Bond-Street, traversa Saint-James-Street et Pall-

Mall, et poussa ses recherches jusque dans Charing-Cross, s'arrêtant à tous les lieux où il pouvoit trouver des officiers de la garde; mais nulle part il ne ne reçut aucun éclaircissement sur le compte d'Henri.

Excédé de fatigue, et cependant plus incertain qu'allarmé, il retourna chez lui, lorsqu'au moment même où il touchoit le seuil de sa porte, il rencontra Sydney qu'il pria d'entrer chez lui. Il lui fit part de ses perquisitions infructueuses et des circonstances qui l'avoient déterminé à les entreprendre.

Sydney avec cette chaleur amicale qui le caractérisoit, offrit à l'instant de chercher Henri; il assura mistriss Mourtray avec un sourire, que s'il étoit sur quelque point du globe, il le trouveroit, et en traitant son absence comme une circonstance fortuite, il réussit as-

sez bien à calmer ses craintes de même que celles d'Emma.

En vérité, dit mistriss Mourtray, lorsqu'il fut parti, ce monsieur Sydney ne me paroît pas si laid que de coutume.

— Qu'il revienne avec Henri, dit Mourtray, et vous finirez par le trouver tout-à-fait beau.

Quelques heures s'écoulèrent dans une désagréable perplexité. Mourtray affectant un calme parfait, commença une partie d'échecs avec Emma, mais ils firent autant de fautes l'un que l'autre. A la fin Mourtray laissant la partie sans être achevée, se leva et se promena dans la chambre à grands pas. Quelfois il alloit dans la rue, puis il revenoit et se jetant dans un siége, il prêtoit l'oreille, espérant à chaque minute apprendre des nouvelles de son fils.

Mistriss Mourtray qui, dans le prin-

cipe, avoit été la plus alarmée, restoit plongée, depuis le départ de Sydney, dans une sorte de stupeur : elle éprouvoit des alternatives de calme et d'inquiétude, jusqu'à ce qu'ayant entendu sonner minuit, elle tomba dans de plus fortes agitations que jamais, et croyant devoir prendre quelques précautions qui avoient échappé à son mari, elle dépêcha ses gens l'un après l'autre de différens côtés, pour s'informer de leur jeune maître.

Emma également alarmée, mais douée d'une plus grande force d'esprit que sa mère, avoit en apparence plus de tranquillité ; cependant son esprit se fatiguoit en conjectures sur ce qui pouvoit être arrivé, et la connoissance qu'elle avoit du caractère violent de son frère la plongeoit dans un mortel effroi.

A la fin tous trois furent saisis par le bruit d'un violent coup de marteau,

ils se précipitèrent à la fois vers l'antichambre, et Mourtray eut beaucoup de peine à empêcher sa femme de lui arracher des mains une lettre que lui écrivoit Sydney, et qu'il crut prudent de parcourir d'abord à voix basse.

Lorsqu'il en eut lu à la hâte le contenu, mistriss Mourtray insista à grands cris pour en prendre connoissance, et comme il craignoit qu'elle ne se figurât plus de malheur encore que la lettre n'en contenoit, il lut tout haut ce qui suit.

Half-Moon-Street, 25 juin, à minuit passé.

MON CHER MONSIEUR,

« Je n'ai que le temps de vous écrire un seul mot, pour vous dire que votre fils est en sûreté et avec moi ; mais je ne puis vous dissimuler qu'une affaire

très-malheureuse dans laquelle il est engagé, et que la prudence ne me permet pas de rapporter, le met dans la nécessité absolue de quiter Londres sans perdre un seul moment. Quand vous recevrez cette lettre, lui et moi nous serons déjà sur la route de ma maison de campagne, d'où je vous écrirai plus en détail. Mais ne lui écrivez pas avant que vous ayez reçu de mes nouvelles; et gardez avec le plus grand soin le secret de sa retraite. En attendant, reposez-vous sur moi du soin de veiller à sa sûreté, et de lui donner les consolations dont il a besoin.

» JULIEN SYDNEY. »

Juste ciel! s'écria mistriss Mourtray, qu'est-ce que tout cela signifie? Quel motif peut avoir Sydney de m'enlever ainsi mon fils?

— Un fort bon motif, sans doute; répliqua M. Mourtray ; mais je n'en pourrai savoir davantage que lorsque j'aurai reçu une seconde lettre de lui.

— Une seconde lettre! J'admire votre sang-froid. Il faut qu'il soit arrivé quelque chose de terrible. Souvenez-vous que je l'ai dit dès le commencement : vous voyez à présent que j'avois raison.

— Vous ne raisonnez que par conjectures, dit Mourtray, quoique malheureusement ce que nous savons déjà soit trop suffisant pour alarmer.

—Dans quelle mauvaise affaire Henri peut-il s'être laissé entraîner? dit mistriss Mourtray.

— Peut-être, observa Emma, a-t-il eu l'imprudence de contracter quelque dette, et il est obligé de fuir pour éviter une prise de corps.

Mourtray, absorbé dans ses pensées,

gardoit le silence, lorsque sa femme, saisissant cette idée, dit qu'elle espéroit qu'il n'étoit rien arrivé de pire. Car s'il ne s'agit que d'une dette, mon cher ami, ajouta-t-elle en se tournant vers son mari, vous l'acquitterez sur-le-champ.

Je désire que cela soit en mon pouvoir, répondit-il avec un profond soupir.

— Vous désirez! Cela peut-il être mis en doute? s'écria mistriss Mourtray. O mon pauvre Henri! qu'allez-vous devenir? ajouta-t-elle en fondant en larmes.

Mourtray essaya de calmer son agitation : il la conjura de s'armer de courage, afin d'être en état de supporter toutes les mauvaises nouvelles que l'on pourroit leur apprendre, tandis qu'Emma pressant les deux mains de sa mère dans les siennes, la supplioit tendre-

ment de remettre le calme dans son esprit.

— Attendons, ma chère maman, lui dit-elle, ce que nous allons apprendre bientôt, et jusque-là tranquillisez-vous par l'idée qu'Henri est en sûreté, livré aux soins et placé sous la protection de Sydney. J'aimerai toujours cet excellent homme, pour sa conduite en cette circonstance.

Mistriss Mourtray, sans s'arrêter à ces consolations, continuoit de pleurer; elle ne cessoit d'assurer que son fils, quelque malheur qu'il eût pu éprouver, étoit, à coup sûr, exempt de blâme.

Mais Mourtray qui pensoit bien différemment, et dont l'opinion s'étoit formée d'après la circonstance à laquelle Sydney faisoit allusion dans sa lettre, dit qu'il craignoit beaucoup que quelque travers désordonné n'eût jeté Henri dans les extrémités où il se trouvoit.

Pauvre cher enfant ! s'écria mistriss Mourtray : comment pouvez-vous faire sur son compte de telles suppositions ? Mais vous êtes toujours disposé à lui donner le blâme, quoique le ciel sache que son seul défaut est d'avoir un peu trop de vivacité.

Mourtray ne voulut rien dire de plus pour ne pas accroître son trouble ; mais il sentoit que l'aveuglement de la tendresse maternelle pour un enfant que mistriss Mourtray avoit toujours empêché que l'on contrariât, avoit fait à celui-ci un tort irréparable.

Les dames cédèrent à la fin aux instances de Mourtray, qui leur persuada d'aller prendre du repos. Trop agité lui-même pour songer à se livrer au sommeil, il resta enseveli quelques heures dans ses pensées, tandis que sa femme oublioit, en dormant, ses soins et ses anxiétés.

Au milieu de ces tristes méditations, il fut tout à coup interrompu par Peter, qui vint annoncer un officier, pressé, dit-il, de parler à son maître. Mourtray espérant que cette visite lui procureroit quelques éclaircissemens, ordonna qu'on le fit entrer. L'étranger fit à la hâte deux mots d'excuse sur l'heure indue de sa visite, et demanda si Henri étoit à la maison.

Mourtray affirma qu'il étoit sorti. L'officier, après avoir témoigné la joie qu'il ressentoit, ajouta que son seul motif, en faisant cette question, étoit de lui recommander de s'enfuir sans le moindre retard, et de se cacher avec tout le soin possible.

Le pauvre Mourtray, d'une voix tremblante, commençoit à demander l'explication de ce terrible mystère, lorsqu'il fut troublé par une nouvelle alarme: on frappa violemment à la porte à coups

redoublés. Il courut savoir ce que c'étoit, et frissonna d'horreur en voyant paroître un constable et deux sergens. L'officier, qui ne vouloit pas être vu, s'esquiva aussitôt.

Le constable et les gens de sa suite demandèrent d'un ton d'autorité où étoit M. Henri Mourtray, et insistèrent pour le chercher dans la maison. Le malheureux père n'osa pas s'y opposer. Les délits imputés à son fils dans le mandat d'arrêt étoient extrêmement graves, et il savoit trop bien qu'il existe des crimes pour la recherche desquels la maison d'un citoyen n'est pas à l'abri des visites domiciliaires. Tout ce qu'il put faire pour épargner un coup aussi cruel à sa femme et à sa fille, fut de les faire lever sur-le-champ, sous prétexte qu'il se trouvoit mal, et de s'enfermer avec elles dans son cabinet. Après que les sbires se furent assurés que l'objet de

leurs recherches n'étoit pas dans la maison, ils se retirèrent, et Mourtray, ainsi que les siens, se couchèrent, sans que l'excès de l'agitation leur permît de goûter un moment de repos.

CHAPITRE V.

TOUTE la maison de Mourtray étoit livrée à la plus profonde douleur. Ce malheureux père, tourmenté par la certitude de la conduite de son fils, essayoit envain de retenir de profonds gémissemens, qui, par intervalle, sortoient de son sein oppressé.

Sa femme, qui l'avoit cru réellement indisposé, lorsque, pâle et tremblant, il avoit paru au chevet de son lit, en la priant de se lever, ne fut pas plutôt recouchée qu'elle s'abandonna aux plus vives inquiétudes, tantôt sur la santé de son mari, tantôt sur la triste situation de son fils, dont la cause étoit encore entièrement cachée à ses yeux.

Emma, qui étoit restée dans la même

ignorance, étoit dans un état beaucoup plus cruel encore que celui de ses parens; car elle déploroit à la fois et leurs souffrances et les malheurs de son frère.

Dès la pointe du jour, Mourtray se leva; il jeta sur son corps une grande redingotte, car il s'étoit couché à moitié habillé, prit son chapeau, et, sans répondre aux questions de mistriss Mourtray, il sortit.

Celle-ci et sa fille, après l'avoir inutilement attendu, commençoient un triste déjeuner, lorsque, malgré la consigne qui avoit été donnée de ne laisser entrer personne, elles virent paroître Chowles dans le salon.

— Serviteur, mesdames, dit-il, serviteur : voilà une fâcheuse affaire, en vérité. Qu'avez-vous fait de notre jeune homme?

— Si c'est d'Henri que vous parlez, répondit mistriss Mourtray, il est absent.

— Il a, ma foi, fort bien fait de gagner le large ; car d'après tout ce que j'ai entendu dire, je ne crois pas que Manders en réchappe.

Mistriss Mourtray et sa fille, que ces mots imprudens glaçoient d'effroi, s'empressèrent toutes deux de lui demander ce qu'il vouloit dire.

Chowles un peu déconcerté, s'apercevant de sa bévue, ne répondit rien.

— Au nom du ciel, M. Chowles, s'écria mistriss Mourtray, qui ne pouvoit plus respirer, ne me tenez pas ainsi à la torture ; expliquez-moi ce dont il s'agit : qu'est-ce que Henri a fait à ce Manders ?

— Malheureusement ils se sont battus, madame ; et on dit qu'Henri l'a blessé mortellement.

— Oh ! dieu ! s'écria Emma renversée sur sa chaise, et pâle comme la mort.

— Mais est-il blessé lui-même? demanda mistriss Mourtray; ne me cachez rien.

— Non pas, que je sache; car aussitôt après l'événement il s'est enfui.

— Le ciel soit loué! s'écria-t-elle. Occupée uniquement de la sûreté de son fils, elle ne s'arrêtoit pas à cette idée affreuse que probablement il avoit donné la mort à son semblable.

Il seroit cruel, dit-elle enfin après un moment de réflexion, que ce Manders vînt à mourir. Pauvre malheureux! Mais c'étoit un duel, et j'espère que l'on ne poursuivra pas mon fils comme meurtrier.

— C'est ce qui vous trompe, répondit l'insensible Chowles, et pour tout au monde, je ne voudrois pas être dans sa peau.

Mistriss Mourtray, avec un cri violent d'effroi, le conjura d'aller s'informer à

l'instant de l'état de Manders ; mais Chowles protesta qu'il faisoit une chaleur si excessive qu'il avoit besoin de se reposer un peu avant de pouvoir faire un pas.

Forcée de se résigner à la patience, elle lui demanda ce qui avoit été la cause de ce duel, disant que jamais de sa vie elle n'avoit entendu Henri prononcer le nom de Manders.

Mais la réponse de Chowles fut arrêtée par le retour de Mourtray qui, en le voyant, se jeta dans une chaise sans parler ; et lorsque sa femme se mit en devoir de lui faire part des terribles nouvelles qu'elle venoit d'apprendre, il l'interrompit en levant les mains au ciel, et en disant : Je sais tout !

Chowles renouant alors la conversation avec mistriss Mourtray, lui dit qu'il ne pouvoit pas affirmer positivement quelle avoit été la cause de la querelle ;

mais que le bruit public étoit qu'elle avoit pour origine première un dette de jeu.

— Une dette de jeu ! répéta Mourtray, en joignant douloureusement ses mains sur son front avec le plus morne accablement.

— C'est impossible, absolument impossible, s'écria mistriss Mourtray avec véhémence. Certainement Henri ne joue pas, non, non, je suis sûre qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela.

— Je ne garantis pas la vérité de la nouvelle, dit Chowles, quoique je ne puisse m'empêcher de convenir, madame, qu'elle me paroît très-probable; car mon jeune ami Henri, à ce que m'a dit ma cousine Prouting, n'a pas de plus grand plaisir que de battre la carte.

— Personne ne croit ce qu'elle dit, s'écria mistriss Mourtray avec colère, cette femme est ce que les français ap-

pellent *une mauvaise langue*; d'ailleurs en supposant que le pauvre enfant eut eu autrefois quelques légers reproches sur l'article du jeu, je réponds que depuis long-temps il menoit une vie très-régulière; il rentroit constamment avant minuit, excepté l'avant-dernière nuit, qu'il est resté au bal jusqu'au matin.

— Ah! plût à dieu qu'il n'eût été qu'au bal, dit Mourtray; cependant je suis étonné qu'on ne m'ait pas dit qu'il avoit été absent toute la nuit.

— Qu'est-ce que cela fait? répondit mistriss Mourtray, en rougissant.

— Cela fait beaucoup, répliqua son mari; car je crains vivement que sa ruine ne date de cette nuit fatale.

— Grand dieu! à quel point vous m'épouvantez. Je dois vous avouer qu'il n'est rentré qu'à huit heures du matin, et à présent je me rappelle que quand

je le vis à déjeuner, il avoit la figure pâle et décomposée; mais il se remit bientôt et parut aussi vif, aussi animé que de coutume.

— C'étoit pure feinte, n'en doutez pas, dit Mourtray, pour déguiser le véritable état de son âme. Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de cela plutôt?

— Parce que je croyois que c'étoit sans conséquence, et que je craignois que vous ne le grondassiez d'être rentré si tard.

Chowles offrit alors d'aller s'informer des nouvelles du capitaine Manders; mais Mourtray lui dit qu'il étoit inutile qu'il prît cette peine, attendu que lui-même s'étoit déjà procuré tous les renseignemens qu'il étoit possible d'avoir pour le moment, et qui se réduisoient à savoir que le capitaine vivoit encore, mais qu'il étoit dans le plus grand danger.

Chowles persista cependant à dire qu'il y retourneroit dans quelques heures et qu'il reviendroit de bonne heure dans la soirée apporter, à ce qu'il espéroit, des nouvelles plus satisfaisantes.

Quoique le pauvre Mourtray l'eût dispensé de bon cœur de sa seconde visite, il ne voulut pas s'opposer à un arrangement dont sa femme se promettoit quelque consolation.

Au moment même où la famille se levoit de table sans avoir presque touché au déjeuner, on remit à Mourtray une lettre venant de Richemond; il l'ouvrit d'une main tremblante, présageant bien ce qu'elle contenoit et lut ce qui suit :

Richemont, 26 juin.

« MON CHER MONSIEUR,

« C'EST avec la plus grande répugnance que je vous importune en ce mo-

ment ; je prends une part extrême à votre position ; mais dans les matières importantes, il est nécessaire de ne pas perdre un instant pour s'expliquer.

« Sans doute vous êtes déjà informé de la malheureuse affaire de votre fils, des suites funestes qu'elle laisse craindre et de la violation de sa promesse envers moi ; vous ne devez donc pas être surpris que je vous déclare que de mon côté je dégage la parole donnée à M. Henri Mourtray, et je dois ajouter que les motifs puissans qui me forcent à rompre mes engagemens, s'opposent à ce qu'il y ait jamais possibilité de les renouveler.

« Si le jeune homme s'étoit montré digne de ma fille, comme j'étois disposé trop tôt à le croire, je me serois estimé heureux de former une alliance étroite avec des personnes aussi estimables que mistriss Mourtray et vous,

« J'espère cependant que, par vos remontrances paternelles, M. Henri Mourtray, qui n'est pas encore sorti de la première jeunesse, reconnoîtra ses erreurs, et s'en repentira avant qu'il soit trop tard; et si j'étois à votre place, j'aurois soin qu'une correction salutaire accélérât sa réforme.

« Je désire sincèrement qu'il se corrige, non-seulement pour lui, mais pour vous et pour son excellente mère, à qui je vous prie de présenter mes respects.

» J'ai l'honneur d'être,

» MON CHER MONSIEUR,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» JAMES SILBOURNE. »

Emma étoit restée seule avec son père lorsqu'il lut cette lettre; il étoit

hors d'état de parler lorsqu'il la lui présenta; mais son contenu, quelque désolant qu'il fut, ne les surprit l'un et l'autre en aucune manière.

Désirant cependant épargner un nouveau chagrin à mistriss Mourtray, après tous ceux qu'elle avoit déjà essuyés, ils convinrent que cette lettre ne lui seroit pas communiquée pour le présent.

— Malheureux, coupable enfant! s'écria Mourtray la larme à l'œil, que tu peux bien te reprocher d'être l'auteur de ta ruine! Quoi! il n'y a pas trois semaines qu'il a contracté un engagement solennel, et vous le voyez, Emma, il le brise, il se jette à corps perdu dans les écarts que je l'avois averti de fuir comme devant causer sa perte! Il est évident que son duel avec le capitaine Manders est la suite ou d'une querelle de taverne ou d'une dispute de jeu, qui a pris naissance à ce

qu'il paroît, la nuit qu'il a découché; sa contenance, en effet, dans la matinée, avoit quelque chose d'extraordinaire. Je ne l'ai pas remarqué alors, et malheureusement, je ne me suis pas aperçu hier de son agitation à la lecture de la lettre qui lui fut remise. Si j'y avois pris garde, j'aurois peut-être empêché une partie des malheurs qui sont survenus; mais à présent.....

L'émotion l'empêcha de continuer : Emma, baignée de larmes, et qui partageoit toutes ses souffrances, pressa tendrement sa main sur ses lèvres.

Mon tendre père! s'écria-t-elle, espérons que tout ira bien. Manders se rétablira, et peut-être avec le temps M. Silbourne se réconciliera-t-il avec le pauvre Henri?

— Non, jamais, ma chère enfant, jamais. C'est un homme d'un caractère ferme, décidé, inflexible : toutes les

fois qu'il est bien convaincu qu'il a raison, ses résolutions sont invariables ; ne vous abusez donc ni votre frère ni vous par l'espérance que le mariage avec miss Silbourne puisse jamais avoir lieu. Cependant, quelque chagrin que j'éprouve de voir s'anéantir de si belles espérances, ce n'est pas là ce qui me cause le plus de peine. Ce qui me tourmente le plus, c'est la violation de la promesse d'Henri et la crainte qu'il ne se soit rendu coupable d'un crime affreux. Mais s'il plaît au tout-puissant de conserver la vie du capitaine Manders, et qu'Henri après avoir été si sévèrement puni de ses travers et de ses fautes, se corrige sérieusement, alors j'aurai le courage, comme il devra l'avoir, de supporter avec résignation la rupture de son mariage, et la fortune bornée à laquelle je crains qu'il ne soit réduit.

— Il se corrigera, j'en suis sûre, et

deviendra digne, mon cher papa, d'un père aussi bon que vous l'avez toujours été pour nous. Ce qui est arrivé ne peut manquer de faire une profonde impression sur lui.

— Je voudrois, mon Emma, me faire ces illusions; mais, hélas! je ne le puis. Si la récompense qui attendoit Henri n'a pu lui imposer une contrainte momentanée, quelle assurance puis-je avoir, que lorsqu'il sera sorti du mauvais pas où il se trouve, il ne se précipite dans de nouvelles erreurs ? Le jeu est de tous les vices celui qui jette en nous les plus profondes racines; cependant Henri est jeune, et s'il veut sincèrement se corriger, il le peut encore.

Le retour de Chowles mit fin à cette conversation; il apportoit de très-mauvaises nouvelles du capitaine Manders; les chirurgiens auguroient fort mal de ses blessures, et ils n'avoient

pas encore pu extraire la balle qui étoit restée dans son côté. La seule circonstance de ce duel qui eut transpiré, étoit qu'il avoit eu lieu sans témoins.

Un rapport aussi peu consolant acheva de consterner toute la famille. Mais Chowles qui ne prenoit jamais aucune part aux malheurs d'autrui, s'ennuya de ce ton de tristesse, et sous prétexte de distraire mistriss Mourtray et Emma de leurs peines, il entra dans le détail des embellissemens qu'il projettoit de faire à sa maison de Clapham; il raconta la bonne fortune qu'il avoit eue d'acheter à bas prix de quelques pauvres émigrés des porcelaines fort belles et autres articles curieux, qui, lorsqu'ils seroient mis en place, produiroient, disoit-il, un superbe effet, et rendroient sa maison l'une des plus magnifiques du royaume.

Mourtray, blessé de cet excès d'insensibilité, quitta brusquement là

chambre ; Emma désiroit suivre son exemple ; mais un coup d'œil de sa mère la fit rester à sa place, tandis que celle-ci, en écoutant Chowles, oublia presque ses chagrins.

Vases et statue de biscuit, verreries de France, étoffes des Indes et damas de trois couleurs, tous ces objets se présentèrent tour à tour à son imagination, et elle réfléchit que si un jour elle voyoit Emma en possession de ces trésors, elle pourroit encore être heureuse. Cependant celle qui étoit l'objet de cette sollicitude étoit abîmée dans ses rêveries mélancoliques, et loin de prêter la moindre attention aux discours de Chowles, elle éprouvoit à sa vue un dégoût toujours croissant.

Mais mistriss Mourtray fut troublée au milieu de ses rêves par un message de son mari qui désiroit lui parler sur-le-champ.

Elle le trouva se promenant à grands pas dans un désordre extrême ; aussitôt qu'il la vit, il lui demanda d'un ton un peu sévère si elle pouvoit prendre sur elle de se distraire de l'intéressante conversation de M. Chowles, pour écouter ce qu'il avoit à lui dire au sujet de son fils ?

Mistriss Mourtray qui passoit rapidement d'une extrêmité à l'autre, n'eut pas plutôt entendu prononcer le nom de son fils, qu'elle oublia le pompeux étalage de Chowles, et se mit à fondre en larmes. Alors Mourtray lui montrant du doigt une lettre qui étoit ouverte sur la table, lui dit du ton du dernier abattement : Voici ce que Sydney vient de m'envoyer par son domestique. Cette lettre explique entièrement la dernière catastrophe, et m'apprend des choses qu'en vérité je n'aurois jamais soupçonnées.

— Oh ! vous me faites frémir, s'écria mistriss Mourtray, lisez-moi cette lettre.

— Excusez-moi, dit-il, je n'en ai pas la force. J'ai perdu pour le moment l'usage de la voix et des yeux.

Mistriss Mourtray lut alors elle-même ce qui suit :

De la ferme de Sydney, 26 juin.

« MON CHER MONSIEUR,

« Je dois commencer par vous donner l'assurance que votre fils est arrivé en sûreté ici ; et quoique son esprit soit encore vivement troublé, il est beaucoup plus calme que dans la route ; comme sa personne est entièrement inconnue dans ces cantons, vous pouvez être sûr son compte dans une entière sécurité ; j'ai d'ailleurs pris la précaution de l'introduire dans mon humble habitation sous le nom de Morton ;

et personne ne l'avoit vu auparavant ; sauf mon domestique porteur de cette lettre, et sur la fidélité duquel je crois pouvoir compter.

« Il m'en coûte beaucoup de r'ouvrir vos blessures en vous donnant les éclaircissemens que vous devez attendre ; et quoique mon cœur frissonne en commençant cette pénible tâche, il est nécessaire que vous appreniez sans déguisement toutes les circonstances d'une malheureuse affaire dont, sans doute, vous avez déjà en partie connoissance.

« Henri, j'en suis persuadé, a été très-sincère dans les aveux qu'il m'a faits.

« Il paroît que lundi dernier, dans la soirée, après avoir accompagné la famille Silbourne au spectacle, et les avoir conduits à leur voiture, il rencontra à la porte du théâtre le capitaine Manders, du .... régiment des gardes,

qui lui offrit de le reconduire chez lui, ce qui fut accepté. Mais chemin faisant, Manders, après quelques plaisanteries sur la vie retirée qu'il menoit depuis quelque temps, lui persuada d'aller souper avec lui à la taverne; là, il but largement; ainsi qu'il en convient; échauffé par le vin, il oublia malheureusement sa promesse, il se laissa engager dans une partie de jeu.

La fortune commença par le favoriser étonnamment, et il gagna une somme considérable; mais comme il étoit sur le point de se retirer, et toute la compagnie étant décidée à sortir excepté Manders et un autre officier, il consentit, aveuglé par son premier succès, à se remettre au jeu; alors dans l'espace de deux heures, il perdit non-seulement tout ce qu'il avoit gagné, mais encore quatre mille livres sterling au-delà de ce qu'il étoit en son pouvoir de payer.

— Juste

— Juste ciel! s'écria mistriss Mourtray, Henri avoir fait pareille chose! Non, je ne peux pas croire que cela soit possible.

Son mari ne répondit rien, et après un moment de silence, elle poursuivit sa lecture.

« Cette perte énorme dissipa entièrement les fumées du vin : indigné contre lui-même, alarmé des conséquences, et en proie aux plus cruels tourmens, il ne vit d'autre moyen de détourner le péril qui le menaçoit, que de se confier à l'honneur de ces officiers; il leur raconta donc franchement la situation où il se trouvoit vis-à-vis de la famille Silbourne, il promit solennellement à Manders qu'immédiatement après son mariage, son premier soin seroit d'acquitter la somme considérable qu'il lui devoit et dont il offrit de lui faire son billet; alors il exigea

des deux officiers le serment de ne jamais divulguer ce qui venoit de se passer.

L'un et l'autre consentirent à ce qu'il leur demandoit; la conduite de Manders en cette occasion fut si loyale et si généreuse qu'Henri se retira très-content de lui, et tellement soulagé, qu'il redevint même assez calme; cependant il ne pouvoit étouffer les remords qu'il ressentoit de sa promesse violée; mais il craignoit peu que son secret fut découvert; il avoit une entière confiance dans la porole d'honneur des deux officiers, particulièrement dans celle de Manders; peut-être l'autre lui auroit-il inspiré quelque inquiétude, s'il n'eut été instruit que le matin même, de très-bonne heure, il devoit s'embarquer pour la Flandre. Les autres personnes avec lesquelles il avoit joué avoient quitté depuis long-temps la taverne, et il ne

les connoissoit pas plus qu'il n'en étoit connu.

Le mardi matin il alla voir Silbourne et fut reçu amicalement, comme à l'ordinaire, de sa fille et de lui ; mais comme il avoit un violent mal de tête, il les pria de trouver bon qu'il n'allât pas avec eux au jardin de Kensington. Rentré chez lui, il voulut se procurer une heure de sommeil, afin d'être en état de paroître à dîner devant vous, et que ses regards ne décelassent pas son extrême agitation, qu'il craignoit de n'avoir pas assez bien cachée pendant le déjeuner, aux regards de mistriss Mourtray.

Figurez-vous donc, mon cher monsieur, de quel coup, après toutes ces précautions, Henri dut être frappé, lorsqu'en votre présence, il reçut la lettre-ci incluse :

A Henri Mourtray, écuyer.

« MONSIEUR,

« Par un hasard extraordinaire, après que vous m'avez eu quitté ce matin, j'ai appris d'une personne digne de foi une nouvelle, qui, je suis fâché de vous le dire, ne peut presque pas être révoquée en doute ; c'est que la nuit dernière vous avez violé la promesse solennelle que vous m'aviez donnée dernièrement, et que vous avez perdu dans une seule séance jusqu'à quatre mille livres sterling. »

« Quelques fortes raisons que j'aie de croire un rapport aussi désagréable, si vous pouvez déclarer, foi de gentilhomme, que le fait est faux, je croirai que mes oreilles m'ont trompé, et je ne trouverai pas de réparation suffisante pour le chagrin momentané que vous

aura causé une aussi détestable calomnie. »

« Je pars à l'instant avec ma famille pour Richemont, où j'espère recevoir de vous dans la soirée une seule ligne bien positive, pour démentir l'imputation qui vous est faite ; mais si je n'entendois pas parler de vous, avant demain matin, je ne pourrois m'empêcher de croire que la nouvelle est véritable, et dans cette hypothèse, sans me permettre aucune réflexion sur votre conduite, je vous déclare dès ce moment que tout engagement est rompu entre nous. »

« Dans ce cas, je dois, au nom de ma fille et au mien, cesser avec vous toute espèce de relation, et comme vous n'ignorez pas que mes résolutions de quelque nature qu'elles soient, sont irrévocables, j'espère que vous épargnerez à vous-même ainsi qu'à

moi le désagrément de sollicitations inutiles. »

« Je vous assure que je serai très-heureux si vous pouvez prouver votre innocence à celui qui a l'honneur d'être,

» MONSIEUR,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» JAMES SILBOURNE. »

Quelle cruelle lettre ! s'écria mistriss Mourtray ; je ne m'étonne pas si elle a vivement affecté le pauvre Henri.

— Il n'avoit que trop sujet d'en être affecté, répondit Mourtray, en réfléchissant à sa conduite : mais celle de Silbourne est pleine de candeur et de loyauté.

Mistriss Mourtray reprit le récit de Sydney.

» Henri qui fut d'abord attéré à la lecture de cette fatale lettre, ne fut pas plutôt revenu en partie de cet accablement, qu'il sortit de chez vous précipitamment sans aucun projet fixe. Cependant il tourna machinalement ses pas vers la maison de Silbourne, où il apprit que toute la famille étoit partie depuis une heure, mais qu'un domestique avoit été laissé en ville, avec ordre de porter immédiatement à Richemont toute lettre qui viendroit de la part de M. Henri Mourtray.

» Le pauvre Henri n'en avoit aucune à envoyer. Il n'osoit pas nier la vérité de la nouvelle que Silbourne avoit apprise; mais il voulut découvrir comment il s'étoit fait qu'il eût reçu, et si promptement l'éclaircissement fatal.

» Il crut que les officiers étoient les personnes qui l'avoient trahi si déloyalement, et bouillant de rage, il courut

avec la ferme résolution de leur faire payer cher leur perfidie ; mais réfléchissantq ue l'un d'eux avoit quitté Londres et que Manders restoit seul, il se hâta de le chercher.

» Henri fut long-temps sans trouver le capitaine, mais à la fin il le rencontra et l'arrêta, au moment même où celui-ci prenoit une voiture de place pour se rendre dans Couksper-street. Henri le saisit rudement, et lui reprochant sa trahison dans les termes les moins mésurés, il insista pour avoir satisfaction sur-le-champ.

» Je crains, d'après son propre rapport, que la fureur ne l'ait égaré dans cette circonstance, et ne lui ait fait perdre en quelque sorte la raison : tout ce dont il peut se rappeler, c'est qu'ils montèrent tous les deux dans la voiture ; que Manders avec beaucoup de calme et de sang-froid, nia le fait qui lui étoit imputé,

assurant qu'il ne connoissoit pas même Silbourne de vue, et que l'officier qui étoit resté au jeu avec eux ne l'avoit pas quitté depuis qu'il s'étoient séparés tous trois dans la matinée, jusqu'au moment de son départ de Londres qui avoit eu lieu deux heures après.

» Malheureusement la condescendance avec laquelle Manders entra dans cette explication, ne produisit aucun effet sur Henri, qui refusa d'y ajouter foi et insista obstinément sur la résolution de vider sur-le-champ la querelle au pistolet; l'autre qui à la fin éprouvoit de son côté desmouvemens de colère, y consentit.

» Alors ils ordonnèrent au cocher de les conduire dans Saint-Georges-Fields, où sans seconds, ils se battirent avec des pistolets dont s'étoit pourvu Henri.

» Cette fatale affaire fut bientôt terminée, car Manders reçut un coup dans

le côté, et tomba baigné dans son sang. Ce spectacle fit rentrer un peu Henri en lui - même : il essaya de bander la plaie, mais ses mains tremblantes refusèrent de se prêter à ce douloureux office, il courut chercher un chirugien qu'il conduisit ainsi que le cocher, (qui attendoit à quelque distance de là) au lieu où Manders étoit étendu.

» Alors il retourna précipitamment dans la ville. Sa tête, à ce qu'il m'a dit, étoit aussi branlante que si elle eût été mise dans un brasier. Il erra long-temps à l'aventure et dans le plus grand désordre ; il venoit d'atteindre Charing-Cross lorsque j'ai eu le bonheur de le rencontrer. »

CHAPITRE VI.

MISTRISS Mourtray fut forcée d'interrompre sa lecture. L'horreur de l'action de Henri, et l'idée du péril auquel il avoit été exposé, produisirent sur elle une impression terrible, et ce ne fut qu'après avoir bu un verre d'eau qu'elle fut en état d'entendre la fin de la lettre de Sydney, que son mari offrit de lui lire.

« Joyeux de trouver l'objet de ma recherche, je le saisis par le bras : son air sombre et farouche me convainquit bientôt qu'il lui étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire; mais mécontent de me voir, il s'efforça de m'échapper, en me demandant d'un ton sévère pourquoi je cherchois à le retenir?

» Ce n'étoit pas le moment d'user de détour avec lui. Je lui dis donc avec douceur que son absence jetoit le trouble dans sa famille; et je le conjurai de me permettre de l'accompagner à la maison paternelle.

» A la maison paternelle ! s'écria-t-il. Plus de maison paternelle pour moi; je suis un meurtrier.

» Effrayé de ce langage, quoique je ne l'imputasse qu'à un excès de délire, je tâchai de le calmer, puis de tirer de lui quelques éclaircissemens, mais il ne m'écoutoit pas : à la fin je glissai quelques mots sur miss Silbourne; à ce nom chéri, il sortit de sa morne stupeur et joignant les mains, il s'écria dans le plus profond désespoir : Selina ! chère Selina! je l'ai perdue pour jamais!

» Je vis des pleurs tomber sur son visage; cela me fit espérer pour lui quelque soulagement; je le pressai alors avec

tant de force d'épancher dans mon sein son cœur oppressé, que je lui arrachai des phrases brisées et sans suite qui me révélèrent tout.

» Extrêmement alarmé, je vis qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le sauver du péril qui le menaçoit et qu'il n'avoit pas encore envisagé. Je parvins donc insensiblement à le mener chez moi, je le déterminai à entrer; je donnai secrètement des ordres pour faire préparer sans retard une chaise de poste. J'étois bien décidé alors à ne pas le reconduire à la maison paternelle où j'étois sûr qu'il seroit fait des perquisitions pour le trouver; et je crus que le meilleur moyen de pourvoir à sa sûreté étoit de lui faire quitter Londres à l'instant.

» Mais une nouvelle difficulté vint suspendre tout à coup l'exécution de mon plan. Henri, qui a réellement un excel-

lent cœur, refusa décidément de partir avant d'avoir reçu des nouvelles de Manders. Je n'osois envoyer personne pour prendre cette information, et j'étois effrayé de laisser seul votre malheureux fils qui paroissoit plongé dans le plus violent désespoir.

» A la fin, comme l'opposition ne faisoit que l'irriter, après qu'il m'eût donné sa parole de rester tranquille jusqu'à mon retour, j'allai rôder dans le voisinage de la maison de Manders le père, pour tâcher d'obtenir des éclaircissemens.

» Après quelques momens d'attente, j'appris tout ce que j'avois intérêt de savoir. Je causai avec un chirurgien de ma connoissance, qui sortoit de la maison et qui me dit que le blessé venoit d'être à l'instant transporté; qu'il étoit dans un état qui laissoit peu d'espérance et que deux de ses confrères étoient restés auprès de lui.

» Ces tristes détails que j'eus soin d'adoucir en les racontant à Henri, me déterminèrent à ne pas perdre un instant: à peine vous eus-je écrit deux lignes, que nous nous mîmes en route, et fîmes assez de diligence pour arriver ici à peu près à sept heures.

» Mon pauvre ami, pendant la route, étoit extrêmement abattu; je viens de le décider à se mettre au lit. Je vous écris dans la plus grande hâte, afin de vous arracher du moins à vos cruelles anxiétés. Vous recevrez dans quelques heures une autre lettre qui vous apprendra ce que j'aurai à vous communiquer de nouveau.

» Adieu, mon cher monsieur.

» JULIEN SYDNEY. »

Après que Mourtray eut fini la lecture de cette lettre, et causé tristement

avec sa femme pendant quelques instans, il alla voir où étoit sa fille.

Il trouva dans le salon Chowles qui étoit resté seul occupé à ronger ses ongles, et qui, à la vue de Mourtray, se leva, lui souhaita le bonsoir et partit.

Il avoit saisi l'occasion d'un tête-à-tête avec Emma, pour lui manifester des sentimens dont l'aveu dans tous les temps ne pouvoit être pour elle que très-désagréable, mais devenoit dans la circonstance présente un oubli absolu de toute délicatesse.

Aussi l'avoit-elle quitté brusquement, sans lui dissimuler le dégoût qu'il lui inspiroit. Instruite de son départ, elle s'empressa de rejoindre son père qui lui communiqua la lettre de Sydney. Les sensations que cette lettre fit naître en elle, sont plus aisées à imaginer qu'à décrire; mais elle eut assez de force pour déguiser une partie de ce

qu'elle sentoit, et pour ne s'occuper qu'à consoler ses parens; car mistriss Mourtray venoit de se réunir à la famille.

Le lendemain matin, Mourtray reçut la nouvelle lettre que Sydney lui avoit promise. Il commença, selon sa coutume, par la lire d'abord à voix basse, et Emma, qui observoit tous ses mouvemens, vit avec une peine infinie que, pendant qu'il lisoit, il changea plusieurs fois de couleur. Après qu'il eut fini, il lui remit la lettre et lui dit de la lire à à sa mère. « Pendant ce temps-là, ajouta-t-il, je vais me retirer dans ma chambre. »

Il prononça ces mots d'un air si sombre, qu'Emma se sentit à peine le courage de commencer la lecture, jusqu'à ce qu'enfin mistriss Mourtray la pressa de satisfaire son impatience.

De la ferme de Sydney, 27 juin.

« MON CHER MONSIEUR,

» Henri, probablement épuisé par le chagrin et par la fatigue, est encore au lit; mais son sommeil est trop agité pour lui apporter du soulagement. Moi, je vais remplir la promesse que je vous ai faite.

» J'avoue que j'aurois voulu différer jusqu'à ce que vos esprits se fussent un peu remis du coup récent que vous ont porté les détails relatifs à mon malheureux ami; car il est cruel pour moi d'affliger ceux dont le bonheur m'est aussi cher que me l'est le vôtre, et celui de tous ceux qui vous appartiennent.

» Mais Henri pense qu'il vaut mieux que vous connoissiez à la fois toute l'étendue de vos malheurs, et qu'il éprouvera un grand soulagement par

une confession faite sans réserve au plus doux et au plus indulgent des pères, dont le courroux, quoique juste, peut être désarmé par ces aveux.

» Je dois donc vous dire qu'Henri, avant la fatale soirée du jeu, avoit pris secrètement des mesures, du consentement de lord Wilmington, pour vendre son brevet d'enseigne, afin d'appaiser quelques créanciers importuns qu'il vouloit empêcher de faire un éclat. Il savoit que Silbourne seroit plus content que fâché qu'il quittât le service.

» Lorsqu'il prit cette résolution, il n'avoit pas réfléchi au tort qu'il pourroit se faire en abandonnant la profession des armes lorsqu'on étoit en guerre. Il se répent présentement d'avoir conclu la vente de son brevet deux jours avant son départ de Londres; d'autant que cette ressource n'acquittera qu'une très-foible partie de ce qu'il doit; car indé-

pendamment de la dette d'honneur qu'il a contractée envers le capitaine Manders, il avoue devoir à peu près trois mille livres sterling. »

Cet enfant a donc perdu la tête ! s'écria mistriss Mourtray ; il est devenu fou, j'en suis sûre ; et je ne crois pas un mot de toutes ces choses-là. Mais continuez.

« Que ceci, mon cher monsieur, ne vous affecte pas trop vivement. Les affaires d'argent peuvent être arrangées, et ces peines-là sont légères en comparaison des autres. Je n'ai jamais ressenti de chagrin d'avoir une fortune modique, que dans cette circonstance où il me seroit si doux de venir au secours de mes amis. Cependant je ne suis pas entièrement sans espérance de vous être de quelque utilité, par le moyen de l'estimable Newton, qui est comme un père pour moi.

» Excusez la liberté que je prends, je ne vous fais cette proposition que dans le cas ou les dettes d'Henri, tombant à la fois à votre charge, ne pourroient être acquittées par vous sans vous gêner. Je suis sûr que vous aurez la bonté de lui écrire deux mots pour l'assurer de votre pardon qu'il attend dans la plus douloureuse anxiété. Il m'a souvent parlé, avec de vives angoisses, du deuil dans lequel il plonge ses parens et sa sœur.

» J'ai pris particulièrement des mesures pour recevoir des nouvelles régulières de l'état de Manders. Tout ce que je puis ajouter présentement, mon cher monsieur, c'est que je désire extrêmement d'apprendre que ni votre santé, ni celle de mistriss et miss Mourtray, n'aient souffert de cette cruelle épreuve. Je suis cependant moins inquiet sur votre compte, par la connoissance que j'ai

des consolations que la force d'esprit et la religion vous procurent.

» Je suis avec l'estime et le respect les plus sincères,

» MON CHER MONSIEUR,

» Votre très-humble et très-dévoué serviteur,

» JULIEN SYDNEY. »

Mourtray reparut lorsqu'Emma finissoit la lecture de cette lettre. Sa femme lui demanda vivement s'il croyoit que son fils se fut rendu coupable de toutes les extravagances que Sydney rapportoit. Mourtray la regarda avec la plus grande surprise, et à son tour lui demanda si elle croyoit que les détails fournis par cet excellent jeune homme fussent de son invention !

Mistriss Mourtray fut un peu décon-

certée ; mais elle dit qu'il avoit été consolant pour elle de se persuader qu'Henri dans le trouble auquel il étoit livré, parloit au hasard sans savoir ce qu'il disoit.

Mourtray secoua la tête, en l'assurant qu'il n'ajoutoit que trop foi à sa confession.

« Grand dieu ! s'écria mistriss Mourtray, qui auroit pu croire qu'Henri eut été si extravagant? Cependant, il nous reste une consolation ; quelque considérables que soient ses dettes, le legs, mon cher ami, nous mettra heureusement en état de les payer, quoiqu'il soit extrêmement cruel de consumer ainsi une partie de sa fortune.

— Je suis fâché, ma bonne amie, de vous dire que vous êtes dans une grande erreur sur l'état de mes affaires. Il est certain que je puis payer les dettes d'Henri, et assurément je le ferai ; mais

quand je l'aurai fait, ce qui me restera du legs sera réduit à fort peu de chose; il est déjà dissipé en grande partie.

— Vous ne parlez pas sérieusement; c'est impossible?

— Vous allez voir, ma chère amie, dit Mourtray en soupirant, que cela n'est que trop vrai. La spéculation dans laquelle Chowles m'a entraîné pour un fonds de dix mille livres sterling est une très-mauvaise entreprise. J'ai appris dernièrement, quoiqu'il ne m'en ait rien dit, qu'il a aussi peu d'espérance que moi, que nous recouvrions jamais un sou de nos capitaux tant en intérêts qu'en principal.

— Voilà certainement un revers cruel, dit mistriss Mourtray; cependant, déduction faite des dernières dépenses extraordinaires, il nous reste encore près de vingt mille livres sterling.

— Non vraiment; Downton m'a déjà considérablement

considérablement coûté; et lorsque les travaux seront entièrement finis, il est douteux de savoir si je n'y aurai pas dépensé trois mille livres sterling. Ajoutez-en cinq mille que j'ai mis en réserve pour vous et pour Emma, et que je regarde comme un dépôt sacré; puis diverses sommes que j'ai payées pour Henri, avec les dépenses occasionnées par l'accroissement de notre état de maison depuis que nous sommes venus à Londres; sans parler des avances que j'ai été obligé de faire pour subvenir aux frais considérables du procès d'Antigoa; calculez ensemble toutes ces sommes, et vous verrez combien il restera peu du legs de notre parent.

Je demeure pétrifiée, s'écria mistriss Mourtray: toutes nos espérances se réduisent présentement à obtenir la mise en possession de la propriété coloniale, et à faire conclure le mariage d'Henri,

car je me flatte qu'avec le temps Silbourne s'appaisera, malgré ce qu'il a écrit à mon fils.

— Hélas ! vous nous parlez là de chimères. Silbourne m'a formellement annoncé que tout lien étoit rompu entre lui et Henri ; je vous avois caché jusqu'à présent cette désagréable circonstance ; mais je dois vous dire la vérité, afin que vous ne vous berciez pas d'espérances illusoires. Quant à la propriété coloniale, je compte fort peu en être mis jamais en possession. Mais notre ressource sera de retourner à Downton et d'y mener comme par le passé, une vie paisible et frugale. Pour Henri, s'il lui est encore permis d'habiter l'Angleterre, ce que je n'espère que foiblement, il faudra bien qu'il se livre à quelque profession pour avoir du pain.

Mistriss Mourtray étoit déjà vivement

affligée ; mais le poids de tant de malheurs accumulés coup sur coup, et surtout la crainte de rentrer dans l'obscurité de sa retraite l'accablèrent tellement qu'elle ne fut soulagée que par un déluge de pleurs ; son mari qui crut qu'il étoit avantageux pour elle de leur laisser un libre cours, ne s'efforça pas de les arrêter ; il se retira pour écrire à Sydney et à son fils.

La conduite aimable du premier excitoit d'autant plus son admiration, qu'il avoit remarqué souvent avec déplaisir la manière leste avec laquelle Henri le traitoit en général ; il ricannoit de ce qu'il appeloit sa pédanterie et sa sagesse prématurées.

Mourtray n'ignoroit pas que Sydney avoit trop de pénétration pour n'avoir pas fait attention à cette conduite offensante, quoiqu'il eût assez de grandeur d'âme pour la mépriser ; mais sa géné-

rosité ne lui permettoit pas de s'en souvenir, lorsqu'Henri avoit besoin de son secours.

Tandis que Mourtray écrivoit ses lettres, c'étoit à Emma qu'étoit dévolue la tâche de consoler sa mère, et ce n'étoit pas une tâche facile, parce que chez celle-ci les passions étoient beaucoup plus fortes que le raisonnement.

Ce qui l'irritoit et la tourmentoit le plus, c'étoit d'être forcée d'attribuer la plus grande partie de ses tribulations à son cher Henri, à cet objet de sa complaisance et de sa prédilection; en même temps il lui paroissoit tout-à-fait incompréhensible qu'il eût pu jeter dans de telles extrémités sa famille et lui-même; la compassion qu'il lui inspiroit étoit étouffée par la colère et par le chagrin que lui causoit la cruelle certitude, donnée par Mourtray,

qu'Henri avoit perdu sans retour les bonnes grâces de Silbourne, et avec elles toutes les espérances d'une brillante fortune. Le legs qui dans le principe avoit causé tant d'allégresse, et sur lequel avoient été bâtis tant de plans agréables, devenoit, par un concours de circonstances malheureuses, réduit presque à rien, et il ne restoit plus présentement que des prétentions douteuses sur une propriété située, Dieu sait où! Elle ne pouvoit se faire à l'idée de tous ce revers.

Mais aucun n'oppressoit si cruellement son cœur que la nécessité de retourner dans la solitude de Downton, sans qu'Emma fût encore mariée; la seule idée qui lui offrît sous ce dernier rapport quelque consolation, étoit l'attachement de Chowles pour sa fille: si elle pouvoit, pensoit-elle, conclure un mariage entre lui et Emma, tout iroit en-

core bien. Mais elle avoit à combattre la répugnance de celle-ci et l'indifférence de Mourtray, deux obstacles puissans dont elle ne savoit comment triompher.

Les pensées que les mêmes événemens faisoient naître dans l'esprit d'Emma, étoient bien différentes; son bon naturel la portoit à se désoler de la malheureuse situation de son frère; cependant elle ne pouvoit ni justifier sa conduite, ni s'empêcher de frémir de la violence de ses passions. Mais comme elle n'avoit jamais conçu des espérances très-positives de voir se réaliser l'établissement projeté pour lui, le chagrin que lui causoit la rupture étoit moins vif. La situation de son propre cœur la disposoit à déplorer plus vivement pour Henri la perte de miss Silbourne, que celle de sa fortune. Quant à la diminution du legs, quoique ce fut certaine-

ment un malheur, elle considéroit ce revers comme un de ceux qu'il est facile de supporter avec une grande résignation. C'étoit pour ses parens seuls qu'elle en étoit affligée.

Elle regrettoit d'aller de nouveau se confiner à Downton ; non parce qu'elle vivroit loin du grand monde, dont les plaisirs commencoient à lui devenir insipides, et à lui paroître plus séduisans en imagination qu'en réalité, mais ce qui l'affectoit réellemnt dans cet exil, étoit de se séparer de lord Miramont, précisément lorsqu'elle s'imaginoit avoir quelque raison de croire qu'elle lui avoit inspiré un sentiment très-marqué de préférence.

Cependant comme les malheurs dont elle gémissoit étoient sans remede, et ne provenoient nullement de sa faute, elle résolut, en faisant usage du sens exquis dont elle étoit douée, de ne pas

se livrer à l'abattement, mais plutôt de ranimer son courage, afin de donner des secours et des consolations à ses parens.

CHAPITRE VII.

Le caractère de mistriss Mourtray étoit excessivement inflammable, et ses premières sensations toujours violentes; mais, excepté lorsqu'il s'agissoit de préjugés qui eussent jeté en elle de profondes racines, la joie et le chagrin, l'espérance et la crainte, de même que toute autre passion glissoient sur son âme et ne pénétroient jamais plus avant que la surface.

Aussi lorsque les premiers accès de sa douleur se furent calmés, sa colère contre Henri s'évanouit. Les nouvelles chaque jour moins alarmantes qu'elle recevoit de la santé du capitaine Manders, diminuoient ses craintes sur les conséquences du duel; et le chagrin que

lui causoit le décroissement rapide du legs, étoit temperé par la brillante perspective que Chowles lui mettoit adroitement devant les yeux, des grandes richesses qu'elle posséderoit encore lorsque le procès d'Antigoa seroit terminé.

Elle ne doutoit pas que si cette flatteuse attente se réalisoit, le courroux de Silbourne ne s'appaisât, qu'il ne reprit ses anciennes dispositions en faveur d'Henri; enfin, et cette dernière considération n'étoit pas moins importante pour son bonheur, elle songeoit qu'alors elle ne seroit pas obligée d'aller avec Emma s'ensevelir à Downton.

Le pauvre Mourtray, dont le caractère étoit très-différent, paroissoit quelquefois insensible, cependant il n'étoit que trop affecté pour son repos: son âme recevoit difficilement des impressions,

mais lorsqu'il les avoit prises, elles étoient profondes et indélébiles.

Ce fut bien du fond du cœur qu'il consentit à pardonner à son fils; sa religion et la tendresse paternelle lui en faisoient également un devoir; mais il ne pouvoit effacer de sa mémoire ni les malheurs que ce coupable jeune homme avoit attirés sur lui-même, ni les sujets nombreux de mécontentement qu'il lui avoit donnés.

La conduite d'Emma, pendant ce temps d'affliction, la rendit plus chère que jamais à son père. Il n'étoit pas accoutumé à verser ses chagrins dans le sein d'autrui; cependant il voulut bannir auprès d'elle toute réserve, et discourir sérieusement avec elle de ses affaires; car quoique l'inexpérience d'Emma, et son ignorance profonde de toute matière contentieuse, ne permissent pas à Mourtray d'espérer d'elle

aucun secours, la tendresse et la sensibilité de son cœur lui offroient de puissantes consolations. Etre écouté avec un intérêt touchant par un être dont le cœur et la raison sympathisent avec nous, est, pour une âme affaissée, un des secours les plus précieux qu'il soit possible de recevoir.

Pendant dix jours écoulés dans de perpétuelles alternatives de crainte et d'espérance sur le rétablissement de Manders, la famille Mourtray resta chez elle sans recevoir personne; car Manders, après avoir été jugé hors de tout péril imminent, avoit eu une rechute alarmante; et d'après la quantité considérable de sang qu'il avoit perdue, les chirurgiens n'osoient pas répondre décidément de sa vie.

Mourtray consacra ce temps à un examen sérieux de ses propres affaires et de celles de son fils; mais d'après

les recherches qu'il fit pour connoître les dettes de ce dernier, il s'assura qu'elles étoient encore plus considérables que lui-même ne l'avoit appréhendé.

Non-seulement il s'étoit livré sans mesure à la passion du jeu, mais il avoit emprunté de temps en temps de légères sommes qui, quoiqu'elles eussent échappé à sa propre mémoire, étoient conservées fidèlement dans celle de ses créanciers.

Mourtray eut la générosité d'épargner à Henri les plaintes et les reproches dans un temps où il le savoit plongé dans le plus profond accablement; cependant il ne put lui cacher entièrement les malheurs que ses extravagances avoient attirés sur sa famille et sur lui-même.

Après lui avoir fait sentir avec la plus grande force, la nécessité d'adopter un

plan sévère d'économie, il lui recommanda vivement de conférer avec son digne ami Sydney, sur le genre de vie qu'il se proposoit de mener à l'avenir, lui promettant de l'aider autant que ses moyens le lui permettroient, dans la profession qu'il se détermineroit à embrasser.

Mourtray témoignoit à Sydney la plus vive reconnoissance de ses bons procédés envers son fils; mais quand même son jeune ami eût eu personnellement les moyens de lui rendre des services pécuniaires, il n'auroit pas voulu abuser de sa générosité; à plus forte raison refusoit-il les offres que Sydney vouloit bien lui faire.

Les lettres d'Henri à son père paroissoient dictées par un véritable repentir; il se montroit reconnoissant de sa bonté; formoit les plus belles résolutions pour l'avenir; témoignoit com-

bien il étoit sensible à la conduite de Sydney envers lui; il promettoit de le consulter relativement au parti qu'il devoit prendre pour son existence future, et de faire part bientôt à son père de ce qu'il auroit arrêté. Son inquiétude sur l'état de Manders continuoit à le tourmenter, quoiqu'il persistât à croire que quelque indiscrétion de sa part eût donné à Silbourne les éclaircissemens d'après lesquels toutes ses espérances de bonheur se trouvoient anéanties.

Les choses étoient dans cet état lorsqu'un matin, pendant que M. et mistriss Mourtray étoient à déjeuner, on entendit dans la cour une dispute bruyante; Peter accourut dire qu'une vieille française, qui demeuroit chez lady Wilmington, étoit en bas et ne vouloit pas sortir sans avoir vu mistriss Mourtray.

On lui dit de la faire entrer. Quelque

chose d'extraordinaire se peignoit dans ses yeux ; elle étoit dans une telle agitation, que toutes ses paroles étoient sans suite et inintelligibles ; tout ce qu'il fut possible d'y comprendre, c'est qu'il venoit d'arriver le plus grand des malheurs.

Mistriss Mourtray ne concevoit pas que le plus grand des malheurs pût se rapporter à une autre personne qu'à son son fils ; elle se figura dans l'instant que Manders étoit mort, et qu'Henri étoit traîné en prison ; elle ne réfléchissoit pas à ce qu'il y avoit d'étonnant que ce fût madame du Plomb qui apportât cette nouvelle.

Mais celle-ci, avec de violentes exclamations, déclara qu'elle étoit perdue, abîmée sans retour, et la plus malheureuse de toutes les créatures humaines.

Les angoisses de madame du Plomb parurent un moment suspendues, tandis

que mistriss Mourtray demeuroit dans le plus vif étonnement, ne comprenant pas la cause d'un trouble si extraordinaire.

Mais Emma qui étoit accoutumée à lire dans la pensée de sa mère, devina facilement ce qui se passoit en elle; et ayant appris ce qui affectoit ainsi madame du Plomb, elle fit enfin entendre à sa mère, aussitôt qu'elle put s'emparer de son attention, que le plus grand de tous les malheurs étoit que lady Isabella Fontelieu avoit pris la fuite avec le capitaine Darnford, et que cet événement avoit tellement irrité lord Wilmington, qu'aussitôt il avoit, sans façon, congédié de chez lui la gouvernante, et refusoit même de lui payer son salaire.

Et c'est là tout ! s'écria mistriss Mourtray avec indignation. Voilà, madame, un beau sujet pour que vous accouriez ainsi dans le plus grand dé-

sordre, et me causiez des frayeurs mortelles !

Madame du Plomb ne trouvoit pas qu'il y eut d'affaire plus sérieuse. L'évasion de lady Isabella étoit, dit-elle, une chose terrible, et on ne pouvoit trop s'affliger qu'une jeune lady aussi aimable se fût enfuie avec un *roué*; mais enfin, ajoutoit-elle, c'est son affaire.

Alors la gouvernante raconta ses propres infortunes. L'accuser de complicité dans la fuite de lady Bell, la chasser honteusement d'une maison où l'on auroit dû reconnoître mieux ses longs et fidèles services; enfin la laisser errer dans le monde à l'aventure, sans qu'elle sut où elle pourroit trouver un asile; tout cela, disoit-elle, étoit monstrueux, et dans son malheur elle vouloit du moins avoir la consolation de se plaindre à mistriss Mourtray qui

connoissoit l'injustice de l'accusation du comte.

Mistriss Mourtray n'avoit de répugnance en aucun temps à faire l'énumération de ses propres malheurs ; mais elle avoit une aversion insurmontable à entendre le récit de ceux des autres ; et rien ne pouvoit l'intéresser moins que madame du Plomb, et sa jeune maîtresse, et toute la maison Fontelieu.

Elle lui observa donc sèchement que si l'on regardoit comme un si grand malheur le mariage de lady Bell avec le capitaine Darnford, on auroit dû prendre plus de soin de l'empêcher. Que pour son compte, elle ne voyoit pas quels avantages si marqués le capitaine en devoit retirer ; que sa femme qui pour le présent étoit sans fortune avoit de la disposition à dépenser des millions ; et que quant à madame du

Plomb elle-même, elle ne manqueroit pas de trouver des personnes qui lui donnassent de l'emploi dans leurs maisons, parce qu'elle avoit le bonheur d'être née en France.

Madame du Plomb s'inclina : un sourire où se décéloit l'importance vint éclaircir sa large face.

Mais mistriss Mourtray n'étoit pas d'humeur à lui laisser croire qu'elle eût voulu lui faire un compliment ; elle ajouta : si vous n'étiez, madame, qu'une anglaise industrieuse, réunissant tous les talens et toutes les vertus, probablement vous mourriez de faim, quelque innocente que vous pussiez être de toute complicité dans l'affaire de l'évasion ; car cet événement jeteroit une tache sur votre caractère, au moins sous le rapport de la prudence ; mais étant française, comme je le disois, c'est-à-dire sûre de jouir à Londres d'une

faveur méritée ou non, vous devez être sans inquiétude.

Madame du Plomb fit la grimace et se retira ; elle alla successivement dans toutes les maisons qui étoient de la connoissance de lady Wilmington, et où elle supposoit que l'on seroit extrêmement curieux d'apprendre toutes les particularités de la fuite de lady Bell ; elle ne pouvoit cependant rendre qu'un compte très-imparfait de cet événement.

La veille, lady Bell avoit trouvé un prétexte pour ne pas accompagner, le soir, sa mère en société, et feignant une indisposition, elle s'étoit mise de bonne heure au lit. Madame du Plomb qui dormoit dans un cabinet voisin de sa chambre, déclara qu'elle ne l'avoit pas entendue se lever ; ce qui étoit facile à croire, c'étoit une grosse femme lourde, qui avoit le

sommeil fort dur, et qui de plus étoit très-sourde.

Mais elle présumoit qu'aussitôt que tout fut tranquille dans la maison, sa jeune maîtresse se leva doucement, et descendit l'escalier sans être entendue. Le portier fut violemment soupçonné de lui avoir ouvert la porte de la rue, car il paroissoit impossible qu'elle-même eut défait les chaînes et les verroux, et comme il couchoit tout auprès, il auroit dû entendre le bruit, s'il n'eût pas été d'intelligence. Bref, quoiqu'il protestât, ainsi que madame du Plomb, de son innocence, il fut congédié comme elle.

Le guet ayant trouvé dans sa ronde la porte de la rue ouverte, sur les quatre heures du matin, sema l'allarme dans la maison. Lord Wilmington fut le premier à soupçonner ce qui étoit arrivé, et il courut en grande hâte à la

chambre de lady Bell qu'il trouva vide, tandis que la gouvernante ronfloit dans son lit.

Des domestiques furent envoyés sur-le-champ à la recherche de la fugitive. Lord Wilmington que la rage transportoit au point de ne se plus connoître, courut à la maison de Darnford qui lui parut inhabitée. Tout ce que les domestiques rapportèrent d'éclaircissemens se réduisit à dire qu'on avoit vu près de Groswenor - Square, sur les deux heures du matin, une chaise de poste qui fuyoit au galop. Lord Wilmington calculant quelle prodigieuse avance elle avoit, désespéra presque qu'elle pût être atteinte par ceux qu'il envoya sur la route du nord pour tâcher de saisir et de ramener sa fille : toutes les courses en effet furent infructueuses.

Lady Wilmington, quoique moins furieuse que son mari, étoit extrême-

ment chagrine et blessée de la conduite imprudente de sa fille. Lady Bell, dans une note qu'elle avoit laissée sur le secrétaire de sa mère, ne daignoit pas prendre la peine de se justifier; après avoir dit qu'elle alloit se mettre sous la protection du capitaine Darnford, elle ajoutoit qu'elle espéroit que ses parens ne lui refuseroient pas le pardon d'une démarche qu'elle avoit jugée essentielle à son bonheur.

Quoique mistriss Mourtray se fut sentie très-peu disposée à causer de cet événement avec madame du Plomb, non-seulement il fit la matière de la conversation de tout le jour, mais les conséquences qu'il devoit entraîner fournirent une vaste carrière aux conjectures.

Emma en ressentit une douleur sincère; quoiqu'elle blamât lady Bell, elle ne pouvoit s'empêcher encore de l'aimer

l'aimer plus qu'elle ne méritoit ; elle n'oublioit pas qu'elle avoit été sa première, et jusqu'à présent sa plus chère amie ; et ce n'étoit pas sans les plus violens combats qu'elle avoit rompu une intimité qui autrefois avoit fait son bonheur ; mais qu'elle avoit été forcée de discontinuer, depuis que les principes vicieux de lady Bell s'étoient manifestés à ses yeux.

CHAPITRE VIII.

AUSSITÔT que le capitaine Manders fut supposé complétement hors de danger, mistriss Mourtray r'ouvrit sa maison à ses amis, et Chowles qui ne s'étoit soumis qu'avec une extrême répugnance à rester si long-temps privé de la vue d'Emma, renouvela ses pressantes visites et ses persécutions, en dépit de l'accueil glacé qu'il recevoit d'elle.

Sa compagnie eut été dans tous les temps agréable à mistriss Mourtray, mais Mourtray avoit été trop révolté de son insensibilité pour permettre qu'aucune exception fût faite en sa faveur, pendant que la famille étoit dans le deuil.

Comme lady Wilmington avoit fait l'honneur à mistriss Mourtray de se présenter le matin à sa porte, à la nouvelle des cruels chagrins occasionnés par Henri, la famille Mourtray lui rendit sa visite lorsque bientôt après elle apprit la fuite de lady Bell en Écosse. On ne les reçut pas ; mais le lendemain Emma reçut un billet de lady Wilmington qui l'invitoit à venir dîner avec elle ; elle ajoutoit qu'elle étoit exactement seule, attendu que lord Wilmington et lady Elisabeth étoient allés à Windsor.

Emma n'eut donc point d'objection à faire pour accepter cette invitation, d'autant plus que c'étoit probablement la dernière occasion qu'elle auroit de visiter la comtesse, parce que son père avoit décidé qu'aussitôt qu'il auroit fini d'arranger les affaires d'Henri, la famille retourneroit à Downton, soit que la maison fut réparée ou ne le fut pas.

Il attendoit, pour terminer, que son avocat eût scrupuleusement examiné et discuté quelques créances qui lui paroissoient usuraires. Il ignoroit encore quelle profession choisiroit Henri qui ne s'étoit pas expliqué. Il insista vivement pour qu'il prit bientôt un parti; il ne voulut pas partir de Londres sans que ce point fut réglé et ses dettes acquittées.

Lady Wilmington reçut Emma avec infiniment plus de cordialité que de coutume. Le chagrin que lui avoit occasionné l'extravagance de sa fille avoit sérieusement affecté son cœur, et son orgueil paroissoit étouffé par l'abattement qu'elle éprouvoit.

Elle lui demanda, avec quelque degré d'intérêt, des nouvelles de ses parens aux souffrances desquels ses propres maux lui avoient appris à compatir, et elle la pria de lui raconter

toutes les circonstances de la malheureuse histoire d'Henri.

Une grande partie des faits étoient connus de toute la ville, Emma n'essaya point de les déguiser; mais elle omit toutes les circonstances dont il étoit possible que la comtesse n'eut pas entendu parler.

Ah! s'écria lady Wilmington, lorsqu'Emma eût cessé de parler, votre frère et ma malheureuse fille se ressemblent beaucoup pour le caractère. Tous deux sont légers et indomptables, vains, inconsidérés, extravagans, s'occupant peu des autres et ne songeant qu'à eux-mêmes. Henri cependant peut recouvrer sa dignité à laquelle, permettez-moi de vous le dire, il a porté quelque atteinte en quittant le service au milieu de la guerre; mais s'il se repent de ses erreurs et qu'il réforme sa conduite, il peut devenir encore l'appui

et la consolation de ses parens, et quoiqu'il ait perdu par sa faute un établissement très-avantageux, comme il est joli homme, il peut épouser quelque autre miss qui ait de la fortune et de l'inclination pour lui.

La position de Bell est bien différente. Appelée par sa naissance et par son éducation à tenir dans le monde un rang distingué, elle a causé un préjudice irréparable à l'une des premières familles du royaume ; elle a détruit mon repos, déconcerté toutes les vues de son père pour son avantage personnel et pour celui des siens, et probablement apporté le plus grand préjudice à Elisabeth ; car lorsqu'une jeune personne fait une extravagance marquante, on est disposé dans le monde à croire que sa sœur a les mêmes inclinations : au résumé, Bell a attiré tous ces malheurs sur sa famille et sur elle-même ; pour-

quoi ? pour se jeter sans la moindre délicatesse, entre les bras d'un joueur, d'un débauché, d'un homme sans naissance, et qui n'a que la cape et l'épée.

Emma souhaitoit extrêmement pouvoir dire quelque chose pour adoucir le ressentiment de lady Wilmington ; mais son maintien qui d'abord paroissoit doux et abattu, avoit repris sa hauteur naturelle ; et tandis qu'elle faisoit l'énumération de tous les sujets de plainte que sa fille lui avoit donnés, le feu de l'indignation étinceloit dans ses yeux.

Emma se hazarda cependant à faire quelques tentatives pour obtenir le pardon de lady Bell ; mais elle ne put poursuivre : lady Wilmington l'interrompant avec un geste de sévérité, lui dit : Je ne veux pas, miss Mourtray, entendre un seul mot en sa faveur ; non,

je ne puis ni ne veux montrer pour elle de l'indulgence, car elle n'en mérite aucune ; surtout tant que sa sœur n'est pas mariée ; si celle-ci voyoit que je pardonnasse si aisément, il lui prendroit peut-être fantaisie de faire de son côté quelque sottise semblable.

Ce discours fit souhaiter à Emma que lady Élisabeth fît bientôt un mariage avantageux ; elle prévit bien qu'alors lady Wilmington cesseroit d'être inexorable.

Après un moment de silence, elle fut agréablement surprise d'entendre la comtesse lui témoigner sa vive reconnoissance des peines qu'elle avoit prises pour dissuader lady Bell d'épouser Darnford. C'est ce qu'on a découvert, ajouta-t-elle, en visitant ses papiers. On y a trouvé le brouillon d'une lettre qu'elle écrivoit à cet homme odieux, et dans laquelle elle rapportoit les argu-

mens que vous aviez mis en usage pour la détacher de lui; promettant bien cependant de ne pas suivre les conseils de votre *absurde prudence*. Plût à dieu que Bell eût écouté vos excellens avis, et qu'elle eût conformé ses principes aux vôtres! Combien de maux auroit-elle épargnés à elle-même et à nous!

Emma fut d'autant plus enchantée des éloges de lady Wilmington, que celle-ci n'en étoit pas prodigue.

Comme la comtesse étoit indisposée, elle ne quitta sa chambre que lorsque le dîner fut servi; au moment même où on se mettoit à table, arriva lord Miramont qui n'étoit pas attendu. Je venois, madame, dit-il, pour avoir le plaisir de dîner tête à tête avec vous, mais je vois que vous vous êtes pourvue d'une très-agréable compagnie; alors s'avançant vers Emma, il lui fit mille questions sur sa santé, et sur celle de sa

famille, se plaignant avec chaleur de la longueur du temps qu'il avoit passé sans la voir.

Emma, confuse et interdite, put à peine articuler quelques mots lorsqu'elle essaya de lui répondre; ses esprits étoient dans un telle agitation qu'elle se hâta de prendre place à table et manger le plus vite qu'elle pût la soupe que lady Wilmington lui avoit servie.

Avez-vous remarqué, madame, dit lord Miramont à sa tante, à quel point je suis réformé et avec quelle exactitude j'arrive à présent à l'heure où vous vous mettez à table? Vous voyez que je suis devenu d'une extrême ponctualité.

— C'est quelque chose de nouveau, répondit lady Wilmington en riant, et cela provient sûrement de quelque cause extraordinaire. Je ne me souviens pas cependant de vous avoir dit, quand vous êtes venu ce matin, que j'aurois

miss Mourtray à dîner ; je ne puis donc expliquer comment après m'avoir pendant quelque temps négligée, vous vous êtes pris tout à coup d'un si beau transport d'affection pour moi.

Lord Miramont rougit ; il essaya de se justifier de l'accusation d'avoir négligé sa tante que non-seulement il aimoit au-delà de toute expression, mais dont il préféroit la société à toute autre.

Cette journée fut une des plus agréables qu'Emma eut encore passées, lady Wilmington, quoique mal portante et en mauvaise disposition, reprit par degré sa bonne humeur, grâce aux attentions de son neveu, et lord Miramont fut si aimable, si obligeant avec Emma qu'elle fut plus charmée de lui que jamais.

Après le café, la comtesse se plaignit d'un mal de tête, mais elle ne voulut pas que ses hôtes se retirassent ; elle

leur demanda seulement la permission de reposer dans sa chaise longue. Pour éviter de la gêner, Emma et le jeune lord allèrent s'asseoir à une croisée ouvrant sur un balcon orné d'arbustes et de fleurs, où ils causèrent ensemble à voix basse.

Emma qui n'avoit pas osé demander à lady Wilmington ce qu'étoit devenue lady Bell depuis son mariage, apprit de lord Miramont, qu'elle et son mari s'étoient rendus immédiatement après à Scarborough, et qu'on prétendoit qu'il avoit été excessivement contrarié, en apprenant que sa femme ne jouiroit de sa fortune que lorsqu'elle auroit atteint sa majorité.

Emma dit qu'elle appréhendoit que lady Bell n'eut que trop sujet de se repentir de son indiscrétion; lord Miramont fut du même avis; il assura Emma qu'il ne négligeroit rien pour ménager

une réconciliation entre lord et lady Wilmington et sa cousine : — Quoique j'aie peu d'espérance, continua-t-il, de réussir auprès du premier qui est aussi sévère pour les foiblesses d'autrui qu'indulgent pour les siennes. D'ailleurs je suis très-froidement avec lui, ce que ma tante ne sait pas, et je serois bien fâché de le lui dire, parce que je sais que cela lui feroit de la peine; mais c'est là la raison pour laquelle depuis quelque temps je suis venu si rarement ici.

Lord Miramont alors causa sur plusieurs sujets avec elle, du ton de la confiance et de l'amitié; mais lorsqu'elle vint à parler de son prochain départ pour la campagne, elle se persuada qu'il tressaillit, et que dès ce moment il devint grave et pensif.

Après quelques instans de silence il dit : Aller à la campagne! aller dans un lieu où je ne vous verrai jamais!

— Ah! pensa dire Emma, c'est bien votre faute; mais elle se tut.

— Pourquoi quitter la ville, ma chère miss Mourtray? s'écria-t-il vivement; pourquoi abandonner un séjour que vous êtes faite pour embellir?

— Pour suivre mes parens, répondit-elle. Et l'absence d'un être aussi insignifiant que moi ne peut jamais être remarquée.

— Insignifiant! s'écria-t-il. Non, non; où trouver un objet aussi aimable, aussi bon, aussi admiré que miss Mourtray?

Dans ce moment lady Wilmington, fort mal à propos dans l'opinion d'Emma, pria son neveu de sonner: on apporta le thé, et la conversation particulière ne s'engagea pas plus avant; cependant le lord en avoit assez dit pour donner à Emma, plus fortement que jamais, la persuasion qu'elle lui avoit inspiré de l'attachement; car ses yeux

et l'accent de sa voix exprimoient ce que sa bouche, pour quelque motif qu'elle ne pénétroit pas, sembloit hésiter à prononcer.

La soirée étoit fort avancée, lorsque la comtesse consentit à se séparer d'elle. Lord Miramont ne voulut pas se retirer avant de l'avoir conduite à sa voiture, alors il lui serra tendrement la main, et lui dit adieu.

Mais Emma n'étoit pas destinée à éprouver long-temps des sensations délicieuses : la première nouvelle qu'elle apprit en rentrant, fut que sa mère s'étoit trouvée fort mal, à la suite de rapports très-fâcheux qui lui avoient été faits sur le compte de son frère.

Mon dieu ! s'écria doucement Emma, que peut-il y avoir de nouveau ? alors elle demanda où étoit son père.

— Madame, il est sorti avec le chevalier Sydney, répondit Peter.

— Avec monsieur Sydney! s'écria Emma en montant rapidement l'escalier pour voir sa mère; mais Peter l'arrêta en disant que sa maîtresse étoit assoupie, et que mistriss Jay, sa femme de chambre, désiroit que l'on ne montât pas, de peur de la réveiller.

Pourquoi, dit Emma, n'êtes-vous pas venu me chercher, dès le premier moment que ma mère s'est trouvée mal?

— Madame, la voiture est allée vous chercher tout de suite après que cet accident est arrivé; mais elle a attendu une heure et demie.

Emma se rappela bien qu'elle avoit tardé long-temps à se retirer; l'emploi de ses momens étoit trop agréable pour ne pas la retenir. Mais qu'est-il donc arrivé, dit-elle?

— Si vous êtes disposée, madame, à m'écouter, dit Peter avec des yeux

hagards, je vais vous conter toute l'histoire. M. Chowles étoit en bas à faire une partie avec ma maîtresse, et mon maître étoit sorti. On frappe rudement à la porte : j'y cours, croyant que c'étoit mon maître ; point du tout ; c'étoit le chevalier Sydney. Il demande où est mon maître. Quand je lui dis qu'il est dehors, le voilà tout troublé, tout hors de lui. Alors il me demande si mon jeune maître a paru ici. Bénédiction ! je n'étois pas plus en état de lui répondre là-dessus que l'enfant qui vient de naître. Allons, dit-il, il faut que j'aille à sa recherche ; mais ne dites rien de tout ceci à votre maîtresse ; ne lui dites pas que vous m'avez vu. Au moment même, voilà tout juste mon maître qui arrive. Après avoir causé un petit moment ensemble, ils sortent tous deux. Alors la sonnette va, dreling, dreling : je cours ; c'étoit ma maîtresse qui vou-

loit savoir qui est-ce qui étoit venu; moi j'essaye de lui dire une ou deux menteries, mais elle fait si bien que je lui conte tout; car je ne croyois pas qu'il y eut là rien d'affligeant. Alors, la voilà qui se met à jeter les hauts cris, et à faire un train, un train, que je ne savois plus que devenir. Bref.....

— C'est assez, s'écria Emma, vous n'auriez pas dû raconter à ma mère ce que M. Sydney vous avoit défendu de lui dire.

Alors, elle monta tout doucement à la chambre de sa mère. Après avoir prêté l'oreille pendant quelque temps, sans entendre le moindre bruit, elle crut qu'elle étoit endormie, et retourna au salon, où elle trouva son père qui venoit de rentrer. La pâleur de ses joues déceloit le trouble de son âme; mais il fut un peu tranquillisé, en apprenant que sa femme reposoit.

Emma, très-agitée, lui demanda vivement la cause de ses nouvelles alarmes au sujet d'Henri.

— Ma chère fille, répondit Mourtray, le malheureux a certainement pris à tâche de me faire mourir. Que le ciel lui pardonne! Au moment même où je viens d'arranger ses affaires, et où j'avois devant les yeux la perspective d'un peu de tranquillité, après tant de troubles et de chagrins, j'apprends qu'il s'est enfui, sans qu'on puisse deviner pour quel motif.

Est-il possible, s'écria Emma, qu'il tourmente ainsi le meilleur des pères, et qu'il fuie de chez Sydney, qui a eu de si bons procédés pour lui?

— Oh! ce sont là des considérations auxquelles il ne s'est pas arrêté. Quelque projet extravagant lui aura passé par la tête; et à l'instant il aura résolu de le mettre à exécution. Après avoir

paru pendant quelques jours passablement calme et composé ; après avoir discuté fréquemment avec Sydney différens plans pour son genre de vie futur, ils se retirèrent chacun dans leur chambre, le dimanche soir. Le lendemain, de grand matin, Sydney fut obligé d'aller, pour quelques affaires, à quatorze milles de son habitation ; et il crut laisser Henri plongé dans un profond sommeil ; mais le soir, à son retour, il fut très-surpris d'apprendre qu'on n'avoit pas vu Henri de toute la journée, et qu'il étoit clair que la nuit précédente, il ne s'étoit pas couché. Vous vous imaginez combien le pauvre Sydney fut chagrin, et combien il dût être fâché d'avoir ainsi été pris pour dupe par un jeune homme ingrat, qui, la veille, en lui souhaitant le bonsoir, lui avoit serré affectueusement la main, en lui demandant s'il

seroit de retour le lendemain pour dîner.

Sydney lui répondit qu'il craignoit de ne pouvoir pas revenir sitôt, ce qui, sans doute, fit grand plaisir à Henri. Sydney, à la nouvelle de sa fuite, se mit à sa recherche, tâchant de découvrir la route qu'il avoit prise; mais il erra sans but et à l'aventure; enfin, il est arrivé à Londres ayant quelque espérance, à ce qu'il m'a dit, qu'Henri seroit venu me faire confidence des plans qu'il avoit formés; mais son attente a été trompée.

Comme j'avois appris, par hasard, que Silbourne étoit revenu dans Harley-Street, Sydney, après m'avoir conté ce cruel incident, me proposa d'aller ensemble chez Silbourne, et de nous informer si Henri n'avoit pas fait quelque tentative pour voir sa fille; mais nous ne pûmes tirer de-

là aucun éclaircissement : toute la famille est partie ce matin pour Yorkshire.

Si Henri eut disparu dans la matinée, je supposerois que dans ses promenades il auroit été arrêté pour dettes ; mais comme Sydney et lui se sont quittés à onze heures du soir, et qu'il ne s'est pas mis au lit, il est certain qu'il s'est échappé à la pointe du jour. Cependant, il n'a rien emporté avec lui.

— Sûrement, s'écria Emma, il n'a pas formé le dessein de se battre une seconde fois avec Manders ?

Cette idée m'est déjà venue, dit Mourtray ; mais Manders est tranquille dans la maison de son père, et sur le point de se rendre à Bristol pour achever d'y recouvrer la santé. Au résumé, ma chère Emma, c'est peine perdue que de former des conjectures sur les actions d'un jeune homme écervelé,

dont le cœur, je le crains bien, n'est guère meilleur que la tête.

Demain nous essayerons de calmer et de consoler votre pauvre mère ; retirons-nous présentement, ma bonne amie, pour prendre un peu de repos ; prions humblement le tout-puissant de rendre la paix à nos esprits troublés, et de préserver ce malheureux vagabond de commettre aucune action désespérée qui le perde pour jamais.

Emma, baignée de larmes, se pencha sur le cou de son père ; et en la pressant tendrement sur son sein, il oublia, pour un moment, les chagrins dont son cœur étoit dévoré.

Le lendemain matin, mistriss Mourtray, que le sommeil avoit fortifiée, apprit toutes les particularités de la fuite de son fils, et après tout ce qui a été dit de sa tendresse pour lui, et du peu d'empire qu'elle avoit sur ses passions,

on peut se figurer aisément ce qu'elle dit et fit dans cette occasion ; elle vouloit écrire à Manders et à Silbourne, pour les conjurer de lui dire s'ils savoient quelque chose de la disparution d'Henri ; mais Mourtray la décida enfin à abandonner cette mesure dont il lui démontra l'inutilité.

Emma, quelques jours auparavant, avoit écrit à Sélina pour lui demander la permission d'aller la voir ; elle reçut en réponse une excuse très-froide et très-polie, dictée probablement par son père ; Sélina la prioit de trouver bon qu'elle différât le plaisir de la voir jusqu'à l'hiver prochain, époque à laquelle elles pourroient, espéroit-elle, se rencontrer, sans jeter péniblement les yeux en arrière.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

MOURTRAY trouva sur sa table, le soir de l'arrivée de Sydney, un gros paquet venu d'Antigoa; il n'eut le courage de l'ouvrir que le lendemain matin. Les nouvelles qu'il contenoit n'étoient nullement satisfaisantes; son agent, à sa grande surprise, n'avoit pas reçu les fonds qu'il lui avoit fait passer par l'entremise de Chowles, qui s'étoit mis à la tête de cette affaire, et qui, lorsque Mourtray en vint auprès de lui aux informations, protesta qu'il n'avoit mis aucune négligence dans son envoi.

Le compte qui étoit rendu à Mourtray de l'état du procès ne présentoit rien que de décourageant. Bref, tout ce qui concernoit cette possession étoit peint par

l'homme d'affaires sous le jour le plus favorable.

D'un autre côté, Mourtray recevoit une lettre d'un très-riche propriétaire de l'île, qui y jouissoit de la plus haute considération, et qui, d'après les papiers que Mourtray avoit trouvés chez son parent, paroissoit avoir vécu avec ce dernier dans la plus grande intimité. Ce gentilhomme l'informoit que le procès prenoit une fort mauvaise tournure pour lui; que la faute en étoit toute entière à son agent, homme entièrement indigne de sa confiance. Il le pressoit en conséquence avec les instances les plus vives de se rendre lui-même à Antrigoa, sans le moindre délai : il l'assuroit qu'en prenant une connoissance personnelle de la situation des choses, et faisant quelques dispositions qu'il prendroit la liberté de lui conseiller, il ne doutoit nullement qu'il n'eût bientôt le plaisir

de le voir en possession d'une propriété que, selon toutes les règles de la justice, il considéroit comme devant lui appartenir.

La situation plus que douteuse des affaires de Mourtray à Antigoa, lui fit prendre la ferme résolution de recourir à de promptes mesures pour débrouiller ce cahos, et pour empêcher que son agent ne continuât de tirer sur lui des lettres de change qu'il ne pouvoit acquitter sans se gêner extrêmement.

La libéralité de son défunt parent l'avoit mis à la vérité dans le cas de réparer convenablement le séjour favori de ses ancêtres; peut-être cependant eut-il été plus avantageux pour lui qu'il n'eût jamais eu le moyen d'y faire ces améliorations; car ce malheureux legs avoit donné naissance à une foule de projets mal conçus qu'il s'étoit beaucoup trop pressé de mettre à exécution;

il avoit fait éclore dans la tête de sa femme une foule d'idées que sans cela elle n'auroit jamais eues, sur la nécessité de paroître dans le monde avec un certain éclat ; et assurément il avoit été l'une des principales causes de la ruine de son fils qui, sans cette aisance inopinée, n'auroit jamais obtenu le crédit nécessaire pour commetre tant d'extravagances, ni osé se précipiter dans de tels excès.

La première idée de Mourtray, dictée par le désespoir, fut de renoncer à toute prétention à la propriété d'Antigoa ; de se retirer avec sa famille à Downton, et d'y finir ses jours dans l'obscurité. Mais de plus mûres réflexions le firent balancer à adopter ce plan ; il trouvoit qu'il y auroit une sorte d'ingratitude envers la mémoire de son cousin, à perdre brusquement le fruit de ses bontés, et à renoncer à

des avantages qui ne lui avoient pas été seulement légués pour lui-même, mais pour ses enfans.

Quelque déraisonnable, quelque coupable même que fut la conduite d'Henri, le cœur de Mourtray lui disoit encore qu'il étoit père ; il lui disoit qu'il viendroit un temps où son fils, cessant de s'éloigner des siens, deviendroit un digne membre de la société, et seroit la consolation de ses vieux jours.

Et Emma, cette aimable, cette intéressante Emma, falloit-il donc négliger ses intérêts ? Toutes ses ressources consistoient en une somme de cinq mille livres sterling, qui lui avoit été réservée après la mort de sa mère. L'idée de se procurer les moyens de récompenser le mérite d'une enfant si chère, fixa toutes les incertitudes de Mourtray, et donna une telle force à ses résolutions, qu'il considéra comme un de ses pre-

miers devoirs d'en poursuivre l'effet avec vigueur.

Il ne songeoit pas cependant sans effroi à la manière dont il s'y prendroit pour annoncer à sa famille, et sur tout à sa femme, le parti qu'il venoit de prendre de se rendre immédiatement à Antigoa, pour tâcher de raccommoder ses affaires, et dans l'espérance de ne revenir en Angleterre qu'après les avoir terminées avantageusement.

Pour éviter l'opposition qu'il s'attendoit bien à rencontrer de la part de mistriss Mourtray, il fit secrètement, avec une extrême diligence, ses arrangemens et ses préparatifs pour son voyage. Son avocat, qui étoit aussi son ami de confiance, fut la seule personne à qui il communiqua son plan.

Tout étant prêt pour le départ, il étoit au moment de faire la terrible

révélation à sa famille, lorsqu'il reçut de Henri une lettre qui n'étoit datée ni timbrée d'aucun lieu ; et comme cette lettre (quoique le contenu en fut très - désagréable en général) le tranquillisoit cependant sur la sûreté de son fils, il se détermina à la mettre en réserve, afin de s'en servir auprès de sa femme comme d'un contre-poids aux nouveaux chagrins qu'il alloit lui causer.

Enfin, avec toute la tendresse possible, et en ne négligeant d'alléguer aucune des raisons qui rendoient son voyage nécessaire, il lui en fit la confidence. Il est impossible de peindre l'étonnement dont elle fut frappée, et les émotions diverses qu'elle ressentit ; elle versa un torrent de larmes, l'accusa de la plus monstrueuse cruauté ; se plaignit amèrement que tout le monde l'abandonnoit ; et enfin, chan-

geant de tactique, elle eut recours aux prières et aux supplications.

Mourtray étoit moins en état de résister à ces dernières armes. Cependant, fermement convaincu des avantages de sa résolution, il demeura inflexible; il se contenta donc d'adoucir sa femme par les démonstrations de sa tendresse, et de mettre devant ses yeux les espérances qu'il avoit de revenir possesseur de richesses qui le dédommageroient amplement d'une courte séparation et de la réforme momentanée qu'il étoit obligé de mettre dans ses dépenses. Lorsqu'il la vit un peu calmée par cette agréable perspective, il lui donna lecture de la lettre d'Henri.

MON PÈRE,

« Je suis presqu'également embarrassé, soit que je garde, soit que je

rompe le silence; mais comme je crains que ma disparution n'occasionne à ma mère et à vous plus de peines et d'alarmes peut-être que je ne mérite que vous en ressentiez pour moi, je prends la liberté de vous adresser ce peu de mots.

» Vous attendez naturellement que je vous rende compte du parti extraordinaire que j'ai pris; cependant, cela est impossible; car ce seroit m'ôter les moyens d'accomplir mon projet. Tout ce que je puis vous déclarer, c'est que mon évasion ne fut point un plan prémédité, mais une idée subite que fit naître en moi l'absence prolongée de Sydney, si propre à favoriser ma fuite.

» J'avois à la fois en vue deux objets essentiels, importans pour mon existence : mes espérances sur l'un d'eux sont malheureusement détruites; et si

j'échouois également dans l'autre, vous n'entendriez plus parler d'un malheureux fils qui a été la cause de tous les chagrins du meilleur des pères. Quelque chose, cependant, me dit au-dedans de moi qu'il viendra un jour où j'oserai me présenter devant vous sans rougir, et que ma conduite me méritera le pardon, les bénédictions et l'approbation de mes chers parens, pour le bonheur desquels, ainsi que pour celui de ma sœur, je ne cesserai de former des vœux.

» J'ai écrit deux mots à Sydney, dont la tendre amitié excite ma plus vive reconnoissance. Que ma mère soit sans inquiétude sur ma santé : je suis bien; mais je doute si je puis jamais connoître encore le bonheur. Cependant, je vais essayer au moins de me réconcilier avec moi-même. En attendant, souffrez que j'espère que vous

voudrez bien penser quelquefois, avec un sentiment de pitié et d'indulgence, à votre affectionné et respectueux, mais malheureux fils,

» HENRI MOURTRAY. »

Cette lettre produisit sur mistriss Mourtray l'effet que son mari avoit attendu. Certaine que son fils étoit vivant, et qu'il se portoit bien, elle se persuada facilement que, sans argent, sans aucune ressource, il seroit bientôt las de suivre le plan extravagant qu'il avoit conçu, et se trouveroit trop heureux de venir se jeter dans les bras de sa famille. Mourtray pensoit à peu près comme elle sur ce point.

Cependant, les intentions d'Henri étoient annoncées en termes trop obscurs pour que ni l'un, ni l'autre pût les approfondir; et sa lettre à Sydney ne

contenoit aucune expression qui pût conduire à quelque éclaircissement. Elle consistoit simplement en excuses sur son brusque départ, en témoignages de reconnoissance de ses bons offices et en vœux pour sa santé et pour son bonheur.

Sydney, à la réception de cette lettre, n'avoit rien eu de plus pressé que de la communiquer à Mourtray, qui l'avoit prié de différer jusqu'au lendemain d'en donner connoissance à sa femme et à sa fille, pour des raisons qu'il lui diroit.

Mourtray ne fut pas plutôt quitte de la tâche pénible qu'il venoit de remplir auprès de sa femme, qu'il envoya chercher Emma pour qu'elle apprît à son tour sa résolution. Mais la conduite de celle-ci fut très-différente de celle de sa mère. Se séparer d'un père tendrement chéri, étoit sans doute le coup

le plus cruel qu'elle put recevoir, et sa profonde sensibilité en fut douloureusement affectée; mais elle avoit, depuis long-temps remarqué l'état d'abattement daus lequel il étoit tombé par degrés; de sorte qu'il lui étoit impossible de se désoler d'une circonstance qui alloit lui donner du ressort; et soit qu'il réussit ou non dans son entreprise, elle savoit qu'il se consoleroit, quel que fût l'événement, lorsqu'il auroit la conscience d'avoir rempli envers les siens toute l'étendue de son devoir.

Au lieu donc de donner carrière à sa douleur, ellle s'empressa d'assurer son père, que l'étude de toute sa vie, durant son absence, seroit de s'efforcer de plaire à sa mère et de la consoler.

Il l'embrassa tendrement. Tous deux alors furent joindre mistriss Mourtray, qu'à leur grand étonnement, ils trou-

vèrent aussi calme que s'il n'étoit rien arrivé. Ils ne voulurent pas lui demander la cause de ce changement subit, et elle se garda bien de leur en faire part : c'étoit un profond secret qu'elle vouloit garder pour le présent.

Le fait est qu'elle avoit bâti un plan dont elle se promettoit une extrême consolation. Tandis que son mari et sa fille avoient eu leur conférence, elle avoit écrit un billet à Chowles, pour le prier de se rendre auprès d'elle le plutôt possible. Elle en avoit reçu une réponse, portant qu'il iroit la voir de bonne heure dans la soirée; et c'étoit sur l'attente de cette entrevue qu'étoit fondée la tranquillité qui étonnoit sa famille.

Sydney dînoit ce jour-là dans Wimpole-Street : son front portoit l'empreinte d'une tristesse extraordinaire, que toute la famille remarqua, même

avant qu'on lui eut annoncé le prochain départ de Mourtray, circonstance qui n'étoit pas propre à éclaircir les nuages qui l'environnoient : il aimoit et respectoit Mourtray comme un père.

Lorsqu'on lui demanda la cause de son profond abattement, il répondit qu'il venoit de recevoir des nouvelles très-alarmantes de la santé de sa mère. Je projette, dit-il, de me rendre en grande hâte à Florence. Je pars demain de grand matin; mais quelque diligence que je fasse, je crains bien d'arriver trop tard.

Mistriss Mourtray, qui méprisoit souverainement le caractère de lady Clannarmon, et qui ne concevoit pas que sa mort pût être considérée, même par son propre fils, comme un malheur, sur tout lorsque cet événement le mettoit en possession de son titre et de sa fortune, lui observa froidement,

que si elle étoit à sa place, elle hésiteroit à entreprendre, par de si grandes chaleurs, un long voyage, qui seroit peut-être sans fruit.

Le léger inconvénient dont vous parlez, madame, reprit Sydney un peu blessé, n'est pas capable de m'arrêter. Si je pouvois seulement conserver l'espérance d'arriver assez tôt pour donner quelque consolation à ma mère expirante, grand dieu! combien je serois récompensé, avec usure, des peines et des fatigues que je pourrai souffrir!

—Tout cela seroit fort bon, répliqua mistriss Mourtray, si lady Clannamon avoit eu pour vous la tendresse d'une mère; mais.....

— Brisons sur ce sujet, je vous prie, madame, interrompit Sydney avec chaleur. Vous m'obligerez de vouloir bien vous souvenir que je vous ai assuré plusieurs fois, que je n'avois aucun

sujet de me plaindre de ma mère. D'ailleurs, le désir ardent que j'ai de la voir ne me concerne pas seul, et j'ai en vue un objet plus important.

Il ne s'expliqua pas : mais Mourtray, qui connoissoit sa généreuse sollicitude pour son frère, devina aisément qu'il vouloit faire une dernière tentative en sa faveur auprès de lady Clannarmon.

Sydney apprit, avec le plus grand chagrin, que Mourtray étoit sur le point de se séparer de sa famille; il savoit combien cette privation seroit cruellement sentie par son aimable fille, qui, à juste titre, lui étoit si chère. Il se trouva heureux, après avoir pris congé du reste de sa famille, d'avoir, avant son départ, une occasion d'entretenir Emma seule pendant quelques minutes.

Henri fut d'abord le sujet de leur conversation. Sydney dit que quelque peu de succès qu'il eût eu jusqu'à pré-

sent dans les recherches qu'il avoit faites pour découvrir la retraite de ce malheureux jeune homme, il ne perdoit pas courage; car, dit-il, pendant le peu de temps qu'il a été mon hôte, je me suis attaché fortement à lui. Avant ce temps-là, j'avoue que tous mes efforts pour lui être utile, n'avoient que sa famille pour objet.

Emma le remercia du ton le plus aimable et le plus affectueux, des peines qu'il s'étoit données en faveur de son frère, et de la promesse qu'il lui faisoit de ne point abandonner ses intérêts; elle l'assura qu'elle conserveroit toujours, avec reconnoissance, le souvenir des témoignages précieux d'amitié qu'ils avoient reçus de lui dans leurs derniers malheurs; elle déplora l'extravagance d'Henri, qui avoit rendu illusoires et les soins d'un ami aussi généreux, et les peines que son père s'étoit don-

nées pour le rendre au repos et à sa famille.

Sydney se défendit avec délicatesse d'avoir eu le moindre mérite dans les services qu'il avoit rendus à son frère. Plût à Dieu, miss Mourtray, poursuivit-il, qu'il fut véritablement en mon pouvoir d'être essentiellement utile à votre digne père, ou à qui que ce soit de sa famille. Je me croirois trop payé si j'obtenois de vous un mot affectueux ou un sourire d'approbation.

— Vous attachez beaucoup trop de prix à de si légères preuves de reconnoissance, dit Emma en souriant légèrement; cependant, soyez assuré, monsieur Sydney, que mes vœux les plus sincères et ma plus haute estime vous suivront toujours.

Une larme roula dans les yeux de Sydney. Ah! trop chère, trop aimée miss Mourtray, dit-il, votre estime

m'est bien précieuse! Mais si vous pouviez savoir ce qui se passe au fond de mon cœur..... Non, je ne veux pas, je ne dois pas vous troubler par la peinture de mes souffrances. Je sais trop que je ne dois rien espérer. — Adieu, charmante miss; je dois vous fuir. Cependant, laissez-moi la consolation de croire que, si par hasard vous aviez l'occasion de me demander les services de l'amitié, vous vous souviendriez que je vous suis dévoué tendrement et fidèlement pour la vie.

En disant ces mots, il sortit. Emma étoit profondément émue. Les innombrables qualités de Sydney, ses peines infatigables dans toutes les circonstances où le zèle de l'amitié pouvoit se manifester, et son oubli absolu de ce qui ne concernoit que ses intérêts personnels, ne pouvoient manquer de le rendre intéressant aux yeux de tous ceux qui

le connoissoient ; et si la prédilection d'Emma en faveur du marquis, ne l'eût pas rendu insensible au mérite de tous les autres hommes, il est probable que le long et fidèle attachement de Sydney, qu'il avoit eu la délicatesse de taire, n'auroit pas été sans succès; car à l'exception de la beauté, il réunissoit tout ce qui peut séduire. A un jugement exquis et profondément cultivé, il joignoit mille talens agréables, l'élégance des manières et une douceur de caractère presque sans exemple.

CHAPITRE X.

DURANT l'entretien de Sydney et d'Emma, mistriss Mourtray s'étoit enfermée avec Chowles, pour lui raconter le détail prolixe de ses malheurs; il ne lui prêtoit qu'une très-froide attention; néanmoins comme elle ne s'en apercevoit pas, elle termina son récit en disant : présentement, monsieur, je vous demande ce que je dois faire, comme à un ami sur qui je crois pouvoir compter.

Chowles secoua la tête : — Vraiment, madame, je ne sais trop que vous dire. Votre mari s'est déterminé à ce voyage sans me consulter; s'il l'eût fait je l'en aurois détourné, car je ne crois pas qu'il

soit propre à faire réussir une affaire de cette nature.

— Fort bien ; mais puisqu'il est décidé à partir, dit mistriss Mourtray avec impatience, je ne vois aucun moyen de l'en empêcher, à moins que vous n'interposiez amicalement votre médiation.

— Bon dieu, madame, quand je parlerois jusqu'à extinction de chaleur naturelle, il ne feroit pas plus d'attention à mes discours, que si c'étoit un chien qui aboyât.

— Alors il faut donc que la pauvre Emma et moi nous nous résignions à nous aller claquemurer de nouveau à Downton.

— Je n'en vois pas la nécessité. Voulez-vous que je vous parle franchement et sans aller chercher de détours ? Persuadez à Mourtray de me donner Emma (je ne crois pas qu'elle s'avise de faire la

bégueule) je la prends sans un sou ; ce n'est pas là, permettez-moi de vous le dire, une offre à dédaigner ; alors vous demeurerez avec moi aussi long-temps qu'il vous plaira. Pour Emma, lorsqu'elle sera mistriss Chowles, je vous promets qu'elle fera autant de figure que quelque duchesse que ce soit.

— Ah ! si cela dépendoit de moi, dit en soupirant mistriss Mourtray, Emma seroit à vous à l'instant ; mais elle ressemble à beaucoup de jeunes personnes qui ne savent pas ce qui leur est le plus avantageux ; elle témoigne de l'aversion pour le mariage, et je doute que M. Mourtray voulût appuyer fortement vos prétentions.

— Alors, madame, je n'ai rien à dire ou à faire ; mais c'est grand'pitié. Figurez-vous seulement ce que seroit votre fille, avec sa jolie figure et son port de reine, lorsqu'elle seroit revêtue des habits

les plus riches, et couverte de bijoux de la tête aux pieds! Représentez-vous quelle grâce elle auroit en se faisant traîner dans la plus belle voiture de Londres. Maison de ville; maison de campagne; une table somptueuse, un nombreux domestique ; toutes ces choses-là, permettez-moi de vous le dire, méritent qu'avant de les refuser on y réfléchisse sérieusement.

— Les refuser! Bon dieu, M. Chowles, je pense que si ma fille et mon mari vous refusoient, après tout ce que vous venez de dire, leur folie seroit impardonnable. Mais M. Mourtray est en bas, je vais l'aller trouver et l'entretenir de cette affaire ; s'il vouloit seulement parler d'un ton ferme à Emma, c'est une si excellente enfant que je ne doute point qu'il ne lui persuadât d'accepter une proposition qui, selon moi, en même temps qu'elle est extrêmement

honorable pour vous, doit être très-avantageuse à celle qui en est l'objet.

Chowles qui n'étoit pas très-délicat, s'inquiétoit fort peu s'il obtenoit la main d'Emma, de posséder ou non ses affections. Il se flatta aisément que Mourtray, qu'il savoit être inquiet sur l'état de ses affaires, et très-gêné pour les paiemens qu'il avoit été obligé de faire pour son fils, ne répugneroit pas à accepter sa proposition, qu'il avoit présentée exprès à mistriss Mourtray sous le jour le plus propre à l'éblouir.

Tandis qu'il s'entretenoit dans ces flatteuses espérances, son avocate, avec une volubilité dont Mourtray fut surpris, informa celui-ci de l'offre de Chowles; elle insista avec chaleur sur sa générosité et sur les prodigieux avantages qui en résulteroient pour toute la famille. Mais Mourtray écouta sa harangue avec une froideur si désespérante, qu'elle

s'écria : Juste ciel ! M. Mourtray, vous êtes réellement singulier ! Réfléchissez, je vous en supplie, à une offre de cette nature. Quand vous serez devenu le beau-père de Chowles, tous vos embarras finiront ; car alors vous aurez à votre disposition autant d'argent que vous voudrez, et le voyage d'Antigoa deviendra tout-à-fait inutile. Quant au dégoût d'Emma, cela n'a pas le sens commun : elle sera la première à se réjouir par la suite qu'on l'ait décidée à le surmonter ; et pensez seulement combien je serai heureuse à Clapham !

— Hélas ! dit Mourtray en lui-même, le véritable motif de cet empressement à marier la pauvre Emma avec un homme qu'elle déteste, est compris dans ce peu de mots : *Combien je serai heureuse à Clapham* !

— Parlez donc, M. Mourtray, s'écria

sa femme : votre rêverie silencieuse est tout-à-fait hors de saison.

— J'ai peu de choses à dire, répondit-il. Envoyez chercher Emma ; faites-lui part vous-même des propositions de Chowles ; je ne dirai rien ni pour contrarier vos désirs ni pour les seconder : dans une matière de cette importance, il faut qu'elle se décide elle-même.

Emma fut mandée et parut. Mistriss Mourtray alors, avec toute l'éloquence dont elle étoit capable, plaida la cause de son ami Chowles : elle exalta sa magnificence et sa générosité ; s'étendit sur les avantages sans nombre qu'un tel parti procureroit non-seulement à elle-même, mais à son tendre père, et à toutes les personnes de sa famille ; elle appuya surtout sur le plaisir qu'elle auroit de passer les étés dans une charmante maison de campagne, située, non pas ainsi que Downton, dans un

pays perdu, mais au milieu d'un voisinage très-agréable, et à peu de distance de Londres.

Durant ce discours, Emma jetoit des regards expressifs sur son père, pour pénétrer ses sentimens, et elle lui prit la main dès que sa mère eut cessé de parler.

— Si j'épouse M. Chowles, lui dit-elle, resterez-vous en Angleterre?

— Certainement non; il faut que j'aille à Antigoa; l'intérêt de ma famille, celui de votre frère surtout rend mon voyage indispensable; car de jour en jour j'acquiers plus fortement la conviction que je puis seul y rétablir mes affaires.

— Consentiriez-vous à puiser dans la bourse de votre gendre, pour vous faciliter les moyens de les terminer?

— Nullement. Je ne veux avoir d'obligations pécuniaires à personne.

— Dieu soit loué! s'écria Emma, en levant ses beaux yeux vers le ciel; je suis donc dispensée de consommer ce sacrifice, le plus cruel qui pût m'être imposé. Si, en épousant cet homme, j'eusse évité à mon tendre père un voyage long et périlleux, que la guerre rend plus alarmant encore; si je l'avois retenu ici pour être la joie et la consolation de sa famille à qui il est si cher, j'aurois pu balancer; si, par ce sacrifice, j'avois espéré pouvoir le délivrer des difficultés qui le tourmentent, et que ma mère et mon frère n'eussent pu qu'à ce prix être sauvés des atteintes du besoin, certainement je me serois soumise à ma destinée; car toutes les peines que j'aurois pu éprouver auroient été adoucies par la satisfaction d'avoir rempli mon devoir. Mais puisqu'en devenant complétement malheureuse, je ne pourrois rendre de service essentiel ni à mes

parens ni à mon frère, et que j'acquerrois seulement pour moi-même des richesses que je méprise, je n'hésite pas à rejeter positivement l'offre de M. Chowles.

— Ma chère Emma! s'écria mistriss Mourtray, je vous demande, je vous conjure de prendre le temps nécessaire pour y réfléchir; rappelez-vous tout ce que je vous ai dit et considérez combien votre acceptation me rendroit heureuse.

— J'espérois, madame, dit Emma, vous avoir convaincue que votre bonheur m'est extrêmement cher; mais permettez-moi d'ajouter que je ne puis supposer que ma chère maman voulût, pour une considération aussi futile que celle de passer l'été à Clapham, livrer sa fille à un homme qui lui est décidément odieux.

Mistriss Mourtray rougit : elle sentit

que la petitesse de ses vues n'avoit point échappé dans cette occasion à la pénétration d'Emma; son courage l'abandonna, et elle n'osa pas presser sa fille de se rendre malheureuse. Emma se montra dans ce moment si noble, si généreuse, son maintien aimable étoit si animé, il régnoit tant de grâce dans toutes ses manières, que mistriss Mourtray, quoique chagrine et mortifiée, ne put lui refuser son admiration.

A l'égard de Mourtray, il connoissoit trop bien sa fille pour que sa conduite le surprît; elle avoit répondu précisément à son attente; et une larme qu'il laissa tomber sur le cou de cette fille chérie, en la pressant sur son sein, fut plus éloquente que tous les discours, pour lui exprimer l'excès de son attendrissement.

Il ne restoit plus à mistriss Mourtray que de retourner auprès de Chowles et de lui annoncer le mauvais succès de sa

mission. Il fut aussi blessé que contrarié en l'apprenant ; mais il fut forcé d'abandonner une prétention qu'il ne pouvoit espérer de soutenir, ayant une si grande majorité de la famille contre lui. Cependant il ne prit pas son parti de bonne grâce ; car il reprocha durement à mistriss Mourtray qu'elle avoit mis de la tiédeur à défendre ses intérêts.

Elle fut révoltée d'une accusation aussi injuste, et lui dit que puisqu'il le prenoit sur ce ton-là et en usoit si mal avec ses amis, elle n'étoit pas fâchée qu'il eût échoué. Ce discours le mit en rage, et il sortit en murmurant entre ses dents qu'il étoit bien bête d'avoir jeté les yeux sur une fille qui avoit une mère aussi sotte.

Une impertinence aussi marquée blessa profondément mistriss Mourtray, qui pendant fort long-temps conserva un vif ressentiment contre son ancien favori.

K.

Il y avoit bien long-temps qu'elle avoit pris en aversion ses parens les Prouting, et durant le peu de temps qu'elle resta encore à Londres, elle ne vit plus personne de cette famille.

Tandis que mistriss Mourtray avoit ce désagréable entretien avec Chowles, son mari prodiguoit à sa fille bien-aimée les plus tendres effusions de la tendresse paternelle. Mon enfant, lui dit-il, charme et consolation de mes jours, vous pour qui, j'ai presque dit pour qui seule je chéris encore la vie, soyez assurée que je n'avois jamais conçu la plus légère idée de vous contraindre à donner votre main sans votre cœur; que dis-je? je ne vous ai même jamais fait entendre que tel ou tel fût celui que je verrois avec plaisir devenir votre époux; je ne veux point pénétrer dans les secrets de votre cœur; cependant un seul mot, avant que je vous quitte. Si ce

cœur, mon Emma, éprouvoit pour quelqu'un un sentiment de préférence, je vous promets d'approuver, quel qu'il soit, le choix que vous aurez fait; ce papier, (lui donnant un papier scellé,) renferme mon consentement. Une confiance aussi illimitée n'est pas dangereuse avec vous; au contraire elle redoublera la prudente sagesse de ma fille qui ne voudra pas que son père ait conçu d'elle une opinion trop avantageuse.

O mon père! ô le plus aimé des pères, s'écria Emma toute en larmes; jamais sans doute aucune fille n'éprouva comme moi les heureux effets de la bonté, de l'indulgence paternelle! Je ne puis plus long-temps... oui, je sens qu'il est impossible que je vous laisse partir..... sans vous révéler tout ce qui se passe dans mon cœur. Sachez donc..... Que vous dirai-je? comment puis-je vous avouer que

je crains que mon cœur ne soit plus libre!

Emma baissa la tête ; la rougeur coloroit ses joues, et son émotion étouffoit presque ses paroles ; mais Mourtray qui vit son trouble, l'encouragea doucement à poursuivre.

— Ne craignez rien, ma chère enfant, dit-il, en lui serrant la main avec tendresse ; si un entier aveu de vos sentimens peut être de quelque soulagement pour vous, si mes conseils peuvent vous être utiles, parlez ; autrement gardez le secret, car j'abhorre l'idée d'arracher un secret, même à ma propre fille !

— Je serois un monstre, s'écria Emma, si j'avois plus long-temps des secrets pour un tel père. Sachez donc que je ne me suis pas toujours souvenue des avis prudens que vous m'avez donnés de me mettre en garde contre les

inclinations subites ; à peine ai-je vu... lord Miramont, qu'oubliant la différence de nos situations, et les obstacles innombrables qui élevoient une barrière entre nous..... mon cœur imprudent s'est donné à lui tout entier.

— J'avoue, dit Mourtray, que je n'apprends pas cela sans chagrin, car quoique je connoisse peu ce jeune seigneur, j'ai entendu parler défavorablement de ses principes. Je serois moins peiné que vous eussiez con u de l'amour pour un honnête homme sans fortune que pour une personne du haut rang de lord Miramont, dont les mœurs et le caractère ne paroissent pas très-recommandables. Cependant, dites-moi, avez-vous quelque raison de croire, mon enfant, que vous soyez payée du moindre retour ? J'ai toujours ouï dire qu'il avoit une liaison très-peu convenable, et j'aurois pensé que cela

seul eût mis obstacle à votre inclination pour lui.

— Il est trop vrai, dit Emma, qu'il a une liaison, soit réelle, soit ostensible, que j'avoue être condamnable ; cependant je dois dire que j'ai quelquefois pensé non-seulement qu'il songeoit à la rompre ; mais même qu'il ne me voyoit pas avec indifférence ; quoique je craigne bien que vous ne regardiez ces idées comme des suggestions de la vanité.

— Ma chère Emma, dit Mourtray en secouant la tête, comme il paroît impossible qu'aucune créature humaine soit parfaite, vous avez malheureusement un côté foible, je veux parler de cette promptitude à croire que vous inspirez aux autres le même penchant que vous éprouvez si facilement pour eux : je vous aime trop pour vous taire que cette erreur prend sa source dans

la vanité, et si vous ne vous attachez pas à réprimer cette disposition, vous pourrez essuyer des mortifications infinies. C'est de là qu'est née votre crédulité à l'égard de votre première amie, lady Isabella, avec qui votre liaison ne vous a procuré que des désagrémens; de plus cruels peut-être vous attendent de la part de lord Miramont. Cependant si je me trompois, et s'il aspiroit réellement à votre main, je vous conjure, ma chère fille, de ne point vous laisser aveugler par une passion romanesque, ni éblouir par l'éclat de son rang; mais d'avoir le courage de le refuser, à moins que vous ne soyez parfaitement convaincue de l'entière réforme de ses mœurs : de tous les maux il n'en est point qui doive être aussi soigneusement évité que l'union d'une femme vertueuse avec un homme immoral; elle compromet par là son bonheur,

non - seulement dans cette vie, mais même dans l'autre, car, hélas! la contagion du vice est le plus subtil de tous les poisons. Croyez-moi, peu de femmes ont réussi à réformer leurs époux, tandis qu'on a des exemples sans nombre de maris qui ont corrompu la pureté des principes de leurs femmes.

— Je vous promets, mon cher papa, dit Emma en pleurant, qu'aucune considération ne pourroit me déterminer à épouser lord Miramont, supposé qu'il me fit l'honneur de m'offrir sa main, à moins que sa conduite ne devînt telle qu'elle méritât votre approbation; en attendant, je vais travailler à me corriger de mes défauts.

— Je me repose avec confiance sur cette double promesse; j'applaudis à la confession ingénue que vous m'avez faite, et je vous en remercie. Sans vouloir vous adresser un reproche, mon

Emma, je dois vous observer que si vous m'eussiez fait cette confidence dès le premier moment que vous connûtes le marquis, vous vous seriez probablement épargné beaucoup de chagrins, et j'espère que je vous aurois fourni les moyens d'étouffer cette passion en naissant. Cependant, il est temps encore au moins de lui mettre un frein ; redoublez donc de diligence dans l'accomplissement de vos devoirs religieux, évitez toute lecture frivole, et ne restez jamais un moment sans occupation. Puisse l'éternel fortifier votre âme et vous garantir de tout péril ! —

Le père et la fille se séparèrent alors ; le premier, quoiqu'affligé de ce qu'il venoit d'apprendre, voyoit plus de sujet d'admiration que de blâme dans la conduite de sa chère Emma, et celle-ci, qui se sentoit extrêmement soulagée par l'aveu volontaire de sa foiblesse,

étoit pénétrée de la plus vive reconnoissance pour les bontés de son père.

Tout étoit prêt pour que la famille Mourtray quittât Londres, quoique la maison de Downton ne fut pas entièrement disposée pour les recevoir. Mistriss Mourtray et Emma aimèrent mieux se soumettre à ce léger inconvénient, que de se priver de la triste consolation de faire route avec Mourtray ; car Downton n'étoit qu'à quelques milles de la route de Falmouth, où il devoit s'embarquer ; il les conduisit donc jusqu'à son habitation.

Après avoir passé un jour à mettre ses affaires en ordre, il fit les plus tendres adieux à sa femme et à sa fille, et partit pour son voyage. Mistriss Mourtray donna d'abord les marques de la douleur la plus immodérée, tandis qu'Emma, qui étoit plus profondément affligée, crut devoir étouffer son

propre chagrin, pour être en état de consoler sa mère. Celle-ci bientôt devint assez calme, et trouva même quelque amusement à tâcher d'adapter ses vieux meubles aux constructions modernes de ses appartemens. Au milieu de ces soins et de ces distractions, on la voyoit quelquefois, lorsque les choses n'alloient pas à son gré, renouveler tout à coup ses lamentations sur le départ de son mari, sur l'évasion de son fils, et sur le malheur qu'elle avoit de vivre séquestrée de toute société.

CHAPITRE XI.

EMMA ne voulut pas partir de Londres sans aller prendre congé de ses amies émigrées, qui furent vivement affligées de son départ; de son côté, elle ne les quitta pas sans beaucoup de regret. A mesure que sa liaison avec Sidonie étoit devenue plus intime, elle avoit reconnu en elle ces aimables qualités qu'elle s'étoit figurée devoir trouver dans lady Bell. Le chagrin que lui avoient fait éprouver les travers de celle-ci lui avoit appris qu'il ne peut subsister d'attachement durable entre deux personnes dont les principes différent essentiellement; mais elle ne craignoit pas que rien altérât jamais son amitié pour Sidonie, dont l'âme étoit aussi

pure que la sienne, et qui, de plus, étoit douée d'une grande solidité de jugement.

Après une absence d'environ cinq mois, Emma se trouva de nouveau dans son lieu natal ; cependant les changemens qu'il venoit de subir la frappèrent moins que ceux qu'elle découvroit dans son propre cœur.

Autrefois son existence à Downton s'écouloit doucement sans qu'il survînt aucun incident propre à faire une impression durable sur son esprit. La circonstance la plus importante de sa vie, étoit une visite à Wilmington. Aucun soin, aucune passion ne troubloit sa sérénité, à moins que ce ne fut quelque regret passager qu'elle sentoit naître lorsque lady Bell Fontelieu avoit enflammé son imagination par les détails brillans des plaisirs de Londres, auxquels Emma ne pouvoit pas participer.

La circonstance imprévue du legs, en ouvrant une nouvelle scène devant ses yeux, avoit donné naissance à des passions nouvelles, ou du moins avoit éveillé celles qui dormoient dans son sein. Sa personne aussi étoit changée ; elle avoit perdu les marques extérieures d'une santé vigoureuse, et paroissoit plus délicate, sans être moins aimable. Sa figure s'étoit développée avec avantage ; ses manières avoient acquis plus d'élégance ; elle avoit cultivé avec succès plusieurs talens, particulièrement la musique ; à ses progrès sur le piano elle avoit réuni le chant, dans lequel les leçons de Cimador lui avoient appris à exceller.

Mais en revanche, hélas ! sa gaîté, sa vivacité n'étoient plus les mêmes. Le départ d'un père adoré, l'absence mystérieuse d'un frère, et le chagrin qu'elle ressentoit de ce que lord Mira-

mont, quoiqu'il eût paru affligé de son départ, n'avoit fait aucun effort pour la retenir ; toutes ces causes réunies lui donnoient des regrets et de l'inquiétude. Quelquefois aussi le souvenir du pauvre Sydney, qui ressentoit pour elle un amour si tendre, si respectueux et si dénué d'espérance, lui arrachoit un soupir de compassion.

Elle ne pouvoit s'empêcher de reconnoître la vérité de ce que son père lui avoit fait entendre touchant sa propension à la vanité. Peut-être qu'égarée par cette illusion, elle s'étoit figuré des choses qui n'existoient que dans son propre cerveau ; peut-être le marquis, entièrement indifférent à son égard, avoit cessé de penser à elle aussitôt qu'il avoit cessé de la voir.

Quelque mortifiante que fût cette réflexion, Emma résolut de se défendre de l'abattement. Cependant, malgré

les sages avis de son père, elle n'entreprit pas de vaincre son penchant pour lord Miramont; elle savoit qu'on pouvoit le regarder comme une foiblesse, mais jamais comme un crime; elle y voyoit, au contraire, un motif de plus pour elle d'acquérir tous les avantages qui pourroient la rendre plus aimable aux yeux du seul homme à qui elle désiroit de plaire.

Le mois d'août lui parut très-long; car le seul plaisir qu'il lui fut possible d'éprouver, durant l'absence de son père, étoit l'arrivée de la comtesse à Wilmington, où elle étoit attendue. Emma savoit qu'elle lui parleroit de son neveu. Le comte, à sa grande satisfaction, ne lui donneroit pas occasion d'interrompre ses visites : il étoit allé en Irlande, où il se proposoit de rester quelque temps, pour sauver ses propriétés des incursions des rebelles.

Tandis

Tandis qu'elle attendoit avec tant d'impatience l'arrivée de lord Wilmington, mistriss Mourtray devint tout à coup extrêmement heureuse, par l'acquisition qu'elle fit de nouveaux voisins qui se trouvoient parfaitement dans son genre, et qu'elle connoissoit depuis long-temps.

Cet événement fortuné fut amené par les circonstances que voici. Le colonel Thornley et son épouse avoient été forcés de quitter leur maison dans le comté de Kent, parce que les dépenses excessives qu'un nombreux voisinage les avoit portés à faire, avoient livré le colonel aux poursuites inciviles de quelques créanciers, et l'avoient réduit à prendre des arrangemens qu'il est inutile de rapporter. Le résultat fut qu'il abandonna sa propriété, dont le revenu étoit de 200 liv. sterling. Il ne resta, pour ressource, à la famille,

qu'une foible rente faite par les créanciers, et le douaire de mistriss Thornley. Le colonel jugea donc nécessaire de se faire un plan d'économie; en conséquence, il loua une maison à un mille de Downton.

Cette maison, connue sous le nom de *la Chaumière*, avoit été originairement un rendez-vous de chasse; mais le dernier propriétaire ayant cessé de l'entretenir, environ trente ans avant qu'elle tombât dans les mains des Thornleys, elle avoit été, depuis ce temps-là, presque toujours inhabitée; dans le principe, par le motif absurde qu'il y revenoit des esprits; ensuite, lorsque ce bruit ridicule fut décrédité, le mauvais état du bâtiment et sa position glaciale, (car le peu d'arbres qui le protégeoient avoient été abattus) formèrent des objections plus solides à ceux qui paroissoient dans l'intention de l'affermer.

Le colonel Thornley, qui avoit toujours habité un enclos, se persuada qu'il seroit bien mieux en rase campagne. Il fut donc enchanté de la situation de la chaumière; et comme elle lui fut laissée à très-bas prix, il l'afferma pour un très-long temps, après que le propriétaire eût consenti à y faire faire quelques réparations indispensables.

En conséquence de cet arrangement, la maison fut rendue habitable, et prit même une apparence de propreté, par les soins du colonel qui étoit un homme très-actif et très-entendu; et un peu avant le commencement de la belle saison, lui, sa femme et sa sœur Rebecca Thornley, arrivèrent prendre possession de leur nouvelle habitation.

Ces trois personnes passoient pour avoir un excellent naturel; une seule

d'entre elles étoit douée d'un très-bon jugement ; les deux autres au contraire avoient à peine la plus légère dose d'expérience et de réflexion.

Le colonel, homme gai, de bonne humeur, quoique enclin à la colère, aimoit beaucoup la chasse, les cartes encore plus ; mais son bonheur suprême étoit de boire et de manger.

Le plaisir de sa femme consistoit à passer la moitié de son temps au lit, et l'autre moitié dans une indolence absolue ; son plus grand exercice étoit, par occasion, de feuilleter les pages d'un roman nouveau : cependant elle ne répugnoit pas à se livrer au délassement tranquille des cartes, quoiqu'elle fût plus heureuse encore lorsqu'on la laissoit reposer paisiblement dans sa bergère, sans qu'elle fût obligée de penser à rien.

Miss Rebecca Thornley étoit d'un

caractère entièrement opposé; son cœur et son esprit étoient dans une activité continuelle; elle pensoit pour son frère et pour sa sœur, et ayant en propre une petite fortune indépendante, elle ne croyoit pas pouvoir en retirer d'autre avantage que d'être utile aux siens, et à toutes les personnes qu'elle trouvoit dans le besoin.

Elle étoit plus jeune de quelques années que le colonel et mistriss Thornley, qui étoient à peu près du même âge; miss Thornley avoit alors environ trente-cinq ans; elle n'étoit ni belle ni laide, mais l'idée du mariage paroissoit ne lui être jamais entrée dans la tête, et elle consentoit, sans marquer le moindre déplaisir, à être placée sur la liste des vieilles filles.

Elle avoit joui complétement et de tout son cœur, des plaisirs et des fêtes dont la maison de son frère offroit dans

le comté de Kent une succession non interrompue ; et présentement, elle paroissoit tout aussi contente au milieu de la solitude des montagnes.

Lorsqu'elle pouvoit se procurer un cheval, elle le faisoit galoper à toute bride, et sans un mouvement de pitié pour le pauvre animal, elle ne lui auroit donné du repos que lorsqu'il seroit tombé de lassitude ; lorsqu'elle n'en avoit pas, elle parcouroit tout le pays à pied ; pourvu qu'elle fût en mouvement, il lui importoit peu de quel côté sa course se dirigeât. Mais s'il y avoit à exercer quelque acte de bienfaisance, il sembloit qu'elle fut douée des forces d'Hercule : alors ni vent ni pluie, ni quelque obstacle que ce fût n'étoit capable de l'arrêter.

Lorsque les convenances exigeoient qu'elle restât avec sa famille, elle lisoit ou travailloit sans relâche ; le soir lors-

qu'il se présentoit une partie à faire, elle jouoit avec la même persévérance.

Aucune circonstance ne pouvoit affecter pour plus d'un moment l'inaltérable douceur de son caractère ; aucune difficulté ne pouvoit arrêter son active bienfaisance. L'ingratitude la blessoit, mais ne la décourageoit pas ; elle n'avoit pas de mémoire pour garder le souvenir des injures, mais personne ne conservoit plus fidèlement celui des obligations, quelque légères qu'elles pussent être.

Privée des avantages d'une éducation supérieure, elle s'étoit formée elle-même en quelque sorte ; il sembloit que l'instinct lui enseignât ce qui coûte aux autres tant de peine à apprendre ; ajoutez à cela qu'elle n'oublioit jamais ce qu'elle avoit lu ; son esprit avoit une vivacité et une gaîté naturelles qui ne dégénéroit jamais en causticité.

Telle étoit miss Thornley : elle abandonna tous les plaisirs du monde, quoique faite également pour y prendre part et pour y contribuer, et elle s'ensevelit volontairement dans la triste société de la chaumière, uniquement parce qu'elle savoit que sa fortune et sa compagnie étoient également précieuses à son frère et à sa belle-sœur.

Il faut cependant rendre à ceux-ci la justice de dire qu'ils l'aimoient autant qu'ils étoient capables d'aimer quelque chose ; mais ils étoient loin de la chérir autant qu'elle le méritoit. Il est inutile d'observer combien le voisinage d'une telle famille fut agréable à mistriss Mourtray.

Il s'établit bientôt entre les deux maisons une très-grande intimité ; il n'y avoit pas de jour qu'elles ne se réunissent, et pas de soirée que la ressource précieuse des cartes ne fût mise en usage.

Mistriss Mourtray, qui avoit repris toute sa première importance, se donnoit dans sa maison un mouvement continuel; et comme elle flattoit l'appétit glouton du colonel par une bonne cuisine à laquelle souvent elle présidoit elle-même, celui-ci déclaroit hautement que c'étoit la première des femmes, et que toute les autres n'étoient que des sottes auprès d'elle.

Ces éloges ne flattoient pas médiocrement mistriss Mourtray; aussi devint-il son favori. Mistriss Thornley n'avoit pas le don de lui plaire complétement; mais elle étoit utile pour faire sa partie; et miss Thornley, qui avoit à ses yeux le même mérite, y joignoit celui de l'égayer et de la divertir.

Sa maison étoit devenue logeable: lorsqu'il faisoit trop mauvais temps, elle pouvoit offrir un lit à un ou deux amis; en somme, elle étoit heureuse,

quoiqu'elle déplorât de temps en temps l'absence de son mari et de son fils, et peut-être plus encore l'inutilité de sa voiture, attendu qu'elle n'avoit plus de chevaux.

Le voisinage de Thornley ne parut dans le principe intéressant à Emma que par rapport à sa mère. La grosse gaîté et les rires bruyans du colonel blessoient sa délicatesse, en même temps qu'elle étoit choquée de sa gloutonnerie. La nonchalance insipide de mistriss Thornley lui pesoit comme si elle eût eu sur la poitrine un poids qu'elle n'eût pas pû soulever. Miss Thornley lui paroissoit la plus supportable des trois, mais elle ne se montroit jamais avec moins d'avantages qu'au jeu, et c'étoit là qu'Emma la voyoit le plus souvent.

Le principal et peut-être le seul défaut de Rebecca, étoit une ardeur démesurée de jouer; il lui importoit peu

que l'on jouât le plus petit jeu possible; elle disputoit avec chaleur pour la moindre bagatelle à laquelle elle ne mettoit intrinsèquement aucune importance, quoiqu'elle s'attachât bien plus à faire parade de son habileté, qu'à gagner l'argent de ses amis, ce qu'elle ne faisoit jamais sans répugnance.

Il n'étoit pas étonnant que sa compagnie alors ne fut pas d'un très-grand prix aux yeux d'Emma ; car elle étoit toujours galopant à travers champs, ou avec ses bottes de sept lieues faisant de grandes enjambées vers quelque ville ou quelque village des environs, pour faire les commissions de son indolente belle-sœur, mais plus souvent pour exercer quelque œuvre de charité.

Quelques traits d'esprit et quelques réparties saillantes qui lui échappèrent, engagèrent Emma à l'observer avec plus d'attention et elle ne l'eût pas plutôt

fait, qu'elle reconnut le rare mérite de cette excellente fille et devint son admiratrice.

Mais sa liaison avec miss Thornley n'eut pas le temps de prendre un caractère d'intimité, car vers la fin de septembre, la comtesse et lady Elisabeth arrivèrent à Wilmington. Il n'y avoit pas plus de trois jours qu'elles étoient dans le pays, lorsqu'Emma reçut de la première un billet très-gracieux pour l'inviter à venir partager, en l'absence de lord Wilmington, sa solitude et celle de sa fille. Elle envoya aussi un message poli et très-obligeant à mistriss Mourtray, pour la disposer à consentir plus facilement à l'absence de sa fille.

Emma ne se fit pas scrupule de se séparer de sa mère; la société des Thornley étoit plus que suffisante pour que son absence ne laissât pas de vide;

et il fut convenu, avec la pleine approbation de mistriss Mourtray, que le jour suivant lady Wilmington enverroit sa voiture pour chercher Emma.

Miss Thornley promit à celle-ci avec sa bonté ordinaire, lorsqu'elle alla prendre congé d'elle, qu'il ne se passeroit pas une matinée sans qu'elle allât voir à Downton si mistriss Mourtray n'auroit pas besoin de ses services.

CHAPITRE XII.

EMMA sentit une gaîté, un contentement inaccoutumés en franchissant la porte du parc de Wilmington ; un pressentiment dont elle ne pouvoit se rendre compte lui disoit tout bas que quelque plaisir extraordinaire l'attendoit là ; ce fut dans cette disposition qu'elle se hâta d'aller trouver la comtesse dont l'accueil fut tel qu'elle le désiroit.

Lady Elisabeth même lui fit une mine gracieuse ; car à la campagne, la société d'Emma n'étoit pas à dédaigner ; et comme sa grandeur étoit particulièrement sujette à l'ennui, compagnon de l'oisiveté, le secours d'une jeune personne gaie et active ne lui étoit pas

inutile pour le chasser. N'imaginez pas, dit-elle, que nous ne formions ici qu'un *trio* féminin, car mon frère est arrivé hier soir de la manière la plus inattendue; il a amené avec lui un très-joli jeune homme, sir Harry Paragon, qui est revenu d'Allemagne avec lui; nous avons de plus une de vos connoissances, (Emma se sentit rougir), mon cousin Miramont.

— Oui, dit lady Wilmington, mon neveu a la bonté de venir ici uniquement pour complimenter Fontelieu sur son retour : la situation désagréable des affaires continentales a été pour mon fils un motif d'abréger ses voyages.

Emma, quoique enchantée au-delà de toute expression, se sentit confuse et n'osoit lever les yeux. Avant de partir de Downton, elle s'étoit parée pour toute la journée; mais dès ce moment, elle reconnut la nécessité de

faire quelque changement au moins à sa coifure : elle se rendit donc en hâte dans sa chambre, sans pouvoir décider ce qui lui siéroit le mieux. Enfin, elle arrangea ses cheveux à-peu-près aussi bien qu'elle le désiroit. Sa toilette finie, elle descendit au salon, où toute la compagnie étoit rassemblée ; le cœur lui battoit ; un brouillard étoit répandu devant ses yeux et ne lui permettoit de distinguer personne.

Cependant, elle ne put pas se méprendre à la voix de lord Miramont. Celui-ci, avec toute la familiarité d'une vieille connoissance, s'approcha d'elle, lui prit la main, et lui exprima tout ce qu'il ressentoit de plaisir à la revoir ; mais quand elle voulut lui répondre quelques mots de politesse, elle balbutia de manière à ne pouvoir pas être entendue.

Lady Wilmington alors lui présenta

lord Fontelieu et sir Harry Paragon, auxquels elle adressa machinalement quelques-unes de ces phrases bannales que la civilité a mises en usage. Car, quoiqu'elle eût recouvré ses sens, elle ne pouvoit voir ni entendre que le marquis.

Placée à dîner à côté de lui, elle reprit insensiblement un maintien composé ; elle eut alors le loisir d'examiner les deux autres jeunes-gens. Lord Fontelieu paroissoit fort bien ; il ressembloit à sa mère ; mais il étoit si réservé, si grave, qu'à peine il ouvrit la bouche. Sir Harry étoit un jeune homme pincé, poudré à blanc, faisant des grimaces continuelles pour montrer l'émail de ses dents ; il avoit une voix frêle et criarde, ne cessoit de parler et ne disoit que des riens. Il paroissoit toutefois qu'il ne se mettoit pas en frais inutilement ; car les

yeux brillans de lady Elisabeth étoient fixés avec intérêt sur lui, et, contre sa coutume, elle parloit, parloit sans s'arrêter.

Emma sut bientôt qu'indépendamment des avantages prétendus dont il tiroit vanité, sir Harry en avoit un très-réel, une fortune considérable. C'en étoit assez pour que lady Elisabeth convoitât intérieurement sa main. Elle ne concevoit pas que les hommes, jusqu'à présent, eussent été assez aveugles, pour qu'aucune proposition de mariage ne lui eût encore été faite.

Son humeur, qui naturellement n'étoit pas douce, s'étoit aigrie par ce délaissement, et étoit devenue si intraitable, que sa mère chaque jour regrettoit de plus en plus la perte de lady Bell : celle-ci, avec tous ses défauts, étoit du moins très-aisée et très-agréable à vivre.

Cette comparaison du caractère des

deux sœurs redoubloit l'attachement de la comtesse pour Emma, qui étoit sans cesse aussi attentive pour elle, que si elle eût été son enfant; souvent lady Wilmington, au milieu des chagrins que lui causoient les écarts de l'une de ses filles, et l'humeur désagréable de l'autre, avoit trouvé auprès d'Emma des consolations.

A dîner, et pendant toute la soirée, lord Miramont partagea son attention entre sa tante et Emma : il parut si heureux de ce que celle-ci alloit passer quelque temps sous le même toît que lui ; il montra tant d'empressement à causer avec elle, que la satisfaction d'Emma croissoit visiblement : cependant, elle ne pouvoit s'empêcher de regretter que lady Bell, qui étoit autrefois l'âme des plaisirs de la maison, ne l'habitât plus, et que son nom ne pût pas même y être prononcé.

Elle n'osa pas parler d'elle aux deux ladys ; mais avec le marquis, cette réserve n'étoit pas nécessaire. Il lui apprit qu'elle avoit quitté Scarborough, où elle s'étoit rendue aussitôt après son mariage, ainsi qu'il l'avoit raconté précédemment à Emma, et qu'elle étoit présentement à Brighthelmstone ; mais, ajouta-t-il, j'ai dessein de parler d'elle à Fontelieu ; il a une fortune indépendante de son père ; il est généreux, il aime sa sœur, et je suis certain qu'il fera quelque chose pour elle ; car, jusqu'à ce qu'elle soit en âge, elle n'a pas un sou ; à sa majorité, il lui reviendra dix mille livres sterling, et à peu près autant à la mort de son père. Sa grand'mère lui a légué cette première somme qui, je le crains bien, a été le principal objet de la convoitise de Darnford. Bell est étourdie, inconsidérée ; mais gentille et ai-

mable, et certainement je ne dois pas la juger avec rigueur, moi qui ai grand besoin moi-même d'indulgence.

Emma se réjouit du projet conçu, d'intéresser lord Fontelieu à la position de sa sœur ; car d'après tout ce qu'elle avoit entendu dire, elle craignoit que celle-ci ne fût dans la plus grande gêne, avec un mari qui passoit tout son temps à jouer.

Lorsqu'Emma se fut retirée le soir dans sa chambre, et qu'elle réfléchit aux agréables pressentimens qui l'avoient agitée le matin, elle ne put se persuader, en les voyant sitôt réalisés, que tout cela ne fut pas un songe ; mais en récapitulant avec calme ce qui s'étoit passé, elle reconnut que son bonheur n'étoit pas une illusion, qu'il étoit bien vrai qu'elle habitoit actuellement la même maison que lord Miramont,

et qu'elle devoit passer plusieurs jours avec lui.

C'étoit présentement ou jamais qu'elle sauroit à quoi s'en tenir sur les véritables sentimens du marquis à son égard ; elle résolut, dans le cas où il se sépareroit d'elle sans s'être clairement et franchement expliqué, de suivre les avis de son père et de le bannir entièrement de sa pensée.

Une quinzaine s'écoula rapidement, et si Emma eût pu oublier quelques peines domestiques, elle eût alors été presque complétement heureuse. La distribution de son temps étoit parfaitement conforme à ses inclinations. Comme elle se levoit de bon matin, elle avoit toujours deux heures à consacrer, soit à son pinceau, soit à ses livres, avant que la famille se mît en mouvement. Aussitôt après déjeuner, lorsqu'il faisoit beau, lord Fontelieu

conduisoit sa mère à la promenade dans son wisky. Emma et lady Elisabeth montoient à cheval, escortées de lord Miramont, et de sir Harri Paragon. Alors ils se divisoient en groupes, le marquis ne se séparoit jamais d'Emma. La saison, en général, étoit si favorable à ces excursions, que souvent ils les poussoient à une très-grande distance du château, et revenoient fort tard; ayant à peine le temps de faire leur toilette pour dîner.

La première moitié de la soirée se passoit à faire de la musique; la comtesse autrefois, lorsqu'il pouvoit y avoir rivalité de talens entre lady Bell et Emma, ne prioit jamais celle-ci de jouer ou de chanter; mais comme lady Elisabeth ne faisoit ni l'un ni l'autre, lady Wilmington étoit charmée d'entendre Emma. Celle-ci étoit accompagnée sur le *forte* par lord Fontelieu qui

jouoit du violon. Souvent elle chantoit un *trio* avec lord Miramont et sir Harri ou un *duo* avec le premier ; ce qui certainement lui étoit plus agréable.

On jouoit ensuite aux cartes ; la comtesse, sa fille et les jeunes-gens formoient des parties, il s'y joignoit quelquefois des voisins de campagne qui venoient faire visite ; mais ils étoient en petit nombre, car lady Wilmington avoit annoncé à son arrivée que, pendant l'absence du comte, sa maison ne seroit pas ouverte, et qu'elle ne recevroit que quelques personnes avec lesquelles elle agissoit sans cérémonie.

Toutes les fois que lord Miramont pouvoit s'échapper de la table de jeu, il alloit s'asseoir auprès du métier où travailloit Emma qui faisoit des chaises pour la comtesse. La conversation devenoit alors extrêmement intéressante pour elle ; non que lord Miramont eût

un

un talent particulier en ce genre, mais parce qu'il étoit naturellement vif, qu'il avoit toujours quelque chose ou à lui communiquer, ou sur quoi il désiroit avoir son avis. Il cherchoit à pénétrer ses sentimens sur toute espèce de sujet, et paroissoit mettre une haute importance à se laisser diriger par son goût sur mille articles qui le concernoient. Mais parmi tous ces épanchemens confidentiels, il ne laissoit pas échapper un seul mot qui ressemblât à de l'amour.

Cependant Emma s'apercevoit graduellement d'un changement très-marqué dans l'humeur du marquis; il n'étoit pas à moitié si gai, si étourdi qu'à son arrivée à Wilmington; et quoiqu'il fut loin d'être mélancolique, il étoit certainement très-pensif. Souvent il étoit si distrait qu'il ne voyoit rien de ce qui se passoit autour de lui; d'autres

fois il tenoit les yeux fixés long-temps sur Emma, jusqu'à ce que l'embarras où il la jetoit, vînt l'avertir de les détourner.

Insensiblement ses manières avec elle devinrent plus tendres ; si par hasard, dans leurs cavalcades, le cheval d'Emma venoit à broncher, soudain il paroissoit alarmé ; quelquefois, dans les mauvais chemins, il insistoit pour tenir la bride lui-même, ne voulant pas se confier aux soins d'un domestique ; si elle devenoit pâle, ou se plaignoit de la moindre chose, il ne pouvoit cacher combien il étoit mal à son aise ; enfin, s'il arrivoit qu'elle s'éloignât pendant quelque temps du reste de la compagnie, la joie brilloit dans les yeux du marquis, lorsqu'elle reparoissoit, et il lui reprochoit obligeamment son absence.

Lady Wilmington qui avoit concen-

tré auparavant toutes ses affections dans sa fille cadette, et qui avoit toujours montré moins de prédilection au lord Fontelieu, lorsqu'il étoit enfant, n'étoit pas disposée à le recevoir avec une tendresse bien vive à son retour d'Angleterre, après une absence de plusieurs années ; mais elle le trouva sous tous les rapports si différent de ce qu'elle avoit imaginé, qu'elle conçut tout à coup pour lui l'affection la plus tendre, en même temps qu'elle s'énorgueillit des qualités qui le distinguoient.

Trompée dans sa préférence pour sa fille favorite, indifférente à l'égard de lady Elisabeth, et haïssant presque son mari, elle avoit senti dans son cœur un vide qui se trouvoit alors rempli par un fils dont le profond respect et les attentions délicates adoucissoient ses chagrins domestiques, et flattoient son orgueil maternel.

A peine fut-il arrivé, qu'elle se repentit de l'invitation qu'elle avoit envoyée à Emma, ne pouvant pas prévoir ce retour subit. Elle craignoit que son fils ne fût captivé par la beauté et par les perfections de cette intéressante miss, et elle avoit presque résolu de trouver un moyen de la congédier; mais elle réfléchit que lady Elisabeth qui se trouvoit seule au milieu de jeunes-gens, seroit fort embarrassée, si elle n'avoit pas une compagne de son âge.

Lady Wilmington ne pouvoit pas souffrir les demoiselles campagnardes; Emma faisoit seule exception; et comme il seroit toujours en son pouvoir de se débarrasser d'elle, si elle remarquoit qu'elle inspirât à son fils le moindre sentiment de préférence, elle ne vit pas d'inconvénient à la garder.

Peu de jours suffirent pour la tranquilliser entièrement sous ce rapport.

Lord Fontelieu qui étoit parfaitement bien élevé, avoit pour Emma ces égards d'une froide politesse, qui dénotent la plus complète indifférence.

La comtesse la regarda donc comme un supplément agréable à sa famille, et comme une ressource presque indispensable dans les circonstances présentes.

Mais lady Wilmington avoit trop de pénétration et d'expérience pour ne pas s'apercevoir de la prédilection de son neveu pour cette aimable miss; elle s'en inquiéta peu, prévenue de l'idée qu'il portoit encore les chaînes de lady Fredville, et qu'il n'avoit aucune inclination pour le mariage; elle ne regardoit sa conduite que comme une plaisanterie sans conséquence, qu'il oublieroit aussitôt qu'il seroit parti.

Cependant, comme elle n'avoit pas le cœur mauvais, elle se demandoit

quelquefois à elle-même s'il n'y avoit pas de la cruauté à laisser Emma en proie aux séductions d'un homme aussi dangereux que lord Miramont. Mais la connoissance qu'elle avoit des principes vertueux d'Emma la rassuroit contre la crainte qu'elle courût aucun autre danger que celui d'avoir le cœur pris ; et, dans cette supposition, elle se reposoit sur la prudence et sur le jugement d'Emma, du soin de cicatriser bientôt la blessure légère qu'elle auroit reçue ; il ne lui venoit pas à la pensée qu'Emma pût jamais concevoir l'opinion que le marquis songeât à en faire sa femme.

Lady Elisabeth pour qui Emma quelquefois avoit été un objet d'indifférence, et quelquefois même un objet de jalousie, lui faisoit présentement beaucoup d'accueil ; non que ses sentimens pour elle fusseut plus tendres que par le passé, mais sa présence étoit utile, et

ses talens agréables. Les jeunes-gens qui étoient tous musiciens ne pouvoient pas se passer d'elle pour leurs petits concerts : lady Elisabeth ayant tout-à-fait abandonné la musique, ils auroient trouvé le séjour de Wilmington bien insipide, si Emma eût cessé de l'habiter. Lady Elisabeth trembloit à la seule idée que sir Harry partît avant d'avoir fait la proposition si vivement désirée ; lors donc que sa mère faisoit entendre qu'il étoit temps de renvoyer Emma à Downton, lady Elisabeth s'y opposoit de tout son pouvoir, et lui rappeloit qu'elle avoit promis de célébrer le retour de son père par un bal auquel il étoit indispensable qu'Emma fut présente.

Lady Wilmington peut-être auroit eu peu d'égards aux désirs de sa fille, si celle-ci ne s'étoit fait appuyer par lord Fontelieu, et si la comtesse elle-

même n'eût eu plusieurs raisons pour chérir la compagnie d'Emma. Elle ne parla donc plus de se séparer d'elle ; et pour déterminer mistriss Mourtray à se prêter de bonne grâce à son absence, elle alla un matin lui faire visite avec Emma. Mistriss Mourtray qui continuoit à être enchantée de sa petite cotterie, consentit de bon cœur que sa fille passât une seconde quinzaine à Wilmington.

A l'égard du bal, la comtesse ne se soucioit pas d'en donner un aussi dispendieux que ceux de l'année précédente. En conséquence, elle convint avec lady Elisabeth qu'il y auroit seulement deux ou trois contre-danses, et que l'assemblée seroit réduite à un très-petit nombre de personnes, sans cérémonie, sans apprêt : cet arrangement convint parfaitement à toute la société.

Lord Miramont quoiqu'en général il

affectât à la ville une très-grande aversion pour la danse, fut un des plus infatigables danseurs ; jamais il ne manquoit de retenir Emma pour partenaire; ce qui lui étoit facile de faire sans déplaire à sa cousine qui étoit extrêmement contente qu'on la laissât danser en liberté avec sir Harry.

Celui-ci, cependant, se hasardoit rarement de danser plus de deux contredanses, dans la crainte de fatiguer sa personne délicate, qui étoit toujours le premier objet de son attention; mais comme il se jetoit ensuite sur un sopha près de lady Elisabeth, et qu'ils restoient là toute la soirée à causer, celle-ci s'inquiétoit fort peu qu'il dansât plus ou moins. L'intelligence entre ce couple devint tout-à-fait marquée, et la famille l'encourageoit soigneusement. Lord Fontelieu, que ses inclinations mâles portoient à mépriser un être aussi effé-

miné, ne se seroit pas embarrassé de lui pendant une très-longue route, s'il n'avoit eu l'espérance que ce seroit un parti pour sa sœur; il savoit qu'elle avoit été jusqu'alors si malheureuse dans ses prétentions sur le cœur des hommes, que sans doute elle accepteroit avec joie sir Harry Paragon, jeune homme d'une immense fortune, sans vices comme sans vertus; mais qui, sous plusieurs rapports, étoit complétement ridicule.

CHAPITRE XIII.

Un soir, après qu'Emma avoit été engagée avec lord Miramont dans une conversation très-longue, durant laquelle les mots : *Je vous aime*, sembloient s'être arrêtés vingt fois sur le bord des lèvres du marquis, elle se sentit dans une si grande agitation, que lorsqu'elle se retira dans sa chambre, après souper, elle ne put se décider à se mettre au lit. Pour calmer ce trouble, elle eut recours à la lecture. Deux heures s'étoient ainsi écoulées, lorsqu'en se levant pour se déshabiller, elle remarqua une lumière extraordinaire à une fenêtre en face de sa chambre, qu'elle reconnut dépendre de l'appartement de lord Miramont.

Le vieux château de Wilmington étoit de forme quadrangulaire ; le pavillon du fond étoit occupé par les maîtres du château ; toutes leurs croisées donnoient sur la campagne ; au-dessus étoient logés les domestiques attachés immédiatement au service de leurs personnes. Le reste de leurs gens étoit relégué dans un bâtiment séparé. Les appartemens du nord, qui faisoient face à une longue avenue, étoient rarement habités, excepté lorsque le château étoit entièrement rempli ; les meubles en étoient vieux et usés. Le pavillon de l'est étoit, en général, affecté aux hommes ; il donnoit sur une vaste cour, ainsi que le corps de logis en face, où étoient plusieurs appartemens agréables et commodes ; c'étoit dans ce dernier pavillon qu'Emma étoit logée. A côté de sa chambre en étoit une petite, occupée par une vieille concierge impotente ; c'étoient

là les deux seuls habitans de tout ce corps de logis.

Sur trois côtés du château régnoit une longue galerie qui alloit se terminer à la porte d'entrée de l'appartement de lady Wilmington, et qu'il falloit traverser en entier pour communiquer de cet appartement avec celui d'Emma.

Celle-ci voyant que cette clarté extraordinaire provenoit de la chambre de lord Miramont, et qu'elle faisoit des progrès rapides, ne douta point que la chambre ne fût en feu; car un peu avant que cette flamme brillât, tout le pavillon de l'est étoit couvert de la plus profonde obscurité.

Mortellement effrayée, et sachant bien d'après la disposition des appartemens, que si elle tiroit la sonnette, elle ne pourroit se faire entendre d'aucune créature humaine, excepté de sa vieille voisine, qui ne pouvoit être

d'aucun secours, elle courut précipitamment le long de la galerie, en criant : *au feu*, *au feu* ; et l'odeur qu'elle sentit, en passant, confirma entièrement ses craintes.

Il continuoit de régner un profond silence ; elle n'entendoit que l'écho de sa propre voix ; et dans le doute de savoir quelle étoit parmi toutes les portes, celle de la chambre de lord Miramont, elle frappoit indistinctement à toutes ; mais personne ne l'entendoit encore. Lorsque ses alarmes augmentèrent, elle redoubla ses cris ; et enfin, une petite voix aiguë, qu'elle reconnut être celle de sir Harry, s'écria : ô ciel ! qu'y a-t-il donc ?

La maison est en feu, répliqua-t-elle. Ah ! lord Miramont ! Où est sa chambre ?

— C'est affreux, c'est horrible, s'écria sir Harry. Me voilà réduit à l'alter-

native, ou de périr d'un rhume, ou d'être brûlé dans mon lit.

Emma, sans s'occuper de lui, continua de sonner l'alarme, en criant *au feu* de toute sa force, et frappant violemment à une porte qui ne pouvoit manquer d'être celle de lord Miramont, puisqu'on voyoit la flamme par le trou de la serrure. Alors redoublant ses cris à la porte du baronnet, elle le conjura de se lever et de venir à son secours.

Elle éprouva un frémissement d'horreur qu'il est impossible de décrire, en se rappelant avoir entendu dire au marquis, que lorsqu'il étoit dans son premier sommeil, le bruit du canon pourroit à peine l'éveiller. Que falloit-il donc faire? Tous ses efforts pour se faire entendre de lui, avoient été jusqu'alors infructueux.

Elle étoit sur le point d'ouvrir la

porte; mais elle eut la présence d'esprit de n'en rien faire, de peur que l'entrée subite de l'air extérieur ne donnât aux flammes une nouvelle activité.

A la fin, lorsque hors d'elle-même, elle étoit au moment d'aller frapper à la porte de lady Wilmington, sir Harry parut dans la galerie avec des pincettes à la main, et réunit tous ses efforts à ceux d'Emma pour réveiller lord Miramont. Mais le baronnet ne vit pas plutôt sous la porte la lumière des flammes, qu'effrayé pour lui-même, il s'enfuit aussi loin que ses jambes grêles purent le porter. En ce moment, cependant, la lumière donnant en plein sur les yeux de lord Miramont, le réveilla, et il répondit quelques mots entrecoupés aux cris d'Emma, qui le pressoit de se lever. Elle éprouva une joie inexprimable, en l'entendant sortir de son lit.

Alors, elle se hâta de lui dire qu'il falloit qu'il quittât sur-le-champ sa chambre, et elle courut chercher des domestiques. Sir Harry avoit déjà été les réveiller; de sorte qu'en un moment, l'alarme devint générale. Emma en rencontra qui se précipitoient dans la galerie, tandis que les autres apportoient des pompes qui s'étant trouvées sous la main, donnèrent lieu d'espérer que les flammes seroient bientôt éteintes.

Pendant ce temps-là lady Wilmington et lady Elisabeth s'étoient levées, et descendoient précipitamment l'escalier. Emma, rassurée sur le compte de Miramont qu'elle entendit donner des ordres aux domestiques, alla les joindre aussitôt.

En peu de temps, on vint dire que le feu étoit entièrement éteint. Il n'avoit fait d'autres ravages que de brûler les meubles de la chambre de lord

Miramont et d'un cabinet voisin ; l'épaisseur considérable des murs les avoit préservés d'être la proie des flammes.

Au milieu du tumulte et de la confusion de cette scène, un spectateur désintéressé auroit eu matière à rire, en voyant la manière dont tous les personnages étoient affublés, sans qu'ils s'en aperçussent, dans la terreur qui les agitoit.

La comtesse qui ne se montroit jamais, sans avoir épuisé toutes les recherches de la toilette, conservoit sous son bonnet de nuit son air de dignité ; elle et sa fille étoient légèrement vêtues ; elles avoient seulement jeté sur leurs épaules une camisolle de flanelle.

Emma, la seule qui ne fut pas déshabillée, étoit vêtue comme de coutume.

Mais l'objet le plus ridicule, étoit sir Harry Paragon ; il étoit assis, tout tremblant, dans un coin, craignant ce redoutable rhume qui ne sortoit pas de sa pensée ; ses dents claquoient ; il avoit entièrement perdu et le vermillon de ses joues, et, ce qui est encore plus désagréable à dire, l'ébène de ses sourcils. Ses caleçons, bordés de taffetas rose, lui étoient, hélas ! d'un très-foible secours pour préserver du froid ses membres décharnés.

Il se livroit aux plus douloureuses lamentations sur la crainte que sa santé n'éprouvât une atteinte dangereuse, par la nécessité, disoit-il, où il s'étoit trouvé de se lever dans un état de moiteur et de transpiration ; et quelque désir qu'eût lady Wilmington d'être obligeante envers lui, elle avoit beaucoup de peine à écouter patiemment ses doléances sur lui-même,

tandis qu'il ne donnoit pas la plus légère marque d'intérêt aux autres, dans un accident qui avoit failli leur être si funeste.

Lord Miramont, enveloppé dans une grande redingotte, avec un mouchoir à demi-brûlé autour de la tête, ne parut qu'un moment avant que le feu fut entièrement éteint; il avoit réuni ses efforts à ceux de son cousin, dont l'activité et l'intelligence s'étoient employées fort utilement dans cette occasion.

Le feu avoit pris par la négligence du domestique de lord Miramont, qui avoit laissé brûler une lumière sur la table du cabinet de toilette voisin de la chambre de son maître.

Tout le péril étoit dissipé; une autre chambre venoit d'être préparée pour le marquis; chacun se retira pour prendre du repos. Emma remercia le Ciel avec

ferveur d'avoir fait d'elle l'instrument qui avoit sauvé d'une destruction inévitable son bien-aimé lord Miramont.

Après une nuit aussi agitée, il est aisé de croire que la compagnie ne se rassembla le lendemain que très-tard. Comme Emma traversoit une salle, lord Miramont parut à la porte opposée; il courut tout à coup à elle avec transport, et la pressant dans ses bras : Charmante conservatrice de mes jours, s'écria-t-il, femme excellente; je vous jure ici un amour éternel.

Emma confuse, interdite, se dégagea doucement de lui; mais il saisit sa main qu'il baisa plusieurs fois, malgré sa résistance. Pardonnez-moi cette liberté, belle Emma, continua-t-il (mais je ne puis plus long-temps retenir l'aveu de mes sentimens : mon cœur est tourmenté, abattu; il a besoin de support, de consolation. Oh! oui, je dois, je

veux vous dire que je vous aime, que je vous idolâtre, que je vous adore.

Tout ce qu'éprouvoit Emma dans ce moment est impossible à peindre. Elle ne put que bégayer quelques mots, pour exprimer la satisfaction qu'elle ressentoit de lui avoir été utile; et tandis qu'elle parloit, le vermillon le plus vif coloroit ses joues.

— Oh! j'ai mille choses à vous dire, s'écria-t-il; mais j'entends quelqu'un. Je voudrois, charmante Emma, vous ouvrir tout mon cœur : ce soir donc, lorsque les parties seront commencées.....

Un laquais qui vint à passer ne lui permit pas de finir. Emma, toute tremblante, et sachant à peine ce qu'elle faisoit, se rendit du mieux qu'il lui fut possible, à la salle du déjeuner, où le marquis la suivit de quelques minutes.

Il n'y avoit encore là que la comtesse et sa fille. Lord Fontelieu les rejoignit bientôt. Après les premiers complimens et de mutuelles félicitations d'avoir échappé au péril, lady Wilmington remarquant qu'elle ne voyoit pas sir Harry, lui fit dire, par un domestique, que le déjeuner étoit prêt.

Le domestique revint dire que sir Harry Paragon présentoit ses respects à ces dames ; mais qu'il aimoit mieux déjeuner dans son lit. La terreur, les fatigues et le froid qu'il avoit éprouvés la nuit dernière, avoient, disoit-il, dérangé entièrement sa santé.

Pauvre créature ! dit lord Miramont : on devroit véritablement le conserver dans une boîte garnie de coton : alors, Elisabeth, vous partageriez vos soins entre lui et votre épagneul, digne compagnon de tous les deux.

En vérité, mon cousin, répondit-elle

d'un ton fâché, il est cruel à vous de plaisanter de la sorte. Je voudrois que chacun se mêlât de ses affaires. Quant à sir Harry, on doit le plaindre de l'extrême délicatesse de sa constitution. Mais parce que vous êtes fort comme un cheval, vous n'avez pas de pitié pour les autres.

— Je suis sûr, répliqua-t-il, que sir Harry dispense tout le monde d'avoir de la sollicitude pour lui; car il ne s'occupe absolument que de lui-même. Cette nuit, pendant les alarmes générales, toutes ses pensées ont été absorbées par la crainte de gagner un rhume et par l'inquiétude de savoir si son nécessaire et tout l'attirail de sa toilette n'avoient pas été la proie des flammes.

Lady Wilmington désiroit détourner la conversation : elle parla, avec les plus grands éloges, de la présence d'esprit et du zèle persévérant qu'Emma

ma avoit manifesté dans une circonstance où la frayeur auroit pu mettre beaucoup de jeunes personnes dans l'impossibilité d'agir. Je crois, ajouta-t-elle, que sans le courage la vigilance de miss Mourtray, ce château, quelque solide qu'il soit, auroit considérablement souffert; et vous, Miramont, certainement vous lui êtes redevable de la vie.

— Je le sais, répliqua-t-il, et jamais, jamais je ne l'oublierai. J'ai déjà tâché d'exprimer en partie, à miss Mourtray, les sentimens que j'éprouve; mais elle a trop de pénétration, ajouta-t-il, en jetant sur elle un coup d'œil significatif, pour ne pas comprendre ce que j'ai omis de lui dire.

— Sans doute, dit lady Wilmington, vous devez être reconnoissant, mais vous ne devez pas douter que l'humanité de miss Mourtray ne l'eût

portée à montrer la même activité s'il se fut agi de tout autre.

— Peut-être pas tout-à-fait la même, dit Emma intérieurement.

Lady Elisabeth cherchoit à se venger de ce que lord Miramont avoit jeté du ridicule sur son amant. Elle se tourna vers Emma, et dit : Il y a une chose que je voudrois savoir, et je m'étonne que personne n'en ait été frappé. Comment s'est-il fait, miss Mourtray, que vous vous soyez trouvée cette nuit complétement habillée ?

— Je ne m'étois point couchée, madame, et j'étois sur le point de me mettre au lit lorsque je vis briller une lumière extraordinaire à la croisée en face de la mienne.

— Pourquoi donc vous couchez-vous si tard ?

— Parce que j'avois lu.

— Comment donc ! romanesque et

jolie! Et pour consommer le tout, une aventure!

— Fi, fi! Elisabeth, dit gravement lady Wilmington. Ce qu'il vous plaît d'appeler une aventure, et de rapporter comme une circonstance agréable, a failli être la plus tragique catastrophe.

— Pauvre Elisabeth! dit lord Miramont, avec un rire ironique; souffrez que je vous invite à aller voir si rien ne manque à votre petit épagneul. Avec le temps, je l'espère, le grand sera aussi en votre possession, et vous pourrez le soigner de même.

Lady Elisabeth, avec la pâleur de la rage, sortit précipitamment de la chambre, en disant qu'elle ne savoit pas ce qu'il vouloit dire.

Sir Harry, très-avant dans la soirée, se hasarda enfin à paroître sur l'horizon. Son visage avoit repris son apparence accoutumée; mais son corps étoit soi-

gneusement enveloppé dans une douillette de soie grise, bordée de fourrures. Son aspect dissipa en partie la mauvaise humeur d'Elisabeth.

Cependant Emma, qui n'avoit fait presque aucune attention à ce qui s'étoit passé, soupiroit impatiemment après l'instant où les parties commenceroient; c'étoit le moment qui devoit décider de sa destinée. Tout le jour elle n'avoit songé qu'à la déclaration que le marquis lui avoit faite, et qui étoit depuis si long-temps attendue.

Cependant la soirée s'écouloit sans qu'il fût question de cartes; la nuit précédente sembloit avoir mis tout le monde hors de son assiette accoutumée; on ne parla pas non plus de musique, personne n'étoit disposé à en faire.

Mais à la fin lady Wilmington se mit en devoir d'arranger une partie; Emma

trembloit que lord Miramont ne put pas se dispenser d'en être.

Heureusement, lady Wilmington n'avoit pas oublié ce qui s'étoit passé le matin entre sa fille et lui. Pour empêcher que la querelle ne se renouvelât, elle le mit à l'écart; elle prit lord Fontelieu pour son partenaire, et laissa lady Elisabeth à sir Harry.

Aussitôt que le jeu fut commencé, lord Miramont joignit Emma qui, selon sa coutume, travailloit à sa tapisserie, auprès de l'une des cheminées, et très-loin de la table de jeu qui étoit voisine de la cheminée opposée; et comme la chambre avoit soixante pieds de long, il y avoit sujet de craindre que leur conversation pût être entendue.

Lord Miramont n'eut pas plutôt pris un siége à côté d'elle, qu'il lui dit à voix basse : J'ai tant de choses à dire, tant de choses à expliquer, chère miss!

que je tremble que vous n'ayez pas la patience de m'écouter jusqu'au bout.

Emma pensa dire : N'ayez pas peur de cela ; mais elle garda le silence, et il poursuivit.

— Vous ne vous doutez pas depuis combien de temps je vous aime ; car je dois vous l'avouer, j'ai combattu jusqu'à ce dernier moment mon inclination. Mais presque depuis le premier jour où je vous ai vue, je me suis senti entraîné vers vous par un attrait irrésistible ; cependant, certains motifs ajoutés à un préjugé ridicule dont je m'étois imbu contre le mariage, me déterminèrent à tâcher d'étouffer cette passion naissante, si incompatible avec mon genre de vie, et... —

Lord Miramont s'arrêta ; il parut embarrassé ; mais se remettant bientôt : je ne sais pas comment, continua-t-il, je pourrois vous donner le détail du

progrès de mes sentimens; je vais donc briser court, en ajoutant seulement que j'étois sur le point de vous les découvrir, lors de notre dernière entrevue à Londres, chez ma tante. Quand vous m'apprîtes que vous étiez à la veille de partir pour la campagne, je faillis me précipiter à vos pieds, en vous conjurant de rester, et de rester pour moi. Mais en ce moment un souvenir vint me fermer la bouche. — Vous partîtes; combien je devins malheureux! J'étois dans cet état de peine et de souffrance que les poëtes prêtent aux ombres dont les corps ont été privés de la sépulture: rien ne me plaisoit; rien ne m'amusoit.

Ici Emma leva les yeux vers lui, ces beaux yeux qui exprimoient si bien ses pensées. Il parut comprendre leur langage; car il répéta avec énergie : non, rien sur mon honneur. Je demeurai dans cet état douloureux, jusqu'à l'ar-

rivée de Fontelieu, qui me pria de l'accompagner ici.

Après ce que j'ai dit, je n'ai pas besoin d'exprimer la joie avec laquelle j'acceptai une invitation qui alloit me fournir l'occasion de vous voir. J'arrivai cependant sans aucun projet fixe sur ce que je devois faire; mais pouvois-je habiter le même toit que vous, et rester indécis? Chaque jour, chaque moment vous rendoit plus chère à mes yeux; je reconnus que je ne pouvois pas plus long-temps vivre sans vous; cependant, j'avois des raisons de différer l'aveu de mes sentimens; mais le tendre intérêt que vous avez pris à ma conservation ne me permet plus de me taire, et je ne puis retenir plus long-temps un secret qui mille fois avant ce jour a été sur le point de m'échapper. Présentement, si je puis oser croire que je ne vous suis pas indifférent; si

vous daignez encourager mes espérances ; ah ! parlez, mon adorable Emma ; donnez-moi seulement un regard, un seul regard.....

Emma leva timidement son visage que couvroit la rougeur ; mais elle ne parla point.

Il poursuivit : je ne sais comment je dois interpréter votre silence ; car vous détournez de moi les yeux. Après vous avoir dévoilé mes sentimens, jugez combien il est cruel pour moi d'être forcé d'ajouter... Sa voix s'altéra ; il parut dans une agitation extrême ; tandis qu'Emma, surprise et alarmée, osoit à peine respirer, de peur de perdre un mot de ce qui alloit suivre.

— Qu'il y a, poursuivit-il, un empêchement... un obstacle fatal... qui ne me permet pas d'oser pour le présent solliciter l'honneur de votre main ; mais...

— En ce cas, interrompit vivement Emma, pourquoi me tenir ce langage qui est tout-à-fait hors de saison ?

— Prenez patience, je vous conjure, charmante miss ; l'obstacle dont je parle n'est pas insurmontable ; je puis le vaincre, et je le vaincrai, quoique je craigne bien que ce ne soit pas sans la plus grande difficulté. Plût au ciel que la délicatesse me permît de vous développer ce mystère. Mais, je vous en conjure, ne faites ni à moi ni à vous-même l'injure de supposer que j'osasse m'adresser à vous, si mes vues n'étoient pas avouées par l'honneur. Laissez-moi seulement espérer que, lorsque ce malheureux obstacle n'existera plus, vous consentirez à être à moi. Souffrez que je m'assure de votre cœur, et alors je travaillerai avec courage à ma félicité, et je mourrai ou je serai à vous. Parlez donc, ma chère Emma, faites-

moi connoître quel est le sort qui m'attend.

Pendant le commencement de cette conversation, Emma n'avoit pu cacher qu'avec peine les délicieuses sensations auxquelles son âme étoit livrée ; mais insensiblement elles s'étoient évanouies pour faire place à la défiance, au dépit et au chagrin. Elle crut que le marquis vouloit se moquer d'elle : s'il n'avoit d'engagement avec aucune autre femme, quel obstacle pouvoit arrêter son mariage? Elle lui dit donc d'un air offensé: que puis-je vous répondre, mylord? Que pouvez-vous attendre de moi? Sûrement vous n'espérez pas que j'écoute plus long-temps ce langage ambigu ?

— Grand dieu ? Concevriez-vous des doutes sur mon honneur ? Si j'étois libre, je tomberois en ce moment même à vos pieds, et je ne me releverois pas que je n'eusse obtenu de vous

la promesse d'être irrévocablement à moi.

— Mais puisque vous avouez, mylord, que vous n'êtes pas libre, il est inconvenable que vous continuiez cette conversation, et je vous déclare positivement que je ne veux plus en entendre un mot.

Emma fit alors un mouvement pour se lever ; mais il la retint : oh ciel ! s'écria-t-il, avec quelle froideur, avec quelle cruauté vous me parlez ! Vous ne connoissez pas les tourmens que vous me faites souffrir. Ah ! pourquoi la nuit dernière avez-vous sauvé mes jours, s'ils sont de si peu de prix à vos yeux ?

Emma fut alarmée de la violence de son émotion ; elle craignit que ce qu'il disoit ne fût entendu, et, rappelant son courage, elle lui dit d'une voix basse et adoucie : vos jours certainement ne sont pas d'un foible prix pour

tous ceux qui vous connoissent ; mais comme il paroît que votre situation est couverte d'un voile que rien ne peut déchirer, permettez-moi de refuser d'engager mes affections, lorsque je ne suis pas sûre que vous ayiez la liberté d'y répondre.

— Juste dieu ! s'écria-t-il, que puis-je dire pour vous convaincre de la pureté de mon amour ? Je sais qu'il auroit été plus respectueux que j'en eusse différé l'aveu, jusqu'à ce que j'eusse détruit l'obstacle qui s'oppose à mes désirs ; c'étoit ma résolution fixe, et je proteste solennellement que j'y aurois tenu, si je ne vous eusse rencontrée ce matin : alors mon cœur transporté d'amour et de reconnoissance, ne put pas se contenir plus long-temps. Mais, au nom du ciel, ma charmante Emma, jugez-moi avec votre candeur et votre générosité accoutumées, et plai-

gnez-moi au lieu de me blâmer. Réservez-moi, je vous en conjure, ce cœur qui m'est cher au-delà de tout ce qu'il est possible d'exprimer; réservez-le moi jusqu'à ce qu'il soit en mon pouvoir d'en réclamer la possession. Oh! combien alors je serai heureux!

Emma, quelque peine qu'elle éprouvât à garder le silence, eut le courage de s'obstiner à ne pas le rompre : elle se leva, s'approcha de la table de jeu, et resta jusqu'au souper, assise à côté de lady Wilmington.

Rien ne pouvoit égaler la tristesse et la mortification qui éclatoient dans la contenance du marquis. Emma ne s'en aperçut que trop; elle-même étoit bien triste et bien malheureuse. Cependant, au milieu du tumulte de ses pensées, elle éprouvoit un contentement intérieur qui la calmoit. J'ai agi, se disoit-elle, comme mon père m'au-

roit conseillé d'agir. Quelque foible que je sois, je n'ai pas encore révélé ma tendresse à un homme qui a confessé qu'il n'étoit pas libre de m'offrir sa main. Si je m'étois mise à sa merci, je serois méprisable à mes propres yeux.

Lady Wilmington étoit trop fine observatrice pour ne pas avoir remarqué qu'il s'étoit passé quelque chose d'extraordinaire entre Emma et son neveu; cependant elle eut la prudence de n'en rien témoigner.

Mais sir Harry Paragon, avec sa petite voix flûtée, s'écria : — Eh! mon Dieu, qu'avez-vous donc tous les deux? Avez-vous fait vœu de silence?

— Miss Mourtray, dit lady Elisabeth, ressent les effets de la terrible alarme de cette nuit, et lord Miramont, le contre-coup.

— Il n'est pas du tout surprenant, dit lord Fontelieu, avec sa gravité or-

dinaire, qu'après un événement de cette nature, plusieurs d'entre nous soient dans un état de trouble et de malaise; c'est pourquoi, si vous m'en croyez, retirons-nous ce soir de bonne heure.

La motion fut généralement adoptée; mais il fut impossible à Emma de fermer les yeux de toute la nuit; elle étoit aussi confuse qu'affligée de voir se terminer si mal une attente caressée depuis si long-temps, et quelle croyoit à la veille de se réaliser. En vain elle se tourmentoit le cerveau pour tâcher de deviner quel pouvoit être cet empêchement que lord Miramont prétendoit ne pouvoir révéler sans manquer à l'honneur. Elle ne doutoit nullement que lady Fredville ne fût impliquée là-dedans: mais de quelle manière, puisqu'elle étoit mariée? C'est ce qu'il étoit impossible à Emma de concevoir.

FIN DU TOME TROISIÈME.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 046441058